





HISTOIRE
NATURELLE, CIVILE ET GEOGRAPHIQUE DE L'ORENOQUE.

Et des principales Riviéres qui s'y jettent

Dans laquelle on traite du Gouvernement, des usages & des coûtumes des Indiens qui l'habitent, des animaux, des arbres des fruits, des résines, des herbes & des racines médicinales qui naissent dans le Païs. On y a joint le détail de plusieurs Conversions remarquables & édifiantes.

Par le Pere JOSEPH GUMILLA, *de la Compagnie de Jesus, Supérieur des Missions de* L'ORENOQUE.

Traduite de l'Espagnol sur la seconde Edition, par M. EIDOUS ci-devant Ingenieur des Armées de S. M. C.

TOME PREMIER.



A AVIGNON,
Chez la Veuve de F. GIRARD, Imprimeur.
Et se vend,
A MARSEILLE,
Chez D. SIBIE', Imprimeur du Roi, & JEAN MOSSI, Libraire.

M. DCC. LVIII.

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

C'EST une coûtume généralement reçûë parmi les Ouvriers qui travaillent aux Mines dans l'Amérique Méridionale, de suivre avec soin la veine la plus riche & la plus abondante, & d'écarter la terre qui leur cache le trésor qu'ils cherchent avec tant de peine. L'ont-ils obtenu, ils ne méprisent ni n'abandonnent point cette terre inutile en apparence, au contraire ils la travaillent avec soin, & en tirent un profit considerable. C'est ainsi que le Pere JOSEPH CASANI, aussi distingué par la subtilité de son esprit, que par son éloquence, vient de composer depuis peu l'Histoire générale des Missions que nôtre Compagnie dirige dans le nouveau Royaume de Grenade & dans

la terre Ferme, se servant avec adresse des connoissances répanduës dans les Manuscrits Originaux, & écartant tout ce qui pouvoit occasionner des digressions ennuyeuses, ou interrompre le fil de son Histoire. Ce sont ces matériaux, &, si je l'ose dire, ce terrein abandonné, que j'ai entrepris de cultiver, pour satisfaire aux instantes priéres d'un grand nombre de personnes, que je ne puis désobliger, dont les simples insinuations sont pour moi des ordres absolus, & qui sont persuadées que le fruit qu'on tirera de mon travail ne le cedera point en son genre à celui qu'a déja produit l'Histoire générale dont je viens de parler. Elles disent en son genre, & avec raison, parce que l'Auteur de cette Histoire prend un vol aussi élevé que celui de l'Aigle, remontant à la Fondation des Colléges & des Missions, & exposant à nos yeux les entreprises héroïques, les exemples remarquables, & les vertus d'un grand nombre de personnages illustres, qui ont fleuri dans ma Province, & dont la vie nous sert de modéle.

Ma plume ne prendra point un vol ſi élevé, elle ne s'élevera preſque point de terre, & ne perdra jamais de vûë le terrein dont elle parle pour faire connoître certaines choſes moins remarquables. Je ferai ſeulement quelques refléxions qui pourront être de quelque utilité aux Ouvriers que Dieu appellera à la culture Spirituelle de cette moiſſon; c'eſt là la fin que ſe ſont propoſée le Pere ANTOINE RUIEZ DE MONTOYA, *& le Pere* ANDRE' PEREZ DE RIBAS, *le premier dans l'Ouvrage intitulé* La conquête Spirituelle des Miſſions du Paraguay, *& le ſecond dans celui* des triomphes de la Foi *qu'ont remporté dans la nouvelle Eſpagne les Miſſionnaires de* Cinaloà, *de* Topia, *& de quelques autres contrées. C'eſt encore le but que ſe ſont propoſés les* P. P. COMBES, COLIN ET RODRIGUEZ *dans les Hiſtoires qu'ils ont donné des Philippines, de* Mindanao, *& du* Marannon, *& le* P. TRIGAULT *Miſſionnaire dans celle de la Chine, & l'étude qu'ils ont faite de l'Hiſtoire* Naturelle, Civile & Geographique *de leurs Miſſions reſpectives, ne les a point*

empêchés d'y joindre ce qu'ils ont crû propre à nous éclairer & à nous instruire. Je n'ai point assés de présomption pour oser me comparer à des personnages aussi Illustres, & à d'Ecrivains si fameux, mais je m'efforcerai de suivre, quoique de loin, la route qu'ils m'ont fraïée. Je rapporterai ce qui se presentera, & ce que m'offrira le tissu de mon Histoire : j'écarterai comme une terre inutile ce qui ne sera point conforme à ce que j'ai vû & éprouvé moi-même, soit parce que les choses ont changé de face, ou en tout, ou dans quelques unes de leurs circonstances, soit parce qu'on en a aboli quelques unes, & qu'on en a introduit d'autres en leur place, comme il arrive par rapport aux usages & aux coûtumes, & dans les affaires qui concernent la guerre & la paix, qui changent avec le tems, & qui tiennent de son inconstance.

Comme la tache des Missionnaires, pour lesquels cet Ouvrage est principalement fait, ne regarde pas seulement le salut éternel de l'ame, mais encore le bien temporel du corps, pour me

*conformer aux ordres de l'Apôtre, j'indiquerai les maladies qui ſont propres à ces Païs, auſſi bien que les rémédes que le beſoin ou l'induſtrie a fait découvrir, ſans oublier les antidotes dont on a éprouvé l'efficacité contre les vipéres & les autres animaux vénimeux, dont ces vaſtes païs abondent, & dont l'Hiſtoire Générale ne dit qu'un mot en paſſant, parce qu'elle ſe propoſe une fin plus noble & plus rélevée. J'éviterai cependant de répeter dans mon Ouvrage ce qui ſe trouve dans le précedent, ſi l'on en excepte quelques points dans leſquels le tems a introduit du changement, ou quelques connoiſſances qui méritent d'être communiquées, que l'on doit regarder uniquement comme des miettes tombées de cette table abondante, & comme des parcelles que j'ai ramaſſées dans les déſerts de l'*Orénoque*, pour les garantir de l'oubli, imitant en cela le ſoin officieux avec lequel* Ruth *ramaſſoit les épis que les gens de* Booz *laiſſoient tomber ou par hazard, ou à deſſein. Je renvoye donc ceux qui aiment les récoltes*

*abondantes & les faits rares & curieux, à l'Histoire Générale dont j'ai parlé, car la mienne ne contiendra que quelques restes d'épis, de miettes & de fragmens que j'entremêlerai avec les choses singuliéres que j'ai observées dans les oiseaux, les animaux, les insectes, les arbres, les résines, les herbes, les feüilles & les racines : je marquerai la situation de l'*Orénoque *& de ses branches ; je décrirai l'abondance de ses eaux, la varieté des poissons qu'il nourrit dans son sein, la fertilité des campagnes qu'il arrose, & la manière grossiére dont les Indiens les cultivent. Je parlerai de la temperature de ces climats, des usages & des coûtumes de ces peuples, & je suis persuadé que la nouveauté de ces matiéres satisfera le lecteur. Je dirai mon sentiment dans quelques Dissertations curieuses & utiles, & je parlerai en chemin faisant des progrès que fait l'Evangile dans l'esprit des Indiens par l'entremise des Missionnaires de notre Compagnie & de quelques autres Ordres célébres, appuyant ce que j'a-*

*vance d'un grand nombre de faits singuliers. Cet amas de connoissances fera que l'*Orénoque, *qui a été presqu'inconnu jusqu'à nos jours, renaîtra dans mon Ouvrage avec un nouvel éclat, par le soin que je prends de le tirer de l'oubli pour le faire connoître au public.*

A l'égard du stile, je tâcherai seulement de me faire entendre avec le plus de clarté qu'il sera possible, & ce ne sera pas peu si j'en viens à bout, parce que accoûtumé depuis longtems à la prononciation Barbare, à l'arrangement & aux expressions des langues grossières des Indiens, ce sera un pur hazard si je ne pêche point ni dans les frases ni dans la proprieté des termes. Je ferai cependant ensorte que ma plume suive le cours du Fleuve dont je donne la Description. Ses differentes branches composent un corps fluide & étendu par l'amas insensible d'une quantité immense d'eaux qui sortent d'une infinité de réservoirs éloignés; & qui courent naturellement à leur centre sans d'autre impulsion que celle de la pésanteur qui leur est

naturelle. Tantôt ce Fleuve employe ses eaux à enrichir & à fertiliser les Campagnes délicieuses qui l'environnent : Tantôt il les répand dans des Lacs spatieux, & tantôt il les écarte avec furie en se brisant contre les Rochers qui s'opposent à son cours : Varieté naturelle, qui en embelissant le cours naturel de l'abondant Orénoque, *donne l'être & la beauté à l'Histoire Naturelle que le même Fleuve nous offre d'une façon aussi nouvelle que variée, pour éviter l'ennui, & attirer l'attention du lecteur.*

Pour ce qui est de la vérité, qui est le fondement & la base principale de l'Histoire, je proteste que ce que je n'aurai point pris dans les deux Histoires manuscrites des P. P. MERCADO ET RIBERO, *tous deux distingués par leurs vertus héroiques, & respectés dans toute ma Province, je le devrai à mon experience, & que je n'avancerai rien qui n'ait passé par mes mains, & que je n'aye examiné avec l'attention la plus scrupuleuse. Dans les cas où je rappor-*

terai quelque fait ſur la foi d'autrui, je citerai mes garans, de même que les Auteurs dont le témoignage ſert à confirmer ce que j'avance. Malgré ces précautions, ce n'eſt pas ſans répugnance que j'entreprends cet Ouvrage, qui doit être lû des Savans & des ignorans. Je ne crains point les prémiers qui connoiſſent les Hiſtoires tant de l'ancien que du nouveau monde; mais je redoute la critique de ceux, qui ne connoiſſant d'autre Païs que le leur, jugent du reſte du globe ſelon les foibles lumiéres qu'ils ont acquiſes, & traitent de fabuleux ce qui paſſe leur intelligence. La critique de ces ſortes de gens eſt d'autant plus à craindre, qu'elle eſt plus commune, puiſque nous voyons que ce qu'il y a de plus commun eſt ordinairement le plus plauſible. Je dois cependant prévenir ceux qui traitent les réalités du nouveau monde de fabuleuſes, qu'ils vont en cela de pair avec un grand nombre d'Américains, qui avec une égale ignorance, & un aveuglement égal jugent auſſi mal des choſes de l'Europe, que les ignorans

dont je parle jugent de celles de l'Amerique. Il est certain que le grand éloignement des lieux altére non seulement la vérité, mais donne encore un air de vraisemblance au mensonge : mais la prudence éxige qu'avant de porter un jugement décisif, on cherche à connoître la personne de qui l'on tient cette connoissance. En attendant, je voudrois trouver quelque collyre pour ceux qui ont de la peine à voir, quelque effort qu'ils fassent pour ouvrir les yeux, & je n'en connois point d'autre, ni qui opere un meilleur effet, que de grossir les figures du Tableau, d'augmenter l'éclat des couleurs, & de donner au pinceau le plus de force qu'il est possible ; afin qu'en voyant clairement l'éxistance du nouveau monde, dont aucune personne raisonnable ne peut douter, ils voyent que celui-ci étant nouveau, les parties qui le composent doivent aussi être nouvelles ; car on l'appelle le Nouveau Monde non-seulement parce qu'on l'a découvert depuis peu, mais aussi parce qu'étant comparé avec l'ancien,

cien, il eſt tout-à-fait nouveau & entierement different. De-là vient que pour le connoître parfaitement, il faut de nouvelles idées & des images tout-à-fait neuves, tant du tout, que de chacune de ſes parties. Ce Païs dans lequel on trouve une infinité de riches Mines d'or, d'argent & d'émeraudes, parût nouveau aux Européens, & il eſt tel en effet. Les côtes de ces Mers, ſur leſquelles on pêche tant de perles extraordinaires, ſont entierement nouvelles eu égard à l'impetuoſité de leurs courans & à la rapidité des Riviéres qui s'y jettent. Les Riviéres paroiſſent auſſi nouvelles par l'immenſe quantité d'eau qu'elles contiennent, par les diverſes eſpèces de poiſſons qu'elles nourriſſent, & qu'on n'a jamais vûës ailleurs, & par le ſable d'or & d'argent dont leurs plages ſont couvertes. Ce n'eſt pas une moindre nouveauté de voir les bois & les forêts embellies d'arbres dont les feüilles, les fleurs & les fruits n'ont rien de commun, d'y trouver des Bêtes féroces & d'animaux auſſi étranges par leurs figures,

qu'utiles par leurs proprietés, sans compter une infinité d'oiseaux singuliers qui éblouïssent les yeux par l'éclat de leur plumage. L'admiration augmente à chaque pas que l'on fait dans la campagne, & l'on y trouve une infinité de fruits qui different autant des nôtres par la figure, l'odeur & le goût, que nos climats different de ceux de l'Amérique. A la vûë de tant de nouveautés, on ne doit pas être surpris que les hommes, que la Providence a destinés à cultiver ces nouveaux Païs, paroissent aussi de nouveaux hommes, & nous frappent d'autant moins, qu'ils nous paroissent moins raisonnables.

La chose est pourtant ainsi, & prévenus de ce principe, observons que ces hommes de l'Amérique, qui nous paroissent nouveaux & étranges, & dont on a peine à croire l'existence, ont eû leurs semblables dans le Continent que nous habitons. Quels hommes a-t'on trouvé & trouve-t'on encore tous les jours dans l'Amérique? Des hommes qui n'ont aucune connoissance de Dieu, qui n'ont ni loix

ni éducation, des hommes groſſiers & ſauvages & dans leſquels la raiſon n'eſt encore qu'ébauchée. Mais qu'ont-eû de plus, & quelles autres marques ont donné pendant tant de Siécles preſque toutes les Nations de l'ancien monde? Je dis preſque, pour en excepter uniquement le Peuple choiſi; mais qu'on ouvre l'Ecriture, & à peine trouvera-t'on parmi les Indiens les plus ſauvages rien qui approche de la barbarie des Hébreux; or ſi telle a été la conduite d'un Peuple que Dieu avoit choiſi, & avoit pris ſoin d'inſtruire lui-même, quel a dû être l'aveuglement des hommes livrés à l'idolatrie?

Il eſt certain que dans les Miſſions de l'Amérique on découvre tous les jours des hommes qui paroiſſent des bêtes ſauvages, & dont la barbarie eſt telle, qu'on ſeroit tenté de la regarder comme naturelle ſi on ne ſavoit qu'elle eſt une ſuite néceſſaire du défaut d'éducation. Quelle autre conduite & quelles autres mœurs trouvons nous dans l'antiquité, non-ſeulement parmi les Scythes, mais

encore chez les Egyptiens, les Athéniens & les Romains, qui se vantoient d'être conduits par Minerve?

Mais pourquoi recourir aux ténébres de l'antiquité, lorsque nous voyons de nos jours tant d'égaremens, d'autant plus déplorables, qu'ils sont indignes de peuples éclairés de la lumiére de l'Evangile? Ma plume de concert avec ma pensée ne vole qu'en tremblant sur les infortunées régions de l'Asie & de l'Affrique, crainte de se soüiller par les absurdités horribles de Mahomet, qu'une infinité de Peuples & de Nations suivent aveuglement, & je n'ai pas assez de force pour décrire les égaremens des Nations Barbares qui habitent ces deux principales parties de nôtre Continent. Il est vrai que le divin Pasteur de nos ames s'est reservé quelques troupeaux choisis, qu'il a confiés aux soins des Missionnaires de nôtre Compagnie, & de quelques autres Réligieux, mais cela n'empêche pas qu'il ne regne encore des ténébres aussi palpables que celles qui couvrirent autrefois l'Egypte. Nôtre Europe, ce Païs de

*Jessen, éclairé par le divin Soleil de Justice, est heureuse & le seroit encore plus, si le malin Aquilon n'infectoit de son souffle contagieux un si grand nombre de belles Provinces, y suscitant des erreurs qui causent la ruïne éternelle d'une multitude infinie d'ames. Enfin, si parmi nôtre Peuple choisi nous voyons regner avec douleur les vices & le scandale, malgré les travaux & les soins assidus de tant d'ouvriers infatigables; si nous pleurons la perte d'une infinité de Brébis qui se précipitent volontairement à la vûë de leurs Pasteurs, sera-t'on surpris des erreurs, de l'aveuglement, du délire & des barbares coûtumes des Peuples qui habitent l'*Orénoque *& les Païs des environs.*

Personne n'en sera sans doute surpris, & je suis au contraire persuadé que nos ames touchées de l'ignorance aveugle de ces Nations, éleveront leurs cris au souverain Maître de cette moisson, pour qu'il envoye au plûtôt un grand nombre d'ouvriers pour la recueillir, la disposant à

recevoir les influences céleſtes, & cette même lumiére de la grace que tant de Provinces de l'Amérique ont déja reçûë pour la gloire de ſon ſaint Nom, & pour le ſalut d'une quantité innombrable d'Indiens, & afin que cette foi, ce culte & cette adoration que la malice & l'erreur ont bannies de cet ancien monde, & qui par la bonté de Dieu ont établi leur thrône dans tant de Régions de l'Amérique, étendent leur domaine juſqu'à l'extrêmité du nouveau monde, & que la lumiére céleſte, qui ſemblable à l'Aurore, commence à luire depuis peu ſur ces Nations nouvellement découvertes & incultes, faſſe bien-tôt place au jour de la grace, qui peut ſeule les convertir en un ſoleil qui luiſe durant toute l'Eternité.

AVERTISSEMENT
DU TRADUCTEUR.

LA Préface qu'on vient de lire suffit pour mettre le lecteur au fait de mon Ouvrage ; ainsi je me dispenserai d'en donner une seconde, qui m'obligeroit à des rédites inutiles, & je me contenterai d'avertir les personnes entre les mains desquelles cette Histoire pourra tomber, que dans le dessein de la rendre aussi exacte qu'utile, j'ai voulu éclaircir un doute, dont la solution importe beaucoup aux progrès de la Géographie, & à la connoissance du Globe que nous habitons. Plusieurs Auteurs ont prétendu que l'*Orénoque* communique avec le *Marannon*, & de ce nombre est M. de la Condamine, qui cite à ce sujet une lettre du P. Jean Ferreira, Recteur du College des Jesuites de la Ville de *Gran-Para*, dans laquelle ce Réligieux marque expressement qu'en 1744, quelques

Portugais d'un camp volant, qui avoit pris poste sur *Rio-Negro*, s'étant embarqués sur cette Riviére, l'avoient descenduë jusques près des Missions de l'*Orénoque*, dont ils avoient rencontré le Supérieur, avec qui ils avoient remonté le *Negro*, & étoient revenus au camp volant, sans faire aucun chemin par terre. Le P. Gumilla soûtient au contraire que l'*Orénoque* & le *Marannon* n'ont aucune communication; se moquant de ceux qui l'admettent dans un Chapitre qu'il a donné sur ce sujet. Il étoit à présumer qu'un Réligieux, qui a fait un séjour de trente ans dans le païs de l'*Orénoque*, devoit assés connoître ce Fleuve pour décider là-dessus.

D'un autre côté il me paroissoit impossible que les Portugais dont parle le P. Ferreira se fussent trompés au point de croire qu'ils avoient passé du *Rio-Negro* dans l'*Orénoque*, si cette communication n'existoit point. Pour bannir l'incertitude où j'étois sur un point aussi important, je me suis adressé à un Réligieux Espagnol,

(a) aussi distingué par son savoir & ses talens, que par sa modestie, qui m'ayant communiqué l'Ouvrage dont je donne la traduction, a bien voulu encore se donner la peine de le revoir sur l'original, pour corriger les fautes qui ont pû m'échaper. Il s'est même interessé à mon Ouvrage au point d'écrire à Madrid, pour avoir l'éclaircissement dont j'avois besoin, & voici ce que lui a répondu un Réligieux de la Compagnie de Jesus à qui il s'est adressé. „ Vous „ me marqués qu'un de vos amis a „ traduit l'Histoire de l'*Orénoque* du „ P. Gumilla. Avertissés-le, je vous „ prie, d'y corriger une erreur consi- „ derable en fait de Géographie & „ d'Histoire Naturelle que ce Réli- „ gieux a commise, en niant la com- „ munication de l'*Orénoque* avec le „ *Marannon.* On ne peut aujour- „ d'hui douter de cette communica- „ tion, depuis que le P. Manuel „ Roman, Supérieur des Missions

(a) Le Pere Abat Réligieux de l'Ordre de Saint François.

» de l'*Orénoque*, l'a découverte &
» suivie en 1740. Ce Réligieux s'ab-
» senta neuf mois des Missions, pour
» aller découvrir d'où quelques In-
» diens qui les inquiétoient vers la
» partie supérieure de l'*Orénoque*, re-
» cevoient des armes à feu. Il des-
» cendit cette Riviére, & étant arrivé
» après un mois de voyage par le
» 317 dégré & demi de longitude,
» & par un & demi de latitude, il
» trouva dans cette partie Septentrio-
» nale de la ligne une branche de
» l'*Orénoque* qui couloit vers le Sud,
» & se détournoit l'espace d'un quart
» de lieuë au couchant, & qui étant
» arrivée par les 316 dégrés de lon-
» gitude, & par un peu plus d'un
» dégré de latitude Méridionale, se
» joignoit au *Rio-Negro*, qui va se
» jetter dans le *Marannon*. Lorsque
» mes Supérieurs me destinerent pour
» la fondation de *Caracas*, je voya-
» geai sur l'*Orénoque*, mais je laissai
» cette communication fort au-dessus
» du lieu où je me trouvai. Je re-
» tournai ensuite de *Caracas* à l'*Oré-
» noque*, pour traiter de certaines

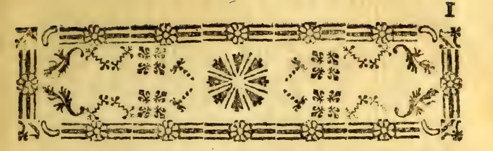
„ affaires avec nôtre Provincial, qui
„ faisoit la visite de ses Missions.
„ Dans la nouvelle Carte qu'ont dressée
„ les derniers Procureurs de *Quito*,
„ on n'a point oublié cette commu-
„ nication, & l'on marque qu'elle a
„ été découverte par le P. Roman ;
„ mais la graduation en est fautive,
„ & je n'oserois assurer que celle que
„ j'ai indiquée soit plus exacte, le
„ Réligieux, qui m'a donné la Carte
„ que j'ai de l'*Orénoque*, n'étant point
„ au fait de ces matiéres, quoi-qu'il
„ ait été long-tems dans ce Païs à la
„ suite du P. Roman ; mais je suis
„ persuadé que cette Carte est infini-
„ ment plus exacte que les autres. Si
„ vôtre ami joint une Carte à son
„ livre, il faut qu'il corrige celle du
„ P. Gumilla, tant à cet égard, que
„ parce qu'il place la source de l'*Oré-*
„ *noque* quelques centaines de lieuës
„ plus loin que l'endroit où elle est
„ effectivement. J'attens une Carte
„ fort exacte de cette Riviére, qui
„ sera dressée sur les Observations de
„ Don Yturriaga, que le Roi a com-
„ mis pour fixer les limites entre les
„ Couronnes d'Espagne & de Portu-

„ gal. Il eſt actuellement ſur l'*Oré-*
„ *noque* avec des Aſtronomes & des
„ Mathématiciens prépoſés pour les
„ Obſervations. Je ſens que ma let-
„ tre eſt déja trop longue, mais je
„ n'ai pû me diſpenſer de relever une
„ erreur auſſi conſidérable, qu'on a
„ oublié de corriger dans la ſeconde
„ Edition qu'on a donnée à Madrid
„ de cet Ouvrage.

Je finirai par l'Extrait que M. Freron a donné de ce Livre dans le Journal étranger du mois de Février de l'année 1746. Ses lumiéres le mettent mieux en état que tout autre de juger du mérite d'un Ouvrage, & je profite avec plaiſir d'une occaſion, qui en me rappellant l'amitié qui nous a unis, me procure l'avantage de rendre juſtice à ſes talens.

„ Le P. GUMILLA termine ſon *Oré-*
„ *noque* illuſtré par une Diſſertation
„ ſur la population des Indes, & par
„ une longue Apoſtrophe aux Miſſion-
„ naires de la Compagnie de Jeſus.
„ Pour nous nous finirons par don-
„ ner au P. GUMILLA les juſtes éloges
„ qu'il mérite. Son livre eſt plein de

„ récherches curieuſes, préſentées avec
„ ordre, & dans un jour agréable,
„ La pureté & le tour ſimple & na-
„ turel de ſon ſtile, le diſtinguent des
„ Ecrivains de ſa Nation, qui tom-
„ bent ſouvent dans un excès, dont
„ cependant on commence à revenir
„ en Eſpagne. Il regne dans le cours
„ de l'ouvrage une tendreſſe Apoſto-
„ lique, qui donne une heureuſe idée
„ du caractére de l'Auteur. Nul em-
„ portement, nulle partialité dans ſes
„ Critiques. Tout y eſt menagé ſelon
„ les loix de la bienſéance la plus
„ exacte. Les détails dans lequel il a
„ dû néceſſairement entrer pour ce
„ qui regarde ſa profeſſion de Miſ-
„ ſionnaire, le rendent quelquefois un
„ peu monotone; mais il ceſſe de
„ l'être auprès de ceux, que ces ſortes
„ de matiéres intéreſſent autant que
„ lui. Du reſte, il n'eſt pas néceſſaire
„ de faire obſerver combien de tra-
„ vail & d'attention a dû lui coûter
„ cet Ouvrage, pour en bannir le
„ déſordre, la confuſion & les lan-
„ gueurs.



HISTOIRE NATURELLE, CIVILE ET GEOGRAPHIQUE, DE L'ORÉNOQUE.

INTRODUCTION A LA PREMIERE PARTIE.

L'Histoire ne ſe borne point à fixer la date du tems & des évenemens, elle eſt un flambeau qui répand ſa lumiére ſur la poſterité la plus reculée ; & comme la galerie la plus riche, lorſqu'elle n'eſt point éclai-

rée, ne paroît qu'un amas confus & mal assorti de pièces de toute espéce, de même l'Histoire la plus curieuse, si elle manque de clarté, d'ordre & de methode, ne sert qu'à faire naître des doutes & à jetter de la confusion dans l'esprit.

Celle que je vais donner de l'Orénoque contiendra la Description d'une infinité de Pays, de Nations, d'Animaux & de Plantes, dont on n'a presque point de connoissance jusqu'aujourd'hui. On sent bien qu'une pareille entreprise demande beaucoup de clarté & de methode, aussi ferai-je tous mes efforts pour qu'on n'ait rien à me reprocher à ces deux égards; & pour cet effet je ne sortirai des bornes que je me suis prescrites, qu'autant que je serai obligé de le faire, soit pour prouver ce que j'avance, soit pour refuter ce qui sera contraire à la vérité. Pour ne point interrompre le fil de ma narration, je suis bien aise de prevenir les difficultés que la nouveauté des matieres presente dans presque tous les Chapi-

tres de cette Hiſtoire. Cette précaution me paroît d'autant plus néceſſaire, qu'ayant conferé ſur ces matieres en Italie, en France & en Eſpagne, avec des perſonnes diſtinguées par leur ſavoir & leur érudition, elles m'ont fait une infinité d'objections qu'elles ne m'auroient point faites, ſi elles euſſent fait refléxion, que les productions de la terre ſe reſſentent de la varieté des climats, & que la parité n'a pas lieu dans le ſujet que je traite. Comment ſe peut-il, m'a-t'on dit pluſieurs fois, qu'il n'y ait ni Blé, ni Vin, ni Brébis dans le Pays qu'arroſe l'Orénoque, puiſque nous ſavons par les Hiſtoires & par les habitans de l'Amérique, qu'il y en a une grande quantité au Chily, au Paraguay, à Lima & au Méxique? Je réponds à cela, que ſi ceux de qui l'on tient ces faits euſſent parlé de l'éloignement infini qu'il y a entre ces Pays, & de la varieté des climats qui les ſeparent, ils auroient prevenu ces objections & toutes les autres qu'on peut faire. Il eſt bon

d'obſerver d'abord que l'Amérique eſt beaucoup plus grande qu'on ne l'imagine pour l'ordinaire, que les lieuës s'y comptent par milliers, & qu'on regarde dans ce Pays les voyages de cinq à ſix cent lieuës comme des voyages ordinaires. L'Archevêché de Sainte Foi dans la nouvelle Grenade, ſans y comprendre les Evêchés Suffragans, eſt une fois plus grand que le Royaume d'Eſpagne. Sa largeur de l'Eſt à l'Oüeſt priſe depuis *Varinas* juſqu'à *Los Remedios* eſt de 400. lieuës, & ſa longueur du Nord au Sud depuis *Merida* juſqu'à *San Juan de Los Lanos* de 600. Ce qui ne doit point s'entendre de la latitude, ni de la longitude, mais de la difficulté & de l'apreté des chemins. Ce n'eſt là cependant qu'une petite partie de l'Amérique. Eh! que ſera-ce de l'Amérique entiere? Comment dans une ſi vaſte étenduë de terrein & dans une ſi grande diverſité de climats, pourroit-on juger des productions d'un Pays par celles d'un autre? Vû qu'en Eſpagne, qui

n'occupe sur le globe qu'un pied de terrein en comparaison du nouveau monde, on a lieu de s'étonner de même pourquoi, par exemple, dans les Royaumes de Murcie & de Valence on trouve une quantité de Soye, de Ris & de Fruits, qu'on ne rencontre point dans les deux Castilles ; pourquoi les Provinces Meridionales d'Espagne ne produisent, ni les Olliviers ni les autres fruits, qui croissent en si grande quantité dans l'Andalousie, le Languedoc & la Provence. Que si une difference de cinq à six dégrés en latitude, produit une varieté si notable dans les productions de la tetre, que sera-ce des Royaumes de l'Amérique dont la difference en latitude est de trente, quarante & même de soixante & dix dégrés.

Ceux qui trouvent étrange qu'à *Lima*, *Quita* & *Santa Fé de Bogota* & autres Pays semblables, il y ait des arbres qui portent tout à la fois des fleurs & des fruits verds & murs, ne font pas attention qu'il en est de même du Carouge, des

Citroniers & des Orangers dans les Royaumes de Valence & de Murcie, & que les Arbousiers à Carthagene & dans la Provence portent des fleurs & des fruits dans les mois de Septembre & d'Octobre.

Quant aux fruits & aux animaux extraordinaires, & dont les proprietés paroissent étonnantes, je m'attends bien qu'on sera surpris de ce que j'en dis : mais il y auroit de la stupidité à nier ce que je rapporte, parce qu'on ne les a point vûs, ou parce que les Auteurs n'en ont rien dit. À l'égard des effets extraordinaires que nous appellons miracles de la nature ou de la grace, il suffit pour les admettre qu'ils ne renferment aucune contradiction, & qu'ils soient attestés par des témoins dignes de foi ; car de les nier entierement, outre que ce seroit borner la Puissance Divine, ce seroit encore rendre inutiles & infructueuses la plûpart des Histoires.

J'espere que celle que je donne ne sera point inutile, & quelque jugement qu'on en porte, je ne

doute point qu'elle ne ſoit parfaitement bien reçûë des Ouvriers Evangeliques, deſtinés à cultiver la vigne du Seigneur dans l'Amérique.

La moiſſon, il eſt vrai, y eſt abondante, mais il reſte encore des terres à défricher, & ce ne ſera pas un petit avantage pour eux d'être inſtruits d'une infinité de choſes, dont la connoiſſance ne s'acquiert qu'avec des peines & des travaux infinis.

Comme cette Hiſtoire a paſſé par differentes mains, & a été éxaminée par diverſes perſonnes, dont les unes l'ont lûë avec des yeux de Lynx & d'autres avec des yeux d'Argus, il n'eſt pas étonnant, qu'elle ait trouvé de critiques, qui ſemblables aux oiſeaux nocturnes, preferant les ténébres à la lumiére, ferment les yeux à l'éclat de l'aurore, pour ne pas voir la beauté des jardins & des prairies. Leur procedé ne m'a point ſurpris, parce que je m'y étois attendu dans ma Préface. Les uns ne m'ont fait des objections que pour mieux dé-

couvrir la vérité, & les autres se sont plaints de la maniere succinte dont je traite certains sujets, qui veulent être plus approfondis. Je tâcherai donc de satisfaire les uns & les autres, sans m'écarter de la brieveté que je me suis prescrite.

Parmi le grand nombre d'objections qu'on m'a faites, il y en a qui sont fondées, & d'autres qui ne le sont point. Comme je suis obligé de répondre aux unes & aux autres, il faudra nécessairement que mes réponses soient rélatives, non seulement aux difficultés, mais encore à la maniere dont on les a proposées. Je serai donc quelque fois obligé de me servir des termes même de mes censeurs, & par consequent de varier mon stile dans les augmentations que j'ai promises. J'avertis donc le Lecteur que la premiere partie de chaque addition contiendra l'objection dans les termes qu'on l'a faite, & que j'y répondrai dans le corps de l'ouvrage, m'appuyant sur des autorités auxquelles on ne pourra se refuser.

Je prie le Lecteur de lire mon ouvrage dans le même eſprit que je l'ai compoſé. J'écris non-ſeulement pour les Savans de l'Europe, mais auſſi pour les Américains, & pour ceux qui vivent dans les Pays, dans les Villes & les Miſſions où j'ai appris les particularités que je rapporte, & que perſonne ne revoque en doute, parce qu'on en eſt parfaitement inſtruit. J'avertis encore que l'Etoile qu'on verra à la marge, déſigne le point que j'éclaircis, & l'on pourra s'aſſurer ſoi-même des autorités que j'allegue, en conſultant les Auteurs que je cite lorſque l'occaſion s'en preſente. J'ai marqué d'une double étoile les changemens que j'ai fait, ou les éclairciſſemens que j'ai donné. Ce même ſigne marque que j'ai abregé le texte de la premiere Edition, pour ne point donner trop d'étenduë à mon Ouvrage. Il deviendroit même trop diffus, ſi je voulois entrer dans un détail circonſtancié de tous les ſujets qui ſe preſentent; mais je diſpoſerai la choſe de façon que mon

Histoire ne péchera ni par trop de brieveté, ni par trop de prolixité.

CHAPITRE PREMIER.

Description des Côtes où est située l'embouchure de l'Orénoque. Premiéres notices qu'on a eües de cette Riviere. Qui sont ceux qui l'ont découverte. Les Etrangers cherchent à s'en rendre maîtres. Fondation de la Ville de Saint Thomas de la Guayane.

§. PREMIER.

AVANT PROPOS.

Introduction & comparaison

LA premiere chose que fait un Architecte qui se charge de bâtir un Palais, est de s'en former une idée dans l'esprit, après quoi il represente sur un plan avec la regle & le compas toutes les differentes Piéces qui le composent. Cette conduite, quoique nécessaire, ne suffit pas pour mettre tout le monde au

fait de son Ouvrage. L'inspection de ce Plan suffit aux connoisseurs, mais ceux qui ignorent l'Architecture, ont besoin d'une explication qui leur facilite l'intelligence du Plan qu'on leur presente.

C'est pour imiter cette conduite, qu'ayant à écrire l'Histoire de l'Orénoque, j'ai mis à la tête une Carte de tous les Pays dont je dois parler, ne negligeant aucune des circonstances qui peuvent interesser le Lecteur. Par la simple inspection de cette Carte les Géometres connoîtront la situation & la position de l'Orénoque, de ses sources, & des Pays qu'il arrose : mais comme je n'écris pas seulement pour les Savans, je suivrai ce Fleuve depuis sa source jusqu'à l'Océan où il va se rendre, mêlant ses eaux avec les siennes, & les adoucissant pendant l'espace de plusieurs lieuës. C'est ce qui fait que dans les anciennes Cartes que les premiers Conquérans ont dressées de ce Fleuve avec un péril continuel de leur vie, on trouve à l'Embouchure de l'Oré-

noque *Rio dulce*, *Riviere douce*, au lieu de *Mar dulce*, *Mer douce*. C'eſt à ce tître ſeul qu'on diſtingue ce Fleuve redoutable, lequel après s'être jetté dans la Mer par plus de cinquante Embouchures, s'étend le long des Côtes à plus de quatre vingt lieuës, en obligeant la Mer à les abandonner. C'eſt pour réſiſter à l'impetuoſité de ſon cours, que l'Auteur de la nature lui a oppoſé *L'Iſle de la Trinité*, & peut-être que par la rapidité de ſes courans il a formé les quatre Embouchures *de los Dragos*, & détaché l'Iſle de la terre ferme *de Paria*. Ce qu'il y a de certain eſt, qu'il coule toujours avec la même impetuoſité, & que ſes courans, après avoir mangé la terre qu'ils rencontrent, détruiront peut-être dans peu les rochers qui bordent l'Iſle, ſans aucun autre avantage que celui de les blanchir de l'écume des vagues qu'ils élevent, ce qui a fait appeller cette Côte *Coſta de los Blanquizales*.

§. II.

Description de la Côte où est située l'Embouchure de l'Orénoque.

DEUX raisons m'ont empêché lors de la premiere Edition de cet Ouvrage, de décrire la Côte de *Paria*, de *Goyane* & de *Cayenne*, qu'on appelle *Côte du Nord*, pour la distinguer de celle du *Perou*, ou du *Sud*. 1°. je jugeai qu'il ne convenoit pas d'amuser le lecteur avec des descriptions de Côtes, & de m'opposer au désir qu'il a d'entrer dans l'Orénoque, pour admirer l'abondance de ses eaux & les autres particularités qui distinguent cette Riviere de toutes les autres. 2. Je craignis de dégouter les curieux en exposant à ses yeux dès l'ouverture du livre une Côte qui n'offre rien que de triste, & dont la description ne pouvoit manquer de l'ennuyer, comme elle m'avoit ennuyé moi-même. Cependant pour satisfaire au désir de quelques personnes, dont

Raisons pour lesquelles l'Auteur a obmis ce paragraphe dans la 1. Edition de cet Ouvrage.

je regarde les prieres comme des ordres ; je vais décrire les Côtes dont je viens de parler, en ne m'arrêtant qu'à ce qui a rapport à la Géographie & à l'Histoire naturelle. J'imiterai en cela la conduite des Peintres, qui pour rendre certaines parties de leurs tableaux plus saillantes, ont soin d'affoiblir les lointains.

Rapidité étonnante de l'Orénoque à son embouchure.

Le Golfe auquel Colomb donne le nom *de Triste*, & que d'autres appellent *Mer douce*, n'est point assés spacieux pour recevoir toute l'eau de l'Orénoque ; & quoique ce Fleuve se décharge à l'Orient de la Côte & à une grande distance du *Golfe Triste*, par une grande Embouchure appellée *Boca de Navios*, repoussant la Mer avec une impetuosité qui se fait sentir entre les Isles de *Tabaco* & de la *Trinité*, cependant l'eau qui sort par les autres Embouchures situées dans le *Golfe Triste*, a assez de force pour repousser la Mer à la distance de plus de 40. lieuës, l'obligeant à sortir par les Embouchures de *Los Dragos*,

& cela avec tant de furie, que Colomb avouë qu'il n'a jamais couru plus de danger que dans cet endroit là, si grand est le choc de la Mer & du Fleuve.

Voy. son Journal chap. 67. fol. 77.

Description de l'Isle de la Trinité.

La Providence a placé l'Isle de la *Trinité* vis-à-vis la plûpart des Embouchures de l'Orénoque, pour ralentir en quelque sorte la rapidité de son cours. Cette Isle est située sous le neuviéme dégré de latitude Septentrionale, & entre le 316 & 317. de longitude. Colomb étant arrivé au mois d'Août sur les rives de l'Orénoque, fut si charmé de la beauté & de la temperance du Pays, qu'il crût avoir trouvé le Paradis terrestre. Je ne doute pas qu'il n'eut donné le même éloge à l'Isle dont nous parlons, car il n'y en a point de plus fertile ni de plus délicieuse.

Situation & Description de cette Isle.

Elle n'est qu'une Forêt continuë de bois prétieux, tel que le Cedre, le Noyer, le bois de Gaïac, & autres arbres propres pour la construction. Les Chacaotiers y croissent sans culture, & l'experience a fait voir qu'il n'y a point de terrein ni

Bois pour la construction & fruits exquis.

de climat plus propre pour les cannes à Sucre. *L'Anil* y eſt auſſi abondant que les Chardons dans les autres pays, & on le trouve juſques ſur les bords des chemins. On y voit des treilles chargées de Raiſins qui mûriſſent dans la ſaiſon, les Oranges aigres & les Oranges de la Chine y ſont abondantes, & les Citrons & les Limons ſi communs, qu'on n'en fait aucun cas. Cette Iſle fournit du Maïs aux habitans de la Marguerite & de pluſieurs autres Contrées de l'Amérique.

On n'y trouve plus de Cacaotiers.

De tous les fruits que cette Iſle produit, il n'y en avoit point de plus eſtimé que le Cacao, on le preferoit même pour la ſaveur à celui de *Caracas*, ſi bien que pour ſe l'aſſurer, les Marchands le payoient d'avance aux propriétaires; mais on n'en trouve plus dans l'Iſle depuis 1727. De tous les Arbres que Dieu a créés pour l'utilité de l'homme, il n'y en a point qui donne plus de fruit que le Cacaotier. L'Olivier & la Vigne ne portent

qu'une fois l'an, mais il n'en eſt pas de même de l'arbre dont nous parlons. On recüeille ſon fruit au mois de Juin, & c'eſt ce qu'on appelle la Recolte de la Saint Jean, & dans le même tems les arbres ſont couverts de Fleurs pour celle qui ſe fait en Decembre. Ce n'eſt pas tout : cet arbre eſt ſi reconnoiſſant envers ceux qui le cultivent, qu'il paye tous les mois les ſoins & les peines du Laboureur avec une exactitude ſinguliere. Ses noix muriſſent tous les mois, & on en fait trois Recoltes par an. Il porte une ſi grande quantité de fruit que les branches caſſeroient ſi on ne les étaïoit. Il jette des fleurs & du fruit de toutes les parties de ſon tronc, & s'il arrive par hazard que le tems ou la pluye découvrent quelques unes de ſes racines, elles donnent du fruit à foiſon. Ce ſecond arbre pouſſe ſes fleurs en forme de Bouquets, & ſes noix de deux en deux, de trois en trois, & même en plus grand nombre. On a vû ci-deſſus que les Marchands payoient d'avance le prix de

Deſcription de cet arbre.

Sa fertilité.

Maniere extraordinaire dont il pouſſe des fleurs & du fruit.

ce fruit aux Propriétaires : il arriva dans la ſuite que ceux-ci ayant reçû plus d'argent qu'ils n'en pouvoient rembourſer en cette eſpece de denrée, ils promirent d'acquitter leurs dettes à la Recolte ſuivante, mais n'ayant pû tenir leur parole, ils furent obligés de retenir la Dîme, qu'ils offrirent de payer dans la ſuite. Comme les acheteurs les preſſoient, il leur fut impoſſible de remplir leur engagement, & pluſieurs Recoltes ſe paſſerent ſans que les Receveurs de la Dîme fuſſent ſatisfaits. La Recolte qu'ils attendoient vint enfin, mais par un Decret particulier de la Providence, les noix eurent à peine atteint la groſſeur d'une amande, qu'elles tomberent, & la même choſe arrive encore aujourd'hui au préjudice des Propriétaires.

Je ne pretends point attribuer à un châtiment du Ciel un effet qui peut quelquefois avoir une cauſe naturelle. Les deux plus grands ennemis du Cacao en fleur ſont la gélée & les vents du Nord. La gélée n'a

point lieu dans un climat auſſi chaud que celui de l'Iſle dont nous parlons, & pour ce qui eſt des vents du Nord, outre qu'ils ſont extrêmement rares dans ce pays, les Cacaotiers en ſont garantis par les arbres qui ſont entre deux, & par des Forêts touffuës. Les Cacaotiers, même aprés qu'on les a ſciés & abandonnés, conſervent toute leur vigueur, ils fleuriſſent à l'ordinaire & leur fruit tombe avant que d'être parvenus à maturité. Il faut donc recourir à une cauſe ſuperieure, & réconnoître humblement avec les Inſulaires, que cet effet eſt un châtiment viſible du mépris qu'ils ont fait de payer la Dîme. La critique ne peut avoir lieu ici, puiſque, comme je l'ai dit, tous les habitans de l'Iſle ont perdu leurs Cacaotiers, à l'exception du nommé *Rabelo* originaire de l'Iſle de *Teneriffe*, qui étoit le ſeul qui payât la Dîme, & qui continuë de payer exactement, non-ſeulement celle des arbres qu'il avoit autrefois, mais de ceux qu'il a planté depuis, & qui réuſſiſſent

comme les premiers. On dira peut-être que le terrein de cet habitant eſt meilleur que celui des autres, & plus à couvert du mauvais tems, mais ſes voiſins pretendent que cela n'eſt point, & que Dieu en récompenſant ſon exactitude, a châtié ceux qui n'ont point ſuivi ſon exemple.

Autre prérogatives de cette Iſle.

Revenons à nôtre Iſle, dont cette digreſſion nous a éloignés. Pour ſuppléer au fruit dont on vient de parler & dont elle eſt privée, elle en produit quantité d'autres qui engagent ſes Habitans à la cultiver avec ſoin. L'experience a fait voir que ces Inſulaires ſont en aſſés grand nombre pour réſiſter à leurs ennemis; & d'ailleurs l'Iſle ſe défend d'elle-même à l'aide des bois dont elle eſt couverte, & dans leſquels ils ont ſoin de ſe retirer avec leur famille & leurs effets. L'ennemi ne peut y entrer que par deux chemins, dont l'un conduit au *Port d'Eſpagne* & l'autre à *Caroni*; mais il n'y eſt pas plûtôt que trouvant l'Iſle dépeuplée, il cherche à en ſortir,

& c'eſt alors qu'on le charge à coups de fuſil & à coups de fleches, ſans qu'il puiſſe voir ceux qui les tirent, & ſans qu'il oſe entrer dans le bois, de peur de s'expoſer à un plus grand danger; ſi bien qu'il a appris à ſes dépens à ne plus tenter de pareille entrepriſe.

Mines de Brai ſolide & liquide.

Ce que cette Iſle a de plus remarquable, ſont les mines ou les fontaines de *Goudron*. J'appelle ainſi un lac de Brai liquide, qui n'eſt pas éloigné de la pointe ou du corps du cedre; à peu près au milieu du chemin, qui va de la Capitale chez les Indiens; il ſe fit peu de tems avant mon arrivée dans l'Iſle un affaiſſement de terre, qui fut remplacé par un étang de *Goudron*, au grand étonnement des voiſins, qui craignirent qu'il n'arrivât la même choſe à leur peuplade. Un peu plus à l'orient du Cap de Cedre, dans un endroit que baigne la mer, il y a une mine de *Goudron*, qui eſt auſſi dur que de l'ardoiſe ou de la craie. Cette Mine ne tarit jamais, quelque quantité de Brai qu'on en

Ce Brai ſe répro-

duit à mesure qu'on en tire.

tire tous les voyageurs en prennent ; & j'en emportai moi-même pour calfater les bateaux dont on se sert sur l'Orénoque. Au bout de quelque tems, le Brai qu'on a tiré se trouve remplacé par d'autre qui remplit les creux qu'on a fait, ainsi qu'il arrive dans les mines de sel. Ceux qui m'accompagnerent dans l'Isle m'ont assuré deux choses. La premiere, qu'on est persuadé, vû la proximité du lac de Brai liquide, que celui qu'on amasse sous la forme d'une pierre, acquiert sa consistance en passant au travers des terres, & la chose paroit assés croyable. La seconde, que plusieurs Capitaines, étrangers viennent charger du Brai *à la Trinité*, lestant leurs vaisseaux avec du Brai solide, & emportant le liquide dans des tonneaux ou barils. Je ne rapporte cette particularité que sur la foi d'autrui, n'ayant jamais eû occasion de m'en assurer par moi-même, mais je crois qu'en pareille matiere, le témoignage des habitans du Pays doit être d'un grand

Les Etrangers profitent de ce Brai.

poids pour le lecteur.

Si jamais cette Isle vient à se peupler assés pour qu'on puisse la cultiver entierement, les fruits qu'elle produit & surtout l'*Anil*, fourniront une branche de commerce extrêmement utile à la Couronne d'Espagne. Du second avantage qui en resultera, & qui n'est pas le moins considérable, est, que les Peuples Barbares & les Indiens, qui après avoir massacré cinq Missionnaires Capucins, se sont retirés dans les montagnes, pourront se civiliser & embrasser le Christianisme, à quoi l'on peut ajouter plusieurs autres avantages qui se déduisent de ce qu'on a dit ci-dessus. Ne quittons point encore cette Isle, en parcourant d'un coup d'œil les côtes de la Terre ferme.

Le commerce de cette Isle seroit avantageux si cette Isle étoit peuplée.

On y voit encore des Indiens Barbares.

Du Promontoire ou Cap situé à l'occident des bouches de Dragons, on découvre les hautes montagnes de la côte de *Paria*, au pied desquelles les flots de l'Océan viennent se briser avec un mugissement affreux. Cette contrée dépend du Gou-

Côte Occidentale de *Paria*.

On y trouve des Indiens Idolâtres.

vernement de *Cumana*, mais elle ne lui est pas toute soumise, car quelqu'effort qu'ayent fait les Missionnaires Capucins de la Province d'Aragon pour convertir les Peuples qui l'habitent, il s'en trouve encore beaucoup d'idolâtres, qui aiment mieux le commerce des étrangers, ce qui est une circonstance qui merite une attention particuliere.

Description de la Côte jusqu'à Carthagene.

Je dis donc que depuis le Cap dont je viens de parler jusqu'à *Cumana*, il y a cinquante lieuës de côte. On en compte 300. jusqu'à *Guayra*, qui est le port de *Caracas*, 260. jusqu'à l'embouchure du Lac de *Morayba*, & un peu plus de 300. jusqu'à Carthagene. Tout le monde connoit la fertilité de ces Côtes, c'est pourquoi je n'en dirai rien. On saura seulement que quoiqu'il y ait un grand nombre d'Indiens qui ont embrassé le Christianisme, il s'en trouve encore un plus grand nombre d'Idolâtres au Cap de *Vela*, dans la Province de *Maracaybo*, dans celles de *Sta. Martha* de Carthagene en tirant vers *Dariel* &

Elle est habitée par une infinité de peuples Idolâtres.

& de là jusqu'à *Portobello* & *Panama*. Ces Indiens sont encore feroces, & font beaucoup du mal aux Chrêtiens, soit Indiens ou Espagnols qui tombent entre leurs mains.

Passons à la partie Orientale de l'Isle & plaçons nous sur la pointe ou Cap *de la Galere*, pour observer la Côte Orientale de la terre ferme. Là se trouvent les Colonies d'*Esquivo*, *Berbis-Corentin*, & la ville de *Surinam*, dont je ne dirai rien. Les Hollandois avant de s'emparer de cette Côte, eurent de grands combats à soûtenir contre les *Caribes* & les *Aruacas*, mais à la fin ils lierent amitié avec eux, sans autre vûë que celle du Commerce & de l'interêt; car leurs Ministres, ne paroissent pas fort touchés de voir mourir un si grand nombre d'Indiens sans instruction & sans Bâtême, ils ne pensent qu'à cultiver leur Achiotl, leur Caffé & leur Sucre, & j'ai pour garans de ce que j'avance, quelques uns d'eux qui me sont venus trouver pour faire Abjuration, ou pour se confesser en

Côte Orientale de la terre ferme.

Colonies Hollandoises.

Les Hollandois ne pensent qu'au Commerce, & se mettent peu en peine de la Religion.

Fruits que produisent

ces Colonies. cachete, n'osant point professer publiquement la réligion Catholique.

Description de la *Cayenne*. On trouve en suivant la Côte l'Isle de *Cayenne*, qui apartient au Roi de France, & où il y a une Ville parfaitement bien fortifiée & défenduë par une forte garnison, sous les ordres d'un Gouverneur. Les personnes qui ne sont point versées dans la Géographie confondent la *Cayenne* avec la ville de *Guayane*, qui est sur l'Orénoque à 60. lieuës de son Embouchure. On trouve à la *Cayenne* les mêmes fruits qu'à *Surinam*; les Jesuites y ont plusieurs

Son Commerce & les Missions qui y sont établies. Missions dont le Roi paye la dépense. On compte depuis l'Isle *de la Trinité* jusqu'à la *Cayenne* 140 lieuës, & 160. depuis cette derniere Isle jusqu'au *Maranon* ou Riviere des *Amazones*.

Recapitulation de l'étenduë de ces deux Côtes. En considerant ces Côtes en général & comme de loin, on trouve que l'Orénoque les traverse par le milieu. On n'a qu'à consulter la Carte de Blaev (*a*) & celles de quelques au-

(*a*) Nouvel Atlas de l'Amérique fol. 15. & 16.

tres Géographes, & l'on trouvera que depuis la grande Embouchure de l'Orénoque jusqu'au Cap du Nord, où commence *le Golfe Doux*, que forme le *Maranon*, il y a 300. lieuës de distance, & 300. autres depuis l'Embouchure de l'Orénoque, appellée *Manabo*, jusqu'à Carthagene. J'examinerai dans le second Chapitre de cette premiere Partie si l'Orénoque reçoit quelque branche du Fleuve des Amazones, où s'il se perd dans la Mer par la Côte *de la Cayenne*. Cette question est fort interessante, & mérite un article à part.

L'Orénoque est au centre de cette Côte.

On doit la premiere connoissance de l'Isle *de la Trinité*, de la Riviere d'Orénoque & de la Côte de *Paria*, aux travaux & à la constance invincible de Christofe Colomb (*a*) lequel y aborda en 1498. dans un troisiéme voyage qu'il fit à l'Amérique. La terre ferme fut la premiere partie de ce vaste Continent que les Espagnols découvrirent, & c'est une gloire que les Na-

Colomb découvre cette Côte.

(*a*) Voyés son Journal Cap. 67. fol. 77.

tions de l'Europe leur ont enviée plus d'une fois. Americ Veſpuce a voulu s'attribuer cette découverte, mais Herrera (*a*) & le Pere Pierre Simon (*b*) ont fait voir fort au long le ridicule de ses prétentions. Voici en abregé l'Hiſtoire de cette fameuſe découverte.

Prétention ambitieuſe d'Americ Veſpuce.

Colomb découvre l'Iſle & la Riviere de l'Orénoque le 31. de Juillet.

Colomb ne pouvant plus réſiſter aux chaleurs qui regnoient ſous la ligne, s'en retournoit aux Iſles Antilles, qu'il avoit déja reconnuës dans ſes deux premiers voyages, lorſqu'un Mardi 31. Juillet vers l'heure de midi, il découvrit les trois pointes des bouches des Dragons, de la Côte de *Paria* & de l'Iſle, à laquelle il donna le nom *de la Trinité*; de ſorte qu'ils ne tarderent pas à voir la *Terre ferme*. Il navigea ce jour-là & le ſuivant, qui fut le premier d'Août, entre la *Trinité* & quelques embouchures de l'Orénoque; mais il ne crût pas que ce fut la *Terre ferme*, ces embouchures lui

Colomb ne crut point que ce fut la terre ferme.

(*a*) Voyés ſon Hiſtoire. not. 1. Cap. 6. nomb. & Chap. 7.

(*b*) Fray Pedro Simon, Hiſtoria del nuevo Reyno.

paroissant comme autant de bras de mer, & de-là vint que charmé de la beauté des Isles de l'Orénoque, il les nomma les Isles de Grace, appellant *Isle Sainte*, la côte de *Paria*, qui borne le golfe en forme de demi cercle. Il ne pouvoit croire, quoiqu'il le desirât beaucoup, que ce fût la *Terre ferme*, lorsque le 10. du même mois (*a*) les barques (*b*) qu'il avoit envoyées à la découverte reconnurent quatre des embouchures de l'Orénoque, que les Indiens appelloient *yuyàpàri*. A la vûe de ces embouchures, Colomb fut surpris de trouver dans le monde une Riviere assez abondante pour fournir de l'eau douce à un golfe d'une si vaste étenduë (*c*), & fit plusieurs autres raisonnemens, qu'on peut voir dans Herrera. Il conclut enfin que cette grande quantité d'eau douce, ne pouvoit venir que d'un pays fort vaste & fort éloigné, & cela est si vrai, qu'aujourd'huy même

Quatre des Embouchures de l'Orénoque donnent beaucoup à penser à colomb.

Conclusion de colomb.

(*a*) Herrera. 3. lib. 3. pag. 80. & 81.
(*b*) Voyés le Journal cité.
(*c*) Herrera. ut suprà. pag. 83. & 84.

nous ne connoiſſons que la moitié des pays que l'Orénoque arroſe & fertiliſe. C'eſt la deſcription de cette Riviere qui ſera le ſujet de mon Hiſtoire ; mais elle ne peut qu'être extrêmement abregée , eû égard à la quantité de pays qu'il reſte à découvrir.

Refléxion ſur la quantité de Nations barbares qui vivent aux environs de l'Orénoque.

Qu'on me permette ici de reflechir un moment ſur l'état des Peuples qui habitent aux environs de l'Orénoque. C'eſt une choſe étonnante, que la découverte de ce Fleuve & de ſes côtes, s'étant faite peu à peu, l'Evangile y ait fait moins de progrés que dans les autres Provinces de ce continent , par exemple , dans les vaſtes Royaumes de la nouvelle Eſpagne , du Perou , & dans d'autres endroits encore plus reculés. On trouve dans ces dernieres des Nations policées,des Villes magnifiques & peuplées , au lieu que les côtes de l'Orénoque ne ſont habitées que par des Barbares plongés dans la plus groſſiere ignorance , & dans des ténébres que la lumiere de l'Evangile n'a pû encore diſſi-

per. Il eſt vrai que pluſieurs de ces peuples ſe ſont ſoumis à ſon joug, mais il y en a un plus grand nombre qui ferment leurs yeux & leurs oreilles, pour ne point voir ſa lumiere, ni entendre ſa doctrine, rendant inutiles les efforts que font les Miſſionnaires pour leur procurer le ſalut éternel. Plaiſe à la bonté Divine que ces Peuples obtiennent enfin le bien, dont tant d'autres de l'Amerique joüiſſent, & qu'après être entrés tard, & même des derniers dans le Bercail, ils ſoient mis au nombre des premiers. C'eſt dans la vûe de le leur procurer, que j'ai compoſé cette Hiſtoire. Et ceux qui ſont chargés de travailler à leur converſion y réüſſiront plus aiſément, lorſqu'ils connoîtront d'avance la nature des Pays où ils vont, le genie des peuples qui les habitent, leurs mœurs, les erreurs auxquelles ils ſont ſujets, & les moyens les plus faciles de les civiliſer & de les inſtruire. Voyons d'abord le Pays qu'ils habitent.

§ 3.

Notices préliminaires de la Riviére d'Orénoque.

* LE premier Européen qui vit l'Orénoque & qui éprouva la rapidité de ses courans, lesquels se frayant un chemin à travers le Golfe, emportent les vaisseaux, sans en excepter ceux de haut bord, fut, comme j'ai dit, le fameux Colomb l'an 1498. Il rapporte dans son Journal que traversant le Golfe *Triste*, il debouqua par les *Dragons* & passa par l'Isle *de la Marguerite*. Mais comme il ne pût faire cette traversée sans cottoyer les Embouchures de l'Orénoque, le Golfe n'offrant dans son centre aucune issuë favorable aux voyageurs, il donna à ce dernier, le nom de *Triste*, appellant *Boca de los dragos* Embouchure des Dragons, celle par où l'on sort, qui étant la seule & la plus étroite, est aussi la plus dangereuse, comme il l'éprouva lui-même, &

Pourquoi les noms de Golfe *Triste* & de *Dragons* donnés par Colomb.

comme l'éprouvent encore les voyageurs, qui à chaque nouvelle vague qui s'éleve se voient exposés à faire naufrage.

En 1535, c'est-à-dire, trente sept ans après cette premiere découverte, Diego de Ordaz voulut entrer dans les Embouchures de l'Orénoque, mais tous ses efforts n'aboutirent qu'à lui faire perdre une partie de ses Vaisseaux & de ses équipages. Le mauvais succès de cette entreprise, loin de décourager Herrera, ne fit au contraire que l'animer davantage; il brusqua l'entrée de ces Embouchures, surmonta les torrens furieux de *Camiseta* & de *Carichana*, qui à chaque écueil menacent d'un nouveau naufrage, & donna fond à l'Embouchure de la riviere *Meta*; mais ayant perdu ses Vaisseaux & presque tout son monde dans les différens combats qu'il fut obligé de livrer aux Indiens, il se retira en aussi mauvais ordre, comme on peut le voir dans Herrera & dans Laet.

Ordaz tente l'avanture, & Herrera entre dans l'Orénoque.

Peu de tems après, savoir, en

1536, on parla beaucoup dans le monde du *Dorado*, c'eſt-à-dire, de certaine Province de *Enaguas*, ou *Omaguas*, qui eſt appellée *Manòa* dans les cartes, dont on vantoit les richeſſes extraordinaires, ce qui fit naître l'envie à Pizarro, à Pierre de Ordaz & à Gonzale Ximenés de Queſada de la découvrir. Ce dernier envoya Antoine Berrio, lequel étant arrivé à l'Orénoque, eut le malheur de perdre preſque tout le monde qui l'acompagnoit, & de mourir lui-même avant que d'avoir pû achever ſon entrepriſe. Ceux qu'on avoit envoyés de *Quito* & du *Perou*, ne furent pas plus heureux, & peu en revinrent, tant l'amour des richeſſes aveugle les hommes ſur les dangers qui les menacent.

Trois autres Eſpagnols tentent de découvrir les tréſors de l'Orénoque & du Dorado. Pizarre étoit au Perou, Ordaz à quito, & Queſada dans le nouveau Royaume.

(*r*) *Pizarro* ayant donné en 1541 la préſidence de *Quito* à ſon frere *Gonzale Pizarro*, ce dernier leva des recruës pour aller à la découverte du *Dorado*, dont la reputation croiſſoit de jour en jour. Il partit même avec une partie de ſes trou-

(*a*) Herrera, Dec. lib. 8. Chap. 6.

pes, prit ſa route par les *Andes*, & traverſa les déſerts qui conduiſent à la Province de *los Mojos*, non ſans eſſuïer beaucoup de fatigue & de traverſes. Le reſte de ſes troupes étoit commandé par François Orellana. Le Preſident Pizarro ayant perdu ſon monde, & ſe trouvant accablé de travail & de miſere, ſe retira à *Quito*. Orellana s'enfuit, & ſans s'embarraſſer de Pizarro, il s'embarqua ſur le *Maranon* où il eſſuïa des travaux ſans nombre, il cottoya la *Cayenne* & arriva à l'embouchure de l'Orénoque, & dans le Golfe *Triſte* la même année, ne remportant d'autre avantage d'une navigation ſi périlleuſe, que celui d'avoir reconnû le mieux qu'il pût le Fleuve *Maranon*.

Voyage d'Orellana.

Sur ces entrefaites, Diego de Ordaz qui, comme j'ai dit, avoit remonté le premier l'Orénoque, revint d'Eſpagne avec des lettres de l'Empereur Charles-Quint, par leſquelles ce Prince lui permettoit, à l'excluſion de tout autre, de travailler à la découverte du *Dorado* &

de l'*Orénoque* ; mais tous ces grands préparatifs n'aboutirent qu'à la fondation de la ville de *Saint Thomas* de la *Guayane* à l'Embouchure de la Riviere *Caroni*, vis-à-vis de l'Isle qu'il donna à Faxardo, & qui porte encore aujourd'hui son nom. Cette ville ne contint jamais, même dans son plus grand éclat, au-de-là de cent & cinquante maisons ; mais elle devint utile à ses fondateurs par la quantité de Tabac & de Bêtes à corne qu'ils en tirerent, & qui s'y multiplierent considerablement. Les Anglois n'eurent pas plûtôt oüi parler de l'*Orénoque* & du *Dorado*, qu'ils y envoyerent Mr. Raleg (*a*), lequel étant entré à main armée dans cette Riviere en 1545, n'eut pas sujet de se feliciter de son entreprise, une grande partie de son monde y ayant péri. L'année suivante 1546, un autre Anglois nommé Keymisc, envieux des trésors dont il croyoit Raleg en possession, s'embarqua avec bon nombre de troupes & se presenta devant

Les Anglois pensent à s'emparer de l'*Orénoque*.

(*a*) Voyés Laet.

la Guayane, mais la crainte l'ayant ſaiſi, il ſe retira ſans argent & ſans honneur.

Nouvelles tentatives des Anglois.

Cependant Raleg toûjours entêté de ſon *Dorado* équipa en 1547 un Vaiſſeau, dont il donna le commandement au Capitaine Matham : mais il fut tellement battu des vents & de la tempête, qu'il n'arriva pas même à l'Embouchure de l'*Orénoque*.(a) Sur ces entrefaites Raleg s'ennuyant de la priſon où il étoit détenu depuis quatorze ans à Londres, preſenta divers Mémoires au Roi, dans leſquels il lui faiſoit voir tant de facilité à conquerir le *Dorado*, qu'il obtint enfin ſa liberté avec ordre de partir. Il arma cinq Vaiſſeaux aux dépens de ſes amis qu'il avoit flattés de pompeuſes eſperances, & arriva dans le Golfe *Triſte* avec Keymiſc, qu'il envoya avec des troupes *à la Guayane*, lui donnant pour ſecond ſon fils unique, en vûë de mieux s'aſſurer du ſuccès.

Réſiſtance des

Jacques Palomeque Gouverneur

(a) Voyés Laet.

habitans de la *Guayane*, & mort du fils de Raleg.

de la *Guayane*, craignant que les ennemis ne vinſſent l'attaquer comme ils avoient déja fait pluſieurs fois, fit venir du nouveau Royaume cent cinquante hommes, leſquels arriverent ſi à propos, que Keymiſc fut répouſſé avec perte d'un bon nombre de ſoldats. Raleg y perdit ſon fils, & paſſa le reſte de ſes jours à déplorer ſes malheurs & le mauvais ſuccès de ſon entrepriſe; & les Anglois rebutés par tant de pertes, ne penſerent plus ni *à la Guayane*, ni au *Dorado*. Je parlerai de ce dernier dans le dernier Chapitre de cette premiere Partie.

Un Hollandois détruit *la Guayane*.

(*a*) Les Hollandois furent plus heureux, ils établirent les premiers le Commerce du Tabac *à la Guayane*, & cela avec tant d'ardeur & de ſuccés, qu'on a vû dans certaines années juſqu'à dix Fregates ſur l'Orénoque. Quelque tems après, le Roi ayant défendu toute eſpece de commerce avec les étrangers, le Capitaine Janſon vint, en 1579 *à la Guayane* ſous prétexte de recouvrer les

(*a*) Laet. lib. 10. Herrera. loc. cit. l. 8.

arrérages qui étoient dûs. Il montoit une Fregate armée en guerre, & ayant fait cacher ses soldats, pour que les voisins ne les vissent point, il profita de l'arrivée de la nuit pour attaquer la ville qu'il saccagea & réduisit en cendres. Une partie des habitans se retira *à Cumana*, & l'autre se mit à rebâtir *la Guayane* dans l'endroit où elle est aujourd'hui, dix lieuës au dessous de la Riviere *Caroni*. On bâtit pour la défendre un Château que les François ont depuis saccagé, de même que la Ville, & cela avec un si peu d'avantage pour le Corsaire, que divers Marchands de la Martinique avoient armé, que lui & eux ont été entierement ruinés; car la ville étoit extrêmement pauvre, & ce fut ce qui la sauva. Il est vrai que les habitans ont repris courage depuis lors; ils ont fait venir de *Cumana* & de *Barcelone* des Bestiaux & des Jumens qui rapportent beaucoup, & dont ils tirent un profit considerable. Ils ont semé du Tabac & planté des arbres fruitiers, ce qui joint au chemin qu'on

a fait *de la Guayane* à *Cumana*, a rendu ce ſejour extrêmement commode.

Premiers Miſſionnaires *de la Guayane.*

Ce fut dans ce tems-là que les P.P. Ignace de Llauri & Julien de Vergara vinrent *à la Guayane.* Non contens des fruits qu'ils avoient operés à ſaint Joſeph *de Oruna*, dans l'Iſle *de la Trinité*, ils voulurent auſſi civiliſer les habitans *de la Guayane*; ils fonderent cinq Egliſes, & ne negligerent rien pour l'inſtruction de ces Peuples comme en font foi les Regiſtres des Bâtêmes qui ſont chez les Capucins, & que j'ai vûs moi-même. Mais le Corſaire dont j'ai parlé, ayant tout détruit & ſaccagé, pluſieurs perſonnes moururent de faim, & entr'autres le Pere Llauri homme reſpectable par ſon âge & par ſa vertu, dont il eſt fait mention dans l'Hiſtoire générale de ma Province. Le P. Julien de Vergara eut ordre de retourner aux Miſſions de *Caſanare*, ce qu'il fit, après avoir recommandé ces Peuples à un Jacobin & à un Auguſtin. Peu de tems après les Capucins ſe

chargerent de ces Miſſions, & depuis les Jeſuites ne ſont plus retournés dans le Pays. Voilà comme la choſe s'eſt paſſée ; & tout ce qu'on a dit pour prouver le contraire, ne merite aucune attention. Ceux qui voudront s'en convaincre, n'ont qu'à voir le Compromis paſſé entre les Superieurs des Miſſions *de Piritu*, dont les Cordeliers ont la direction, le Prefet des Miſſionnaires Capucins & le Superieur des Miſſions des Jeſuites, lequel a été autoriſé par les Gouverneurs Don Carlos de Sucre & Don Auguſtin de Arredondo, qui remit ſa place au premier en 1734, & approuvé par le Roi comme très avantageux aux interêts de ſa Couronne. On voit par cet Acte les Pays qui ont été aſſignés à ces trois Corps de Miſſionnaires, & juſques où s'étendent leurs limites. Ces diviſions ſont marquées dans la Carte que j'ai miſe à la tête de mon Ouvrage, & plût à Dieu, pour me ſervir de l'expreſſion de Moïſe, que tous fuſſent Prophêtes, pour que toutes ces Nations entraſſent au plû-

Compromis & partage des Miſſions.

tôt dans le giron de l'Eglise.

Le P. Caravantes Missionnaire Capucin.

Dans le tems que le P. Llauri & son compagnon instruisoient les habitans de la nouvelle *Guayane*, le P. Caravantes Capucin travailloit à convertir les Peuples qui sont au couchant de l'Orénoque avec un succès digne de son zéle. Mais par un effet incompréhensible des jugemens de Dieu, il en a été de ces derniers comme de ceux que saint Louis Bertrand avoient convertis dans la Province *de sainte Marthe*; lesquels sont retombés dans les erreurs dont on avoit pris soin de les délivrer.

Il est tems de parcourir le grand Fleuve de l'Orénoque, d'examiner ses courans & ses sources, & de fixer sa position, tant par rapport à la latitude qu'à la longitude, & c'est ce que je vai faire dans le Chapitre suivant.

CHAPITRE II.

Situation de l'Orénoque & la quantité d'Eau qu'il reçoit.

COMME les Riviéres ne ſont qu'un amas de diverſes eaux qui communiquent les unes avec les autres, & qui arroſent plus ou moins de terrein, ſelon que leur cours eſt plus ou moins étendu, & celui de l'Orénoque étant de cinq cens lieuës, ce ſeroit peu faire pour l'inſtruction des Lecteurs, que de me borner à fixer la latitude de ſes differentes Embouchures. Ils ne ſeroient pas mieux au fait de la nature des Pays qu'il traverſe, & c'eſt pourquoi il eſt à propos que j'entre dans un plus grand détail. La grande Embouchure de ce Fleuve, qu'on appelle *Boca de Navios*, Embouchure des Navires, eſt ſituée par le huitiéme dégré & cinq minutes de latitude, & par la trois cent dix-huitiéme de longitude. Je parle de

l'Embouchure qui eſt ſur la Côte Orientale, parce que de celle-ci juſqu'à la derniere qui ſe jette dans le Golfe *Triſte*, il y a une difference conſiderable; ſavoir quatre dégrés, étant ſituée par le trois cent quatorziéme dégré de longitude. Les naturels du Pays l'appellent *Manabo Pequeno*. Tel eſt l'eſpace qu'occupent les Embouchures de l'Orénoque, & elles forment une ſi grande quantité d'Iſles, qu'après m'être donné des peines infinies pour en fixer le nombre, je n'ai pû y réüſſir. Le dernier expedient que je trouvai fut, de prier un habitant *de la Guayane*, qui avoit demeuré quinze ans dans ces Iſles avec les Indiens *Guaraunos*, de me donner là deſſus les inſtructions dont j'avois beſoin. Nous travaillâmes donc de concert à en dreſſer le plan; mais après en avoir marqué trente, il m'aſſura qu'il n'en connoiſſoit pas davantage; ce ſeroit donc envain qu'on voudroit déterminer leur nombre par le moyen de la Carte, que moi & d'autres Géographes en avons donnée,

Les Embouchures de l'Orénoque & les Iſles qu'elles forment ſont ſans nombre.

On en ignore le nombre.

Les habitans n'en ſont pas moins inſtruits que les Etrangers, les uns en comptent quarante, d'autres cinquante, & d'autres ſoixante, mais ſans aucun fondement. Les *Guaraunos* eux-mêmes, qui ſont maîtres de ces Iſles & de ces Embouchures, en ſavent ſi peu le nombre, qu'il leur arrive ſouvent de ſe perdre dans le labyrinthe qu'elles forment, & ils ſont obligés de retourner dans le Golfe, pour reprendre la route qu'ils ont perduë. Les Etrangers ſont expoſés au même accident lorſqu'ils manquent de bons Pilotes, & il y en a beaucoup qui ont péri de faim, & dont on n'a ſçû le malheur que par le moyen de la Piroque qu'on a trouvé abandonnée. Ce ſeroit inutilement qu'on ſe laiſſeroit entrainer au courant : cette conduite n'a lieu que dans les Embouchures & dans les Branches où l'eau eſt abondante ; mais dans celles qui ſont petites, & qui ſe croiſent, la Marée monte & deſçend avec tant de force, que le Batteau redeſcend en ſix heures de la même quantité de lieuës qu'il avoit

faites; & le pire eſt, que ſoit qu'on monte ou qu'on deſcende, les paſſagers ne ſavent point le chemin qu'ils tiennent, à moins qu'ils n'ayent une Bouſſole.

Il eſt maintenant à propos, puiſque nous remontons l'Orénoque, d'examiner en paſſant les Rivieres qu'il reçoit dans ſon ſein. Je ne parlerai que des principales qui ſont marquées ſur ma Carte; car je n'aurois jamais fait, ſi je voulois détailler les petites Riviéres, les Canaux & les Ruiſſeaux qui s'y jettent. La premiere Riviére que l'on trouve en montant eſt le *Caroni*, lequel eſt éloigné de ſeptante ſix lieuës de la grande Embouchure. Cette Riviére eſt fort large & fort profonde, elle prend ſa ſource dans la partie des grandes *Cordilleres* qui eſt au milieu de l'Orénoque, je veux dire, dans les Bruyeres de *Paſto* & de *Timana*, & ſe jette dans l'Océan. Elle coule à travers des Rochers, & une lieuë avant que d'entrer dans l'Orénoque, elle ſe précipite avec un bruit qu'on entend de fort loin,

continuant ſon cours avec une rapidité qui refoule les eaux de l'Orénoque à une bonne portée de Fuſil. Il eſt aiſé de diſtinguer ſes eaux de celle de l'Orénoque dans un aſſez grand eſpace, celles de ce dernier étant toûjours troubles ſoit qu'il pleuve, ou qu'il faſſe beau. Car dans le premier cas les cruës ſont ſi conſiderables qu'elles ne peuvent manquer de les troubler, & dans le ſecond il s'éleve des vents qui enlevent des monceaux de ſable & qui excitent des vagues auſſi fortes que dans le Golfe, ce qui occaſionne des éboulemens de terre conſiderables.

Le *Caroni* coule ſur du ſable oir.

L'eau du *Caroni* paroît noire au contraire à cauſe du ſable ſur lequel elle coule, mais étant miſe dans un verre, elle eſt auſſi claire que le Criſtal, elle eſt fort legere & fort ſaine. Les gens du Pays prétendent, que le *Caroni* en paſſant par les Mines d'argent, en détache ce Sable dont on ſe ſert pour les Sabliers.

Le Caura.

A quatre vingt lieuës du *Caroni*,

mesurées suivant l'élevation , car il y en a plus de cent , à cause des détours que fait l'Orénoque , on trouve la Riviére *Caura* , qui au premier coup d'œil paroit aussi grande & aussi profonde que ce dernier ; elle s'y jette du côté du Midy, & reçoit ses eaux des hautes montagnes *des Cordilleres.* Ses sources sont connuës, & situées comme on le voit dans la Carte. Son Embouchure est par cinq dégrés & demi de latitude , & trois cent douze de longitude. La Carte de ce Pays dressée sur les observations de Messieurs de l'Academie Royale des sciences , place dans cet endroit une Riviére appellée *Rio-Negro* , qui communique du *Maranon* à l'*Orénoque.* Ils s'accordent avec moi pour la longitude , mais non point pour la latitude, dont ils ne comptent qu'un dégré , ce qui est une difference sensible.

Messieurs Samson & de Fer dans la Carte qu'ils ont publiée en 1713. établissent la même communication entre la Riviére des *Amazones* & l'*Orénoque*

l'*Orénoque* par l'entremiſe *de Rio Negro*, qu'ils placent ſous les mêmes dégrés de latitude & de longitude. Je reſpecte infiniment leurs lumieres & leur ſavoir : mais ils me permettront de leur dire qu'ayant parcouru l'*Orénoque* pluſieurs fois de ſuite depuis le torrent de *Tabaje*, lequel eſt ſitué par le 306. dégré de longitude, & un dégré & quatre minutes de latitude, & repeté à diverſes répriſes mes Obſervations, ni moi, ni aucun des Miſſionnaires qui cottoyent continuellement l'*Orénoque* n'avons vû entrer ni ſortir une pareille Riviére. Je dis ni entrer ni ſortir, parce que cette communication une fois ſuppoſée, il reſte à ſavoir lequel de ces deux Fleuves fournit de l'eau à l'autre. Mais la prodigieuſe chaîne de Montagnes, nommées *Cordilleres*, qui ſeparent le *Maranon* de l'*Orénoque*, empêchent cette pretenduë communication, & diſſipent tous nos doutes à ce ſujet. A quoi l'on peut ajoûter que quoique le Pere Samuël Fritz, dans ſa Carte de la

Il n'y a point de communication entre le *Maranon* & *l'Orénoque*.

Le *Rio Negro* ne joint point le *Maranon* avec l'*Orénoque*.

Riviére des *Amazones*, place la ſource *du Rio Negro* vers le cinquiéme dégré de latitude, il ſe garde bien de le faire communiquer avec l'*Orénoque*, ſçachant bien qu'une telle communication ne peut avoir lieu, à cauſe de la chaîne de Montagnes qui ſe trouve entre le *Maranon* & l'*Orénoque*. Enfin Mrs. Guillaume & Jean Blaeu dans la ſeconde Partie de leur nouvel Athlas, & M. Laet, dans la dixiéme Partie de ſon Recuëil, ne joignent point le *Rio Negro* avec l'*Orénoque*, marquant les *Cordilleres* qui ſeparent ces deux Rivieres. Cependant comme ces Auteurs n'écrivent que ſur des Mémoires, j'aime mieux m'en rapporter au Pere Fritz pour le *Maranon*, & à la connoiſſance que j'ai de l'*Orénoque*.

* Peut-être m'oppoſera-t'on l'autorité de Herrera, du Pere Simon & de quelques autres Auteurs modernes, qui ſont en cela d'un ſentiment contraire: mais je reponds que quoique les uns & les autres meritent nos égards, les premiers pour leur

ancienneté, & les ſeconds pour leurs talens & leurs lumieres, il eſt plus naturel dans ces ſortes de matieres de s'en rapporter aux perſonnes intelligentes qui n'écrivent que ce dont elles ont été témoins oculaires.

On prouve par de bonnes raiſons que le *Rio Negro* ne communique point avec l'*Orénoque*.

(*a*) Herrera confond non-ſeulement les Embouchures de la Riviére des *Amazones* avec celles de l'*Orénoque*, mais encore leurs ſources; & de-là vient que le P. Pierre Simon, dans ſon Hiſtoire du nouveau Royaume (*b*) ſe fiant à cet Hiſtorien, dont il rapporte le témoignage, confirme cette erreur dont il ne ſe méfioit point & dit: *Que le Capitaine Ordaz entra dans le Maranon par la bouche du Dragon*, ce qui revient au même que s'il diſoit que le fameux Vaiſſeau *La Victoire* après avoir fait le tour du monde, entra dans le *Guadalquivir*, non point par la Barre *de Saint Lucar*, mais par celle *de Bilbao*, car il y a la même diſtance entre la

(*a*) Deſcription. cap. 8. pag. 14.
(*b*) Noticia. 2. cap. 17.

bouche *des Dragons* qui eſt une des Embouchures de l'*Orénoque*, & celle de *Phelipe*, qui eſt une de celles de la Riviére des *Amazones*; de ſorte que, comme j'ai déja dit, il y a trois cent lieuës de diſtance entre les unes & les autres.

Le même Pere Simon blâme quelques Auteurs d'avoir dit que le *Marànon* ſe jette dans la Mer plus à l'Eſt, quoique cela ſoit ainſi; & ſans donner aucune preuve de ſon ſentiment, il ajoûte une circonſtance curieuſe, ſçavoir: *que ni cette Riviére ni l'autre ne portoient point le nom de Maranon, avant le Tyran Lopez Aguirre, & que ce nom leur fut donné en mémoire des broüilleries (Maranas) dont il avoit été l'auteur.* Enfin il finit ſon Chapitre ſans mieux éclaircir la choſe en ces termes: *que l'Orénoque ſoit le Maranon ou non, je l'appellerai ainſi dans la ſuite lorſque j'aurai occaſion d'en parler.* Cette confuſion a donné lieu d'avancer depuis que le *Rio Negro* avoit deux cours differens & uniſ-

ſoit ces deux Riviéres ; ſurquoi l'on a avancé ſans preuve, que le Tyran *Aguirre* parcourut une partie du *Maranon* , qu'il paſſa enſuite par le *Rio Negro* dans l'*Orénoque* , d'où il ſe rendit dans la Mer du Nord.

Ecoutons maintenant le P. Acuña dans le mémoire qu'il préſenta au Roi d'Eſpagne touchant la Riviére des *Amazones*, qu'il avoit examinée par ordre de l'Audience de *Quito*. Il parle du *Rio Negro*, qu'il appelle à la marge *la Riviere de Philippe* (*el Phelipe Rio*) & dit „ „ qu'il y a une branche du *Rio Negro* qui ſe jette dans la Riviére „ qu'on appelle *Mer douce*, laquelle, ſelon lui, eſt la grande Embouchure du *Maranon* , appellée „ *Rio de Phelipe.* „ Il ajoûte auſſitôt, j'oſe aſſurer que cette derniere Riviére n'eſt point l'*Orénoque* , „ dont la principale Embouchure eſt „ vis-à-vis l'Iſle *de la Trinité*, cent „ lieuës (il devoit dire trois cens) „ au deſſous *de Rio Phelipe*, par „ lequel (ceci merite d'être obſer-

„ vé) Lopez Aguirre se rendit dans „ la Mer du Nord." Je défie le critique le plus éclairé de trouver la moindre obscurité dans ces paroles.

Que si quelqu'un réplique que ce bras du *Rio Negro* entre bien à la verité dans la Riviére appellée *Mer douce*, mais qu'en accordant que l'Amiral Colomb & Herrera appellent ainsi le Golfe *Triste* que forme l'*Orénoque* & qui débouque avec impetuosité par les bouches des *Dragons*, il s'ensuivra qu'Aguirre se rendit à la Mer par l'*Orénoque*; je répondrai que la conclusion est fausse. 1°. Parce que le P. Acuña ajoûte que ce n'est autre chose que la grande Embouchure du *Maranon*, appellée *Rio de Phelipe*. La seconde raison que j'ajoute avec Herrera & d'autres est, que comme l'*Orénoque* forme la *Mer douce*, appellée par Colomb *Golfe Triste*, de même le *Maranon*, qui est plus grand que l'*Orénoque*, forme une autre *Mer douce*, qui commence au Cap du Nord & forme un vaste Golfe, au

centre duquel eſt placée la grande Embouchure du *Maranon*, appellée *Rio de Phelipe.*

Qu'on ſoit donc bien perſuadé une fois pour toutes que le *Maranon*, l'*Orellana*, les *Amazones*, l'*Apurimac* (ce ſont differens noms de la même Riviére *) ni le *Rio Negro* n'ont aucune communication avec l'*Orénoque* ; car ſi cela étoit, le P. Samuël Fritz s'en ſeroit apperçû & l'auroit marqué daus ſa Carte du *Maranon*, qui eſt une des plus exactes qui ayent été faites ; & moi-même, qui ai ſuivi ſon cours dans le deſſein de découvrir la verité, ſi j'avois trouvé une pareille communication, je n'aurois pas manqué de la marquer dans ma Carte de l'*Orénoque*, & de deffendre mon ſentiment dans ce Chapitre.

Riviére *Apure*, & l'abondance de ſes Eaux.

Remontant toujours l'*Orénoque*, on trouve à l'Occident, outre une infinité d'autres Riviéres médiocres qui s'y jettent de tous côtés, les

* Voyés le P. Manuel Rodrigues. lib. 1. cap. 1. pag. 2.

Embouchures de l'*Apure*, lesquelles sont situées par le cinquiéme dégré & cinq minutes de latitude, & par le 310. de longitude.

Cette Riviére, qui paye le tribut de ses Eaux à l'*Orénoque*, peut passer pour une des plus grandes de l'Europe eu égard à sa largeur & à sa profondeur. Je puis en parler plus pertinemment que d'aucune autre qui soit sur ma Carte, ayant passé neuf ans sur ses Bords, examiné toutes ses branches, & navigué sur ses Eaux plusieurs fois. Sa principale source est dans l'endroit le plus élevé & le plus escarpé des Montagnes du nouveau Royaume, & elle donne une si grande quantité d'eau, que ceux qui vont à *Chitagà* près de Pampelune, ne sçauroient le passer à Gué, de sorte qu'on a été obligé d'y faire un Pont d'une grande étenduë, qui a couté de fort grosses sommes. De-là il se jette dans des vallées spacieuses, & étant arrivé dans les Campagnes de *Casanare*, où sont les secondes Mis-

ſions des Jeſuites, il ſe diviſe en plusieurs branches, & reçoit les Riviéres de *Siſidi*, de *Caſidi*, de *Calajau*, d'*Uboca*, & d'*Uru*. Celle-ci vient de la ville de S. Chriſtofle, laquelle eſt ſituée dans le lieu le plus élevé du nouveau Royaume, entre les villes de *Pamplona* & de la *Grita*. Il reçoit encore le *Caperu* dont l'eau eſt produite par la fonte des neiges qui tombent à l'Orient de la ville de *Merida*. L'*Apure* reçoit auſſi la Riviére conſiderable de *San Dominguo*, qui raſſemble les eaux de la Province de *Varinas* à *Maſparo* & à la *Portugaiſe*, après qu'elles ont fertiliſé la Juriſdiction de *Guanare*. Enfin, la quantité d'eau qu'il reçoit dans l'eſpace de 300. lieuës eſt ſi grande, que ne pouvant plus la contenir, il ſe fraye un paſſage à travers une Forêt vingt lieuës avant que d'arriver à l'*Orénoque*, & ſe vuide dans la *Guarico*, qui n'eſt qu'une petite Riviére de la Province de *Caracas*, mais qui devient navigable au moyen de cette jonction; comme on peut le voir

Quantité des Riviéres qui s'y jettent.

dans ma Carte. L'*Apure* ainsi dépoüillé d'une partie de ses eaux, va se décharger dans l'*Orénoque*, mais auparavant il se divise en trois branches si abondantes & si rapides, qu'il paroît vouloir engloutir l'*Orénoque*, ce que ne lui permet pas le contrepoids immense des eaux de ce dernier. Mais le choc de ces deux Riviéres est si violent, que l'*Orénoque* qui a presqu'une lieuë de largeur dans cet endroit, se resserre de plus d'un quart, tant est grande la rapidité d'une seule de ces trois Embouchures de l'*Apure*. Là il forme des Tournans affreux que les voyageurs ont soin d'éviter; après quoi il se mêle avec l'*Orénoque* pendant l'espace de trois lieuës, se faisant distinguer par la clarté de ses eaux, jusqu'à ce que se trouvant resserré par les Rochers du torrent de *Guarico*, il se confond tout-à-fait avec lui. Je suis bien aise d'avertir les voyageurs que les tournans dont je viens de parler ont occasionné plusieurs naufrages, & que j'ai pensé

Tournans d'eau extrêmement dangereux.

plusieurs fois y perdre la vie. Ils attirent les Bateaux de fort loin, quel-qu'effort que le Pilote fasse pour s'en éloigner, & cela avec tant de violence, que quoique dans mon dernier voyage je fusse dans un très-bon Bateau, & que le vent nous favorisât, un de ces tournans attira le Bateau à lui, quoique nous forçassions de voiles, & lui fit faire deux piroüettes, ce qui pensa nous faire périr les deux fois qu'il presenta la Prouë au vent. Dieu nous secourut dans cette détresse, & nos Rameurs ayant redoublé leurs efforts la troisiéme fois que nous gagnâmes le vent, nous nous en éloignâmes.

Le *Sinaruco* & sa source.

On trouve du côté du Sud en remontant toûjours *l'Orénoque*, le *Pararuma* & le *Paruasi*, qui ne sont pas fort considerables. Il n'en est pas de même du *Sinarûco* qui est sur la côte *Occidentale*. Cette riviere est extremement abondante & prend sa source au pied des *Bruyeres* de *Chisgas*, où il y a beaucoup de nége. On l'appelle *Canaguata*

dans le centre de la Forêt, & *Ravanal* après qu'il en eſt ſorti & qu'il a pris ſon cours dans la plaine. Il ſe jette enſuite dans un bras que forme l'*Apure* dans le centre du Bois, il s'en ſepare ſous le nom de *Maſibuli*, & continuë ſon cours dans la plaine ſous celui d'*Arauca*. Ce n'eſt qu'après ſa jonction avec le *Canaguata* qu'on l'appelle *Sinarùco*, & c'eſt ſous ce dernier nom qu'il entre dans l'*Orénoque* dans l'eſpace de terrein qu'il y a entre l'*Apure* & le *Meta*. Depuis les Embouchures de l'*Apure* juſqu'au *Meta*, le lit de l'*Orénoque* forme un demi cercle dont les ſinuoſités ſont fort irrégulieres, quoi qu'il continuë ſon cours directement vers le Sud, & de-là vient que ce Fleuve à l'Embouchure du *Meta* n'eſt éloigné que de deux dégrés de l'*Equateur*, & par le 306. dégré de longitude.

Le *Meta*. & ſes ſources.

Cette Riviére n'eſt point inférieure à l'*Apure* ſoit par l'abondance de ſes eaux, ſoit par l'éloignement de ſes ſources. Comme nous avons pluſieurs Miſſions ſur ſes bords,

nous le parcourons dès ſa ſource, ſans oublier les Riviéres qu'il reçoit ni les Nations qui l'habitent. Sa principale ſource eſt ſituée dans l'endroit le plus élévé du nouveau Royaume de Grenade, entre *Santa Fé de Bogòta* & *Tunja*, dans une Bruyere froide appellée *Albarracin* d'une Hôtellerie qui eſt au pied. J'ai dit que cet endroit étoit le plus élevé du nouveau Royaume, parce que c'eſt de-là que la Riviére *Bogota*, qui donne ſon nom à la Capitale, prend ſa ſource en tirant vers l'Occident. Cette Riviére après avoir arroſé une grande étenduë de pays, ſe précipite d'un ſeul jet du haut d'un Rocher épouventable, appellé *Tequendama*, & ſe jette auſſi-tôt après dans la Riviére de la *Magdeleine*. De ces mêmes Bruyeres, en tirant au Nord, deſcend le premier Ruiſſeau appellé *à Tunja Rio de Gallinazos*, & enſuite *Sagamoſo* & *Chicamocha*, lequel après avoir traverſé pluſieurs Provinces, tombe dans la grande Riviére de la *Magdeleine*; qui ſe jette dans la Mer,

entre Carthagene & Sainte Marthe. Du même *Paramo*, comme j'ai dit, en tirant vers l'Orient, descend le *Meta*, (c'est ainsi qu'on l'appelle dans la Vallée de *Turmequè*) qui après avoir reçû une grande quantité d'eau dans les differentes Vallées de ces affreuses Montagnes, traverse les campagnes de *San-Juan* sous le nom d'*Upia*. Là se détournant vers le Nord-Oüest, il reçoit quantité de petits Ruisseaux, & va se jetter dans la Riviére de *Cusiana*, qui a sa source dans les Bruyeres de *Toquilla* à une petite distance de *Tunja*. A quelque distance de là, il reçoit la Riviére *Cravo*, à l'Embouchure de laquelle est la Colonie de la Conception de la Nation *Achagua*. Les autres Riviéres qui se jettent dans le *Meta* sont, la *Guirripa*, qui n'est pas éloignée de la Mission de Saint Michel chez les *Salivas*, le *Guanapolo*, où est la Mission de Saint François Regis chez les *Achaguas*, le *Pato*, qui est quatre lieuës au-dessous, lequel descendant des Bruyeres négées d'*Ogonta*, reçoit le

Tocaria, le *Curama* & plusieurs autres Riviéres, & se jette dans le *Meta*.

Riviere de *Casanare* & ses differentes branches

Le *Meta* reçoit aussi le *Casanare*, qui est une Riviére du premier rang, dont la source est dans les Bruyeres négées de *Chita*, & dans laquelle tombent celles de *Purare* & de *Tacoragua*, qui ont à l'Occident la Mission de *Pautos*, & au Nord, celle de *Patute*. A l'Orient & dans la plaine on trouve la Mission de *San Salvador*, qui est un Port du *Casanare*, où ceux qui descendent au *Meta* & à l'*Orénoque* s'arrêtent pour se reposer. Le *Casanare* reçoit ensuite la Riviére de *Tame* qui descend des Montagnes de *Chita*, & sur les bords de laquelle sont les nombreuses Missions de *Girara*s & de *Betoyès*. Plus loin de là, on trouve la Riviére d'*Ele* & celle de *Cravo*, qui se jettent ensemble dans le *Meta*, & entre deux, au dessus de leur confluent, la Mission de Saint Xavier de *Macaguane*.

Riviére d'*Ele* & ses débordemens.

Les débordemens de cette Riviére sont toûjours les mêmes, soit qu'il pleuve ou qu'il fasse beau. Le

chose n'en est pas moins vrai pour paroître incroyable, & la raison en est que plus le tems est beau & le soleil ardent, plus la fonte des neiges dans les Bruyeres & les Montagnes de *Chisgas & de Guacamayas*, où sont les sources de cette Riviere, est considerable. Voici un autre particularité qui n'est pas moins remarquable. Lorsque l'*Ele* vient à déborder, elle entraine une si grande quantité de fange & de si mauvaise odeur, qu'elle étourdit les Poissons, ce qui les oblige, comme je l'ai vû plusieurs fois, de gagner le rivage & de sortir la tête hors de l'eau : mais après que le débordement a cessé, ils restent à sec sans pouvoir se remuer, ce qui procure aux Indiens de *Macaguana* une pêche abondante. Il arrive la même chose toutes les fois que la Riviére déborde.

Le *Meta* se jette dans l'*Orénoque* d'une maniere

Enfin, le *Meta* ayant reçû les Rivieres dont je viens de parler, & plusieurs autres que je passé sous silence, après trois cent lieuës de cours, se perd dans l'*Orénoque*.

On croiroit, vû la rapidité de ſon courant & la quantité d'eau qu'il charrie, que cette jonction devroit ſe faire avec la même furie que celle de la Riviere *Apure* : mais il n'en eſt pas ainſi, parce que quelques lieuës auparavant, le courant du *Meta* prend un tel équilibre avec celui de *l'Orénoque*, qu'on a peine à le diſtinguer, ſurtout dans les tems des débordemens ; ſi bien que cette jonction ſe fait d'une maniere imperceptible : mais elle fournit une vûe agréable à la Miſſion de *ſainte Thereſe* des *Salivas* qui eſt près de ſon Embouchure.

extrêmement paiſible.

Suivant toûjours nôtre premiere route, au bout de ſix jours de navigation, on rencontre l'Embouchure de la Riviere *Bichada* qui eſt fort conſiderable, raſſemblant toutes les eaux des plaines qui ſont entre le *Meta* & *l'Orènoque.* Ce fut à *Bichada* que s'établirent autrefois les Miſſions : mais les Indiens Caribes maſſacrerent les Réligieux qui les déſervoient, entr'autres les Peres Ignace Fiol, Gaſpard Bec, &

Mort de pluſieurs Miſſionnaires.

Ignace Theobaſt. Ils avoient fait mourir qulque tems auparavant les Peres François Figueroa & François Caſtan de faim & de travail, & noyé les Peres Chriſtofle Riad el le Pere Martin Polea ſon compagnon & dans la ſuite les mêmes Caribes maſſacrerent le Pere Vincent Loberzo, le Capitaine Laurent de *Medina* avec deux ſoldats, ainſi qu'on peut le voir dans l'Hiſtoire générale.

Riviere de *Guabiare* ou *Guabiari*

La derniere Riviere qui entre dans l'*Orénoque* & ſur laquelle j'ai navigé, eſt le *Guabiari*. qui reçoit divers noms des differentes Provinces qu'il arroſe. Il a ſa principale ſource dans des hautes Montagnes toûjours couvertes de neige, au pied & à l'Occident deſquelles eſt bâtie la ville de *Santa Fé de Bogota*. Comme le climat eſt temperé on y joüit d'un printems continuel & les campagnes y ſont les plus belles du monde. L'*Ariari* ſort de la partie Orientale de ces Montagnes, recevant pluſieurs rivieres & pluſieurs ruiſſeaux, avant d'arriver aux plaines de ſaint Jean : après quoi

devenu plus abondant, il traverse l'*Ayrico*, c'est-à-dire, une grande Forêt, & entre dans l'*Orénoque*, à 3 minutes de latitude & trois cent trois de longitude. On ne connoit point encore les autres branches de l'*Orénoque*, & je ne les ai marquées sur ma Carte que sur les connoissances que m'en ont données les habitans de *Timana* & de *Pasto* d'où elles descendent, & sur la Rélation que m'a communiquée le P. Sylvestre Hidalgo Réligieux de l'Ordre de Saint Augustin, qui suivit en qualité d'Aumonier les troupes qu'on envoya à *Timana* pour réprimer les vols & les brigandages de ces Peuples, qui ne sont connus que par leur Barbarie & leur inhumanité.

Comme nôtre voyage depuis la Mer jusqu'à la riviere d'*Ariari* a été extrêmement précipité, & que nous avons à peine eu le tems d'observer les Embouchures des rivieres qui payent tribut à l'*Orénoque*, rétournons une seconde fois à la Côte, & sans la perdre de vûë, montons

pour y obſerver l'étenduë & le cours de ce ſuperbe Fleuve.

CHAPITRE III.

Profondeur de l'Orénoque. Ses courans & ſes débordemens. Maniere ſinguliere & uniforme dont il croît & décroit.

IL importe beaucoup de connoître le vaſte terrein, dont les Riviéres vont ſe rendre dans l'*Orénoque* comme à leur centre commun. Pour y réüſſir, fixons nôtre vûë ſur cette chaîne prodigieuſe de Montagnes, qui commençant à l'Iſthme de *Panama* traverſe les Provinces de *Darien* & de *Chacò*, coupe l'*Equateur* à *Quito*, traverſe le Perou, & ſeparant le *Chili* du *Paraguay*, va aboutir à l'extrêmité de la terre *Magellanique.* Retournons à la Province de *Quito*, & nous verrons comment cette même Chaîne étend, ſi j'oſe le dire, ſes deux bras pour embraſſer de l'un

tout *Quito*, le *Popayàn*, tout le nouveau Royaume, & les Provinces de *Maracaybo* & de *Caracas*, oppoſant tout le long de la Côte un rempart à la fureur des vents du Nord, qui agitent & bouleverſent ces Mers, L'auteur de la nature, dont la Sageſſe eſt infinie, a étendu le bras droit de cette Chaîne depuis *Quito* juſqu'aux Côtes de la *Guayane* & de la *Cayene*, diviſant du Septentrion au midy les Provinces qui nous ſont inconnuës, & les eaux qui ſe jettent dans le *Maranon* de celles qui appartiennent à l'*Orénoque*; de ſorte que ces deux Chaînes de Montagnes, la plûpart couvertes de neige, forment une Pyramide irreguliere, parce que celle qui eſt à l'Occident eſt preſque demi circulaire, embraſſant les vaſtes Pays de *San Juan*, de *Caſanare*, de *Varinas*, de *Guanare*, de *Piritu*, & d'autres qui nous ſont inconnus. Ce terrein a trois cent lieuës de largeur, & plus de cinq cent de longueur depuis *Ayrico* juſqu'à la Mer, & c'eſt à tra-

vers ce vaſte Pays que les rivieres vont ſe rendre dans l'*Orenoque*, après s'être précipitées du haut des Montagnes du nouveau Royaume. Il n'en eſt pas de même de celles qui ſortent du côté du midi ; comme l'*Orenoque* coule toûjours au pied de cette chaîne de Montagnes, il reçoit les rivieres qui en viennent à l'inſtant qu'elles ſe précipitent pour chercher leur lit.

Riviere de la Partie Occidentale.

J'ai comparé ces deux vaſtes Chaînes de Montagnes à deux bras, je les conſidere maintenant comme deux toits immenſes, dont celui qui eſt du côté de l'Occident va en baiſſant depuis *Quito* juſqu'à *Caracas*, & forme de ſes eaux les rivieres de *Cauca*, de la *Magdeleine* & les autres, qui forment une mer dans le grand lac de *Maracaybo*. Au contraire, toutes les rivieres que l'autre verſe du côté de l'Orient & du Midi, vont toutes ſe rendre dans l'*Orenoque* comme nous l'avons vû dans le Chapitre précédent. L'autre Chaine, qui, comme un toit naturel, baiſſe depuis *Quito*

jusqu'à la *Cayene* & la *Guayane* du côté du Sud, partage ses eaux à l'*Orénoque* & au *Maranon*, donnant à celui-ci celles qui viennent de l'Orient, & à celui-là, celles qui viennent du couchant.

Après ce que je viens de dire, qui est-ce qui pourra concevoir l'abîme d'eaux que l'*Orénoque* contient dans son sein ? Les Géographes conviennent que nous n'avons point dans l'ancien Continent de riviére qui puisse être comparée avec celle de *Saint Laurent* dans le Canada avec celle de la *Plata* dans le *Paraguay*, ni avec celle des *Amazones* sur les frontiéres du Brésil. En publiant l'Histoire de l'*Orénoque*, je ne prétends point diminuer la gloire des Fleuves dont je viens de parler; mais je veux le mesurer de nouveau, examiner sa profondeur & son étenduë, & considerer l'abondance de ses eaux, & cela fait, je suis persuadé qu'il ne le cedera point aux plus fameuses riviéres de l'ancien & du nouveau monde. Le célébre Piedrahita, dans le premier Chapitre de

ſon Hiſtoire, aſſure que l'*Orénoque* ne connoît au-deſſus de lui que le *Maranon*. Le Pere Mathias de Tapia, dans le mémoire qu'il préſenta au Roi d'Eſpagne en 1715. eſt du même ſentiment, & en effet, ce que je vais dire de ce Fleuve ne démentira point les éloges que ces deux Auteurs en font.

Dans l'année 1734, Paul Dias Faxardo Ingénieur, reçût ordre du Colonel Don Carlos de Sucre, Gouverneur & Capitaine Général des Provinces de *Guayana* & de *Cumana* d'aller dans l'*Orénoque*. Il donna fond entre le Fort de S. François d'Aſſiſe de la *Guayana* & l'Iſle *del Caño del Limon*, qui eſt vis-à-vis, ou dans le mois de Mars, qui eſt le tems où ce Fleuve eſt le plus bas, les eaux ſe retirent d'environ un quart & demi de lieuë. Ayant jetté la ſonde après l'avoir armée d'un poids capable de réſiſter au courant, il la retira & trouva que le fond étoit de 65 braſſes. Quelques années auparavant, le Gouverneur Guſman fit la même choſe dans un endroit où l'*Orénoque*

L'*Orénoque* vis-à-vis de la *Guayana* a 65 Braſſes de profondeur.

a moins de largeur qu'à la *Guayane*, & trouva quatre vingt brasses, ce qui joint aux vingt brasses d'augmentation que le Fleuve reçoit dans cet endroit dans le mois d'Août & de Septembre, font cent brasses d'eau. Après ce que je viens de dire, on peut sans crainte d'être démenti, comparer l'*Orénoque* avec les trois Rivieres dont j'ai parlé ci-dessus.

Ses cruës.

Voici une singularité de ce Fleuve qui mérite toute l'attention des curieux par sa rareté, & qui ne se trouve dans aucune autre rivière du monde. l'*Orénoque* employe cinq mois à croître, mais ses différens accroissemens sont marqués par les traces qu'ils laissent sur les Rochers & sur les arbres qui bordent ses côtes. Il se maintient un mois entier dans cet état, & après avoir employé cinq autres mois à décroitre dans la même gradation, il reste un mois dans ce même dégré de décroissement, employant ainsi le cours entier d'une année à monter & à descendre, soit qu'il pleuve ou non dans les Provinces voisines, dont il ne dépend en au-

Maniere rare & singuliére dont l'*Orénoque* croit & décroit.

cune maniere. Les anciens habitans de la *Guayane* & les Indiens qui habitent sur l'*Orénoque* ont encore observé que tous les vingt-cinq ans, la derniere crûë de ce Fleuve s'éleve d'une aune au-dessus du terme fixé pendant les vingt-quatre années qui ont précédé. Quoiqu'il ne soit pas aisé de trouver la cause de cet accroissement exhorbitant & irrégulier, je me flate de l'avoir découverte à l'aide des observations que j'ai faites; & voici quel est mon sentiment là-dessus. Les premieres pluyes tombent en Avril dans les Montagnes & les Provinces éloignées dont on a parlé, & c'est alors qu'arrive la premiere crûë; mais comme les plages de l'*Orénoque* ont beaucoup d'étenduë & qu'elles ont été long-tems desséchées par l'ardeur du soleil, elles absorbent toute l'eau qui y étoit tombée, ce qui fait qu'il n'en vient pas une goute à la Mer, & qu'on ne s'apperçoit pas de cet accroissement dans les Embouchures de la Riviére. Il n'en est pas de même de la seconde, qui

trouvant ſes plages déja humectées, ſe laiſſe facilement appercevoir, & va toujours en augmentant durant le mois d'Avril & les quatre ſuivans May, Juin, Juillet & Août, ſe maintenant dans ſa plus grande hauteur durant le mois de Septembre. Le Fleuve ceſſe alors de croître, parce que ſes eaux ſe repandent, non-ſeulement dans les lacs que j'ai marqués ſur ma Carte, mais encore dans pluſieurs autres, que j'ai négligés d'y marquer pour éviter la confuſion. Le mois d'Octobre venu, l'*Orénoque* recommence à baiſſer, & raſſemble dans ſon lit toutes les eaux, qui s'étoient répanduës dans les Lacs des environs, d'où vient qu'il employe à décroitre le même nombre de mois, qu'il avoit mis à monter, ſavoir, Octobre, Novembre, Décembre, Janvier & Février; parvenu à ſon plus bas étage, il reſte tout le mois de Mars dans cet état, & abandonne ſes plages, pour que les Caymans & les Tortuës, qui y ſont en très-grand nombre, puiſſent dé-

poſer leurs œufs dans le ſable, où la chaleur du ſoleil les fait éclore, ainſi que nous le dirons tantôt.

On ne ſçauroit dire au juſte de combien d'aunes l'*Orénoque* croît & décroît, cela dépend de l'étenduë plus ou moins grande de ſon lit, auſſi bien que de la pente du terrein ſur lequel il coule. Dans l'endroit le plus étroit du Fleuve, on trouve un Promontoire de pierre vive de quarante aunes de hauteur, ſur lequel eſt un arbre dont on voit dans le mois de Mars les racines à travers les fentes du Rocher, d'où elles ſortent pour s'abreuver dans l'eau. Ce rocher eſt entierement caché durant une partie du mois de Juillet & pendant tout celui d'Août, & ce n'eſt qu'à la faveur de cet arbre que les voyageurs l'évitent, à cauſe du danger qu'il y a d'en approcher. On peut conclurre de-là que ce Fleuve croît de quarante aunes dans l'endroit le plus reſſerré de ſon lit. Dans le détroit de *Marimarota*, où l'*Orénoque* paſſe avec la rapidité d'un trait, j'ai meſuré,

Marques auxquelles on peut connoitre ſes accroiſſemens.

depuis la marque de la crûë ordinaire jusqu'à l'eau, quatorze aunes, & une aune plus haut est la marque de la grande crûë, qui arrive tous les vingt-cinq ans. Vis-à-vis d'*Uyapi*, où la Riviére a quatre lieuës de largeur, en face des bouches de l'*Apure*, où il en a plus de vingt, & dans d'autres lieux également bas, les crûës sont moins considérables, à cause de l'équilibre qu'il y a entre les eaux.

La Marée monte jusqu'à 60 lieuës

Le Flux & le Reflux de la Mer se font sentir jusqu'au pied du torrent de *Camiseta*, qui est à 60 lieuës du Golfe triste & des bouches de l'*Orénoque*; mais non pas plus loin à cause d'une effroyable cataracte qui s'y trouve, & qu'on ne passe qu'avec un danger infini. Vis-à-vis la bouche de la Riviére *Meta*, est le torrent de *Carichana*, formé par plusieurs Isles de pierres vives entourées de Rochers, dont les uns sont visibles & les autres cachés dans l'eau, ce qui rend ce passage difficile & dangereux. A douze lieuës de-là, on trouve le torrent de *Tabaje*, qui

Torrens furieux de l'*Orenoque*.

n'eſt pas moins formidable, ſi bien que dans l'eſpace de trente-cinq lieuës en remontant, l'*Orénoque* forme trois cataractes qui interrompent abſolument la navigation. On ne ſurmonte ces torrens qu'avec beaucoup de danger & qu'à force de travail, mais pour les trois autres torrens des *Aturés*, il eſt impoſſible de les ſurmonter, & l'on eſt obligé de tranſporter les Bâteaux par terre, ce qui éxige beaucoup de tems & de travail.

CHAPITRE IV.

Climat & Temperature de L'Orénoque & les fruits que le Pays produit.

EN ſuppoſant que l'*Orénoque* prend ſa ſource dans la Juriſdiction de *Quito*, à un peu plus d'un dégré de latitude Septentrionale, & qu'aprés s'être approché de l'Equateur, il s'en éloigne pour ſe jetter dans l'Océan à huit dégrés & quelques

minutes de latitude, il s'enſuit que ce Fleuve eſt dans le premier climat de la *Zone Torride*, & que les Pays qu'il arroſe juſqu'à la hauteur de neuf dégrés, & le climat immédiat, juſqu'au dix-ſeptiéme, ſont ſujets à des chaleurs continuelles & inſupportables. La choſe en effet eſt ainſi, & la chaleur eſt la qualité propre de ce climat & de ce terrein, le Soleil y envoyant perpendiculairement ſes rayons deux fois l'année, ce qui occaſionne des chaleurs exceſſives, dont ce terrein & les peuples qui l habitent ſe reſſentent. Comme pendant tout le reſte de l'année la déclinaiſon de cet aſtre eſt preſque inſenſible, les rayons qui partent du *Zénith* ſont ſi peu obliques, qu'on ne s'apperçoit point de la diminution de la chaleur, d'où réſulte un Eté continuel d'autant plus chaud, qu'on eſt plus éloigné des Montagnes négées qu'on appelle *Paramos* dans le Pays. C'eſt par ce nom que je déſignerai dans la ſuite ces ſortes de Montagnes, qui, quoique généralement froides, ne ſont

Les climats qui ſont de part & d'autre de l'*Equateur* ſont ſujets a de grandes chaleurs

pas cependant toutes couvertes de neige.

Froid irrégulier & nuisible.

Ces *Paramos*, dont la hauteur s'éleve jusqu'aux nuës, ont été créés par l'être Suprême, pour que les Pays qui sont sous l'*Equateur* pussent être habités, quoi qu'ils soient eux-mêmes inhabitables & funestes aux voyageurs, qui n'ont pas la précaution de se garantir du froid qui y regne. Ce froid est fort différent de celui qu'on éprouve dans les Provinces les plus reculées du Nord ; il n'est pas fort sensible à l'extérieur, quoi qu'il gêle les levres & le bout du nez, si on le compare à celui qu'on sent dans l'interieur, & qui pénétre jusqu'à la moëlle des os ; desorte qu'on trouve dans ces Montagnes des passagers morts par la seule violence du froid, & qui restent dans leur entier, parce qu'il les garantit de la corruption, & que les oiseaux de Proye & les autres animaux, auxquels il est également funeste, n'osent approcher du lieu où ils meurent, quoi qu'à quelque distance

de-là on trouve des Ours & d'autres bêtes beaucoup plus grosses que dans les Climats temperés. Ceux qui meurent du froid, conservent étant morts le visage des personnes qui rient, ils ont les lévres rétirées & les dents découvertes, parce que la rigueur du froid contracte les muscles qui servent à remuer les lévres. Les personnes curieuses de ces sortes de matieres, peuvent consulter le Pere Joseph de Acosta, le fameux Piedrahita, & les autres Auteurs qui parlent de ces *Paramos*.

Voyageurs qui périssent dans ces *Paramos*

J'attribuë le froid qui regne sur ces *Paramos* à leur hauteur extraordinaire, car ils sont beaucoup plus élevés que nôtre Athmosphére, de sorte que les nuées, aussi-bien que leurs sommets étant frappés de ce vent froid & subtil, il y tombe une quantité prodigieuse de neige, qui ne fond jamais. C'est ce qui fait que les Pays qui sont auprès éprouvent un froid excessif pendant toute l'année, ce qui leur a fait donner le nom de *Terres froides*. Ceux qui sont un peu plus

Cause de ce froid excessif.

éloignés, étant moins exposés à ce vent, sont appellés *Temperés* ; de même qu'on appelle *Pays chauds* ceux qui par leur éloignement sont hors des atteintes de ce vent, ou qui ne les sentent qu'aprés que l'ardeur du Soleil leur a fait perdre leur activité. On voit donc que pendant toute l'année, les Pays qui sont sous l'Equateur éprouvent tout-à-la-fois les quatre Saisons qui la partagent, selon la situation où ils se trouvent. Ceux, par exemple, qui sont au pied des *Paramos*, ont toute l'année un Hiver pareil à celui qu'on éprouve dans le mois de Février au Port de *Guadarrama* dans la nouvelle Castille, aussi ne donnent-ils aucun des fruits qu'on trouve dans les climats chauds. A une distance proportionnée, les Pays sont temperés toute l'année, & les arbres fruitiers couverts de fleurs & de fruits, les uns verds & les autres murs ; de sorte qu'on y joüit tout-à-la-fois du Printems & de l'Automne. Les autres Pays qui sont plus éloignés des *Paramos*, éprouvent un Eté conti-

Les quatre Saisons regnent toutes à la fois dans ce Pays, mais non pas dans le même endroit.

nuel & une chaleur plus forte que celle qu'on ſent à Seville dans les mois de Juillet & d'Août, pour fort que ſoit le vent du Levant, auquel les habitans donnent le nom de *Briza*.

Chacun peut donc choiſir à ſon gré, ou le Printems perpetuel des Pays temperés, ou la chaleur continuelle des Pays chauds, ou le froid rigoureux des Pays froids; car cette varieté n'eſt point imaginaire, mais réelle. Cette même varieté a lieu par rapport aux fruits, & on ne trouve dans les Pays froids ni Ris, ni Tabac, ni Coton, ni cannes à Sucre, ni Cacao, ni Planes, ni Papayes, ni pommes de Pin, ni Oranges, ni Citrons, ni Neffles, ni aucun des fruits qui font la richeſſe des climats chauds. Dans ceux-ci, au contraire, il ne croît ni Blé, ni Pommes, ni aucun des fruits des Pays froids; les Brebis même n'y peuvent vivre qu'à l'air, & elles meurent dès qu'elles ſont enfermées. Cette diverſité de fruits eſt donc une preuve évidente de celle

qu'éprouvent les climats en même tems, mais en differens Pays; de ſorte que les differentes eſpeces de fleurs & de fruits, que l'Eſpagne produit dans les quatre Saiſons de l'année, ſe trouvent tout-à-la fois dans les differens Pays ſitués entre les Tropiques dans l'Amérique Meridionale, ſelon leur temperature; par exemple, dans les Pays froids, le Blé, & les herbes potageres qui croiſſent en Hiver; dans les Pays chauds, le Maiz, le Raiſin & les autres fruits qu'on trouve au Printems dans les Royaumes de Murcie, de Valence & de Grenade. Enfin dans les cantons plus temperés, tout abonde à la fois, & les champs ſont toûjours couverts de fleurs, de fruits verds & murs, & qui plus eſt, de fleurs & de fruits tout enſemble, ainſi que je l'ai dit des Limoniers de Valence & de Murcie dans mon Introduction. On peut conſulter Herrera là-deſſus. (*a*)

Ce que je viens de dire eſt cer-

(*a*) Herrera. Tom. 1. Deſcrip. cap. 19. fol. 41. & Dec. 1. cap. 4. fol. 6.

tain & inconteſtable, & pour mieux m'expliquer, je dis, que tous les jours de l'année on éprouve dans les deux climats, dont j'ai parlé la même choſe qui arrive tous les jours du mois de Février à Madrid, où j'écris mon Hiſtoire. Il arrive donc les jours qu'il fait de la Givre, qu'il fait un froid conſiderable dans la cour du College, un moindre dans l'Antichambre, qu'il ne fait ni froid ni chaud dans la chambre, pendant qu'on éprouve une chaleur exceſſive auprés de la cheminée, & cela en même tems, mais dans differens endroits.

Voyons maintenant ce qui ſe paſſe à *Santa Fé de Bogotha*, Capitale du nouveau Royaume, dans l'eſpace de neuf à douze lieuës. Dans les Egliſes de Nôtre-Dame de *Montſerrat* & de *Guadelupe*, leſquelles ſont bâties au-deſſus de la Ville ſur deux Rochers dominés par le *Paramo*, on ſent un froid continuel & très-vif. Dans la ville, qui eſt au pied de la Montagne, il regne une fraicheur qui s'étend

juſqu'à l'extrêmité occidentale de la belle campagne de *Bogota* , où , du haut d'un gros Rocher de pierre vive , ſe précipite la Riviére , qui donne ſon nom au Pays, & qui va ſe rendre dans la terre chaude. On ignore la hauteur de ſa chûte ; mais ſuppoſons la de deux lieuës plus ou moins , dans cet eſpace de terrein , on éprouve tous les jours de l'année les quatre Saiſons , que la varieté réguliere du Soleil cauſe en Europe dans l'eſpace de douze mois. Ce ſont ces quatre Saiſons qu'on éprouve chaque jour , mais partagées à differentes contrées.

Les quatre Saiſons regnēt chaque jour dans la ville de *Merida*.

Nous allons voir maintenant regner ces mêmes ſaiſons toutes-à-la-fois chaque jour de l'année dans le même lieu , & j'en apelle au témoignage de tous ceux qui vivent dans la ville de *Merida* dans le nouveau Royaume , ou qui y ont demeuré l'eſpace d'un jour. Cette ville eſt ſituée par le ſixiéme dégré & quarante minutes de latitude, & par le 306 & 30 minutes de longitude, & c'eſt là que dans l'eſpace d'un jour natu-

rel, il y a treize heures de froid, cinq heures temperées de Printems & d'Automne, & six heures de chaleur. Depuis six heures du soir jusqu'à sept du lendemain matin, ce qui est une heure dans cet endroit depuis le lever du Soleil, il regne treize heures de froid, lequel est occasionné par quatre grandes Montagnes couvertes de neige, situées à l'Orient de la ville : Depuis sept heures du matin jusqu'à dix, & depuis quatre heures de l'après-midi jusqu'à six heures du soir, qui est le tems auquel le Soleil se couche toute l'année, il regne cinq heures de Printems, parce que le Soleil ne surmonte point le froid jusqu'à dix heures du matin, & lorsque les quatre heures du soir sont venuës, la chûte du Soleil & la fraicheur de la neige produisent une temperature charmante, qui dure jusqu'à l'arrivée de la nuit, que le froid recommence. La chaleur dure six heures, savoir, depuis dix heures du matin jusqu'à quatre heures du soir, le Soleil étant alors dans toute sa

force, & amortiſſant entierement la fraicheur des neiges.

On ne ſent poït de froid entre les *Tropiques*, à moins qu'il n'y ait de *Paramos* ou qu'il ne regne quelque vent du Nord.

C'eſt ce qui a fait dire à quelques Auteurs que ceux qui habitent ſous l'Equateur ont deux Etés, deux Hivers, deux Printems & deux Automnes à cauſe que reſpectivement à eux, le Soleil s'approche deux fois des Tropiques, & s'en éloigne deux fois. Je conviens de ce fait: mais je puis aſſurer à ceux qui aiment la verité que là où il ny a point de *Paramo*, ſous la Ligne, ou aux environs, & même dans les deux premiers climats, ſoit du côté du Nord, ſoit du côté du Sud, on ne s'apperçoit d'aucun changement de tems, & qu'on éprouve toute l'année une chaleur exceſſive & continuelle. La raiſon en eſt, que ſoit que le Soleil ſe trouve dans le Tropique du Cancer, ou dans celui du Capricorne, ſes rayons ne ſont jamais aſſez obliques dans les deux climats, qui ſont de part & d'autre de l'Equateur, pour occaſionner une diminution de chaleur ſenſible. Que ſi l'on y ſent du froid ou de la fraicheur,

c'eſt une preuve infaillible qu'il y a auprès quelque *Paramo* qui occaſionne ce changement ; de ſorte que ces termes de deux Hivers, de deux *Printems*, ne ſont vrais que dans la ſpéculation & eu égard au cours du Soleil dans l'Eclyptique, & ils ne peuvent avoir lieu dans le pays dont nous parlons.

Il n'y a pas même d'hyver, & la raiſon de cela.

Je conclus de ce que je viens de dire, qu'il n'y a point d'hiver pour ceux qui demeurent entre l'Equateur & les Tropiques, parce que le plus grand éloignement du Soleil n'arrivant que lorſqu'il eſt dans le Tropique du Capricorne, ce qui, ſuivant le Pere Toſca, eſt le ſeul hiver qu'il y ait dans ces Pays-là, ſavoir le 22 Decembre ſur l'*Orénoque*, par 25 dégrés, *à Santa Fé de Bogota*, par 27, à Carthagene par 34 dégrés & onze minutes ; cette diſtance n'eſt point aſſés conſiderable pour diminuer ſenſiblement l'activité des rayons du Soleil, dont les habitans ſe reſſentent jour & nuit. Il en faut excepter ceux qui étant entourés de *Paramos*, en reçoivent

la fraicheur, à proportion qu'ils en ſont plus ou moins éloignés. M. Laet (*a*), que j'ai déja cité, après avoir parlé de ces deux Hivers & de ces deux Printems, finit en ne laiſſant à ces deux Hivers d'autre activité que celle qu'ils ont en Peinture. *Ce n'eſt pas, dit-il, que ces Saiſons ſoient diſtinguées par la ſucceſſion alternative du froid & du chaud.* A quoi donc les diſtingue-t'on ? Il repondra, que c'eſt par le plus ou le moins d'éloignement du Soleil; mais ce n'eſt pas dequoi il s'agit.

Ceux qui viventſous les *Tropiques* n'ont point d'Hiver non plus

Ces mêmes raiſons ont lieu pour ceux qui vivent ſous les Tropiques, & loin de me contenter de leur refuſer deux Hivers avec M. Bion, le Pere Toſca, & Hurtado, je ne veux pas même leur en accorder un ſeul. La *Havane* où *Cuba* eſt par 23 dégrés & demi, de maniere que ſa côte Septentrionale eſt ſous le Tropique du Cancer; auſſi cette

(*a*) Laet. lib. 9. cap. 4. Non quod hæ tempeſtates, æſtus, aut frigoris viciſſitudine diſtinguantur, &c.

Isle éprouve-t'elle une chaleur continuelle, & donne-t'elle les mêmes fruits que les Pays qui sont les plus près de l'Equateur, comme sont le Sucre, le Tabac, l'Ynca, la Cassave & plusieurs autres qu'on ne trouve point dans les Pays froids. Il est vrai que les habitans de la *Havane* ne comptent leur Hiver que depuis le mois d'Octobre jusqu'à celui de Mars; mais que veulent-ils dire par là? que les jours où il regne des vents du Nord, ils ont froid, & que lorsqu'il regne des vents contraires, ils ressentent les mêmes chaleurs qu'auparavant. Ce n'est point ꝗ un Hiver, mais un froid accidentel, & plus rare que celui qu'occasionnent les *Paramos* dans la terre ferme; parce que celui de ces derniers, est un froid fixe & permanent, au lieu que celui de la *Havane* ne l'est pas.

Termes impropres d'été & d'Hiver que l'u-

Ces opinions ne paroissent extraordinaires, que parce qu'on ne fait pas attention à ce qui se passe autour de nous. Pour n'en être point surpris, on n'a qu'à refléchir sur ce

ſage a introduits.

qui ſe paſſe à Madrid, où dans le fort des mois de Juillet & d'Août, les ruës & les maiſons des gens du commun, ſont inhabitables à cauſe de la chaleur; au lieu que dès que le vent de bize ſouffle, tout ſe rafraichit & ſe change en Printems. Au contraire le froid le plus exceſſif de Decembre & de Janvier, perd toute ſon activité, lorſqu'il regne par hazard un vent d'Orient. C'eſt-là un fait connu de tout le monde, & l'on approuve fort la methode d'un fameux Médecin de cette Capitale, qui tenoit toute l'année ſes habits d'hiver & d'Eté tous prêts, pour s'en ſervir ſelon le tems qu'il faiſoit. Il s'habilloit le matin ſelon le vent qui regnoit, de ſorte que dans le fort même de l'Eté, ſi ſon valet lui diſoit, Monſieur, il fait un vent de Bize, il prenoit auſſi-tôt l'habit d'hiver, & ſi dans le cours de l'hiver, il ſouffloit un vent d'Orient, il prenoit celui d'Eté. On ne doit donc pas trouver étrange ce que je dis de la *Havane* & des autres Pays.

On ſçaura que dans la *Terre Ferme* c'eſt l'uſage de donner le nom d'hiver aux tems pluvieux, & celui d'été à ceux qui ſont ſecs, ſi bien que le peuple, s'il vient à pleuvoir le matin, ne manque pas de dire : *Voilà un terrible hiver*, & le ſoir, lorſque le Soleil paroit, *Nous avons un bel été*. Peut-on ſe ſervir d'expreſſions plus abſurdes & plus impropres, j'ai pour garants de mon ſentiment le Fameux Pere Pierre Simon (*a*) & le Célébre Piedrahita (*b*), qui n'alleguent pour eux que l'experience, qui l'emporte, ſelon moi, ſur tous les raiſonnemens. C'eſt auſſi le ſentiment du Pere André Perez de Roxas (*c*) dans ſon Hiſtoire de Cinaloa, où il traite des Montagnes de *Topia*, leſquelles, ſuivant la deſcription qu'il en donne, ne ſont que des *Paramos* extrêmement froids.

Pour conclurre, je ſuis ſi fort éloigné d'admettre ni un, ni deux hivers

Lors qu'on compte

(*a*) Cap. 1. Conquiſt. novi Regni.
(*b*) Notic. 1. cap. 2. de ſon Hiſtoire du nouveau Royaume.
(*c*) Lib. 8. cap. 1. fol. 469.

que l'Hiver regne dans la *Zone Torride*, c'eſt alorsqu'il y fait le plus de froid.

dans les Pays qui ſont ſous l'Equateur, que j'oſe aſſurer, que dans le tems qu'on croit que ces Hivers y regnent, la chaleur eſt alors plus forte, en faiſant abſtraction du froid que peuvent occaſionner les *Paramos* ou les vents du Nord. La raiſon en eſt qu'on juge de l'Hiver par le plus grand éloignement du Soleil, reſpectivement au Zénith de ces Pays, qui arrive dans les derniers jours du mois de Décembre, tems auquel cet Aſtre eſt dans ſon *Périgée*, c'eſt-à-dire, un million de fois plus près de la Terre priſe en général. Or perſonne ne doute que la chaleur ne ſoit alors plus forte.

Les Auteurs diſent que cette augmentation de chaleur eſt inſenſible aux habitans de l'Europe, premierement, parce que comme dans le mois de Décembre, le Soleil eſt dans le plus grand éloignement où il puiſſe être de nôtre Zénith, ſes rayons ſont ſi obliques, & nous affectent ſi peu, qu'on ne ſçauroit l'apperçevoir malgré la proximité de

cet Aſtre. La ſeconde raiſon eſt, que la brieveté des jours en Europe dans les mois de Décembre & de Janvier, ne donne pas le tems au Soleil d'échaufer la terre, d'autant plus qu'il n'a pas aſſez de force pour ſurmonter le froid qui regne. Ce ſont là, à la verité, des raiſons aſſez fortes pour qu'on ne s'apperçoive point en Europe de la chaleur, que le *Périgée* du Soleil occaſionne dans les mois dont on vient de parler : mais elles ne peuvent avoir lieu dans les Pays ſitués ſous l'Eclyptique ; premierement par ce que dans ces derniers les rayons du Soleil tombent preſque à plomb ſur la terre, & que l'obliquité de cet Aſtre, eſt peu conſiderable ; d'où il arrive que ſa proximité jointe à celle du Zénith au Soleil laquelle eſt plus grande par rapport à l'Europe, que par rapport au Pays dont nous parlons, tout cela, dis-je, concourt à prouver que dans le mois de Décembre & de Fevrier, la chaleur doit être plus forte dans ces contrées

Les deux raiſons qu'on allegue pour prouver la rigueur de l'Hiver en Euro-

pe, prouvent la chaleur excessive qui regne entre les *Tropiques.*

du nouveau monde, que dans celles que nous habitons. La seconde raison fortifie ce que je viens de dire, car de ce que les jours sont si courts & de si peu de durée en Europe, dans le mois de Décembre & de Janvier, & le froid si excessif, il s'ensuit qu'on ne doit point y sentir cette augmentation de chaleur, non-seulement, celle qu'occasionne le *Périgée*, mais encore celle que le Soleil causeroit, en faisant abstraction de la proximité où il est.

La chose est ainsi ; mais comme dans les Provinces qui sont sous l'Ecliptique la durée des jours est de douze heures tout-au-plus par le dix-septiéme dégré de latitude, ils doivent être plus courts d'une heure à la fin du second climat. D'un autre côté, en exceptant les *Paramos*, la chaleur du Soleil ne trouve point de froid à surmonter au contraire, lorsqu'il se leve à six heures du matin, trouvant encore les pierres & le terrein échauffé, comme on l'éprouve à l'*Orénoque*, ses

ſes rayons conſervent toute leur force pendant douze heures ſous l'Equateur, & durant onze heures dans le ſecond climat, deux circonſtances qui prouvent que lorſque cet Aſtre eſt dans ſon *Périgée*, ſa chaleur doit être extrêmement forte, dans le tems même qu'on ſuppoſe un ou deux hivers.

On peut admettre dans la Théorie deux hivers & deux étés entre les Tropiques.

Malgré ce que je viens de dire, je me ſoumets volontiers au ſentiment des Auteurs que j'ai cités, & j'admets, dans la ſpéculation, leurs hivers, eu égard à l'éloignement du Soleil de ce Zénith; mais ils doivent auſſi, de leur côté, ne point ſe refuſer aux experiences que j'ai raportées, puiſque je les ai faites avec toute l'exactitude poſſible, à l'aide des lumieres qu'ils m'ont fournies. Après avoir examiné la nature de l'*Orénoque*, voyons quels ſont les Peuples qui l'habitent.

CHAPITRE V.

Des Indiens en général, & de ceux qui habitent les Pays qui ſont aux environs de l'Orénoque.

§. PREMIER.

Préambule dans lequel on établit l'idée qu'on doit ſe former de ces Peuples.

Trois états dans leſquels on doit conſiderer les Indiens de l'Amérique.

COMME j'ai deſſein de traiter mon ſujet le plus clairement qu'il me ſera poſſible, je vais commencer par conſiderer les Indiens dans trois differens états. J'examinerai d'abord ce qu'ils étoient, avant que les Yncas & les Montezumas regnaſſent dans le Perou & dans le Mexique; tems affreux! qui ne preſente aux yeux que cruauté & Barbarie. Je parcourrai les vaſtes Pays du Perou & du Mexique, qui étoient ſous la domination de ces Princes; on

verra la discipline militaire s'y établir, & la grossiereté faire place à la politesse, à mesure qu'ils avançoient leurs conquêtes. Le troisiéme état, qui a été heureux pour des Millions d'Indiens qui se sont sauvés & se sauvent encore, quoique malheureux pour ceux qui persistent dans leur ignorance aveugle, ou qui ferment les yeux à la lumiere de l'Evangile, a commencé depuis que les armées de Sa Majesté Catholique se sont mises en possession de ces deux vastes Empires, & continuë jusqu'aujourd'hui, la lumiere de la foy augmentant de plus en en plus dans les contrées réculées du nouveau monde, pour le bonheur éternel de cette infortunée posterité d'Adam.

Trois états des habitans de l'ancien monde, qui repondent aux trois du nouveau.

Je compare le premier état de ces Peuples aux ténébres dans lesquelles étoit plongé le genre humain avant la vocation d'Abraham; le second aux tems dans lesquels les Medes, les Perses, les Egyptiens, les Grecs & les Romains reduisirent avec le secours de leurs

armes les Nations Barbares de nôtre continent, à embrasser un genre de vie plus policé, & le troisiéme enfin, qui est celui dans lequel nous trouvâmes le nouveau monde, la premiere fois qu'on le découvrit, au regne de Tibere, qui étendit sa domination sur les plus belles Provinces de nôtre continent. Comme donc cette union & cette sujection de l'Univers à l'Empire Romain, fut un effet de la Providence, qui vouloit faciliter les progrès de l'Evangile dans toute l'étenduë de l'Empire & au déhors, de même la conquête de la plus grande partie du Perou par l'Ynca, & l'assujettissement des principales contrées du Mexique à Montezuma, ont été menagés par l'Etre suprême, afin qu'après l'abaissement de ces deux Chefs, l'Evangile ne trouvât plus d'obstacle dans ces vastes Provinces. Et comme la lumiere de la foi a été plus long-tems à se répandre chez les Nations qui avoient conservé leur grossiereté & leur Barbarie, pour n'avoir pas voulu

Les conquêtes des Yncas & de Montezuma, ont facilité les progrès de l'Evangile.

ſe ſoumettre au joug & à la diſcipline de la politique Romaine, & qu'il s'en trouve même encore pluſieurs qui croupiſſent dans les erreurs du Paganiſme, il eſt arrivé de même que les Peuples de l'Amérique qui n'ont point été autrefois aſſujettis, ni à l'Ynca, ni à Montezuma, ſont d'autant plus méchans & plus Barbares, qu'ils ſe trouvent plus éloignés. Je pouſſe ma comparaiſon plus loin, & je dis, que le même ennemi qui a ſemé chez nous l'yvraïe dans tant de Royaumes puiſſans & floriſſans, qui perſiſtent dans leurs erreurs, & réſiſtent à la lumiere qui les cherche, a fait auſſi qu'il ſe trouve pluſieurs Provinces dans le nouveau monde, ſurtout dans la partie Méridionale, qui rebelles à la foi qu'elles ont reçûë, s'oppoſent à ſes inſpirations, & empêchent que d'autres Nations plus dociles & plus traitables, ne reçoivent la doctrine Celeſte. Nous voici enfin arrivés ſur les bords de l'*Orénoque* ; n'y entrons point encore, & examinons

auparavant comme de dessus une hauteur, non seulement les Indiens qui l'habitent, mais encore tous ceux de l'Amérique en général, pour n'être point obligés à des répetitions inutiles.

§. II.

De la Taille, & de la couleur des Indiens, & des Traits de leurs visages.

C'EST la coûtume de ceux qui vont visiter un Palais, d'en examiner d'abord le frontispice & la façade, parce que c'est par elle qu'on juge pour l'ordinaire de l'Architecture qui regne au dedans. Je suivrai cet exemple, & avant que de parler du genie, des mœurs, des inclinations & des coûtumes des Indiens de l'Amérique, je décrirai, la taille, l'air, l'aspect & la couleur des Peuples de l'*Orénoque* & des Pays des environs.

On trouve chez ces Nations la

même difference par rapport à la taille & à la corpulence, que parmi les Peuples de l'Europe. Les uns ſont grands, les autres petits, & quelques autres de taille moyenne, quelques uns ſont gros & replets, quelques autres ſecs & maigres. On voit chez quelques Nations des Indiens très-bien faits & de belle taille, tandis qu'on ne trouve dans d'autres que des hommes laids & mal faits. Les uns montrent beaucoup de vivacité dans leurs yeux & dans leurs actions, tandis que d'autres ſont extrêmement pareſſeux & indolens. Cette varieté eſt un des plus beaux ſpectacles de l'Univers, & une preuve admirable de la Puiſſance du Créateur.

Varieté admirable des Indiens.

Cette même diverſité a lieu parmi les differentes Nations qui habitent ce continent. Chez les *Otomacos*, par exemple, les hommes ſont fort grands & fort replets : chez les Nations *Gyrara*, *Ayrica*, *Saliva*, & chez les *Caribes*, on trouve un grand nombre d'Indiens d'une taille haute, élegante & bien proportion-

Differences de leurs tailles.

née; au lieu que chez les Nations *Achagua*, *Maypûre-Abane*, les hommes pour la plûpart y ſont de taille moyenne, & les uns & les autres extrêmement gros & replets.

Tous ces Peuples, ſans en excepter aucun, ont les cheveux noirs, épais & fort longs; mais ce n'eſt que dans un âge extrêmement avancé qu'ils blanchiſſent, ce qui prouve, comme pluſieurs Auteurs l'ont avancé, (*a*) que la blancheur des cheveux eſt bien moins l'effet des années, que celui des chagrins & des ſoucis. Je ne crois pas qu'il y aye de Peuple au monde qui vieilliſſe plus tard que les Indiens, car à peine leur tête commence-t'elle à blanchir à ſoixante ans.

Les Indiens n'ont des cheveux blancs que fort tard.

La nature n'a point donné de Barbe aux Indiens, & ils ſont ſi aiſes de n'en point avoir, que dès qu'un poil vient à paroître, ils ont ſoin de l'arracher, en quoi la Nation *Otomaca* ne les imite

Ils n'ont ni barbe ni ſourcils.

(*a*) Scaliger. Exerc. 312. & *M.* de la Monnoye, Tom. 1. p. 47.

point. Les Peuples de l'*Orénoque* & de l'*Ayrico* s'arrachent jusqu'aux sourcils ; cependant ceux des Indiens qui sont civilisés , qui ont embrassé le Christianisme, & qui se font raser pour se conformer aux coûtumes des Européens, parviennent à la fin à avoir des moustaches & quelques poils au menton.

Descriprion des yeux des Indiens.

Les Indiens ont une physionomie differente de celle des Européens, des Affricains, des Chinois & des Tartares ; mais elle n'a rien de désagreable. Je voudrois pouvoir la décrire comme il faut, mais je ne sçai si j'y réüssirai. Leurs yeux en général sont très-beaux, ni trop grands, ni trop petits, noirs dans le centre, & d'un très-beau blanc, ce qui joint à l'épaisseur & à la noirceur des sourcils , leur donne une très-bonne grace. Cependant ils different de ceux des Européens, en ce que la paupiere supérieure, après être arrivée au point lachrymal, ne s'unit point en pointe

avec l'inférieure, & forme en se joignant avec celle-ci un arc de cercle. Pour m'expliquer plus clairement, je dis que les Indiens n'ont point les points lachrymaux ouverts comme les Européens, mais cette conformation qui leur est propre, n'a rien de laid, & convient avec la symétrie de leur visage.

Forme particuliere de leur nés.

La forme de leur nez est tout-à-fait singuliere, il a de part & d'autre deux callus ronds & plus osseux qu'à l'ordinaire, le dos en est extrêmement applati, les aîles grandes & charnuës, ce qui fait que les deux narrines sont fort larges & fort creuses.

Leurs lévres & leurs dents.

Leurs lévres sont bien proportionnées, mais plus grosses que petites. Les dents sont la chose que nous devons le plus envier aux Indiens, elles sont extrêmement blanches & fermes, & elles se conservent telles jusqu'à un âge avancé, & même jusqu'à la mort. Ils ne sont point sujets aux maux de dents, & je n'ai jamais vû

personne s'en plaindre, ce que j'attribuë à la tranquillité dans laquelle ils vivent, ces Peuples travaillant aussi peu de corps que d'esprit, ce qui vrai-semblablement éloigne les fluxions, qui ont leur source dans le cerveau.

Les traits des Indiens étant tels que je viens de les d'écrire, on ne doit pas être surpris qu'ils ayent une physionomie extraordinaire. Cependant elle ne seroit ni laide ni désagreable, s'ils ne travailloient eux-mêmes à se rendre difformes au moyen des differentes couleurs dont ils se peignent tous les jours. Cette coûtume est si extraordinaire, qu'elle me fournira la matiere d'un Chapitre. Il me suffit de dire pour le présent, que ceux qui ne les ont jamais vû, les prennent au premier coup d'œil pour autant de Diables sous une forme humaine.

Quant à la couleur de quelques-uns de ces Peuples, elle est si variée, que je n'en dirai rien de fixe & de certain, crainte

de me tromper. Les Indiens qui vivent dans les bois, ſont en général preſque blancs : ceux qui vivent à découvert dans les champs ſont baſanés, à moins qu'ils n'ayent ſoin de ſe peindre : les *Otomacos*, qui navigent ſur les Riviéres, & qui vivent ſur leurs plages, ſont bruns & noirâtres, parce qu'ils n'employent point des couleurs ; enfin les Peuples qui en uſent, pour ſe conformer à la coûtume, paroiſſent preſque blancs après s'être lavés ; de ſorte qu'il n'eſt pas aiſé de fixer au juſte la couleur des Nations dont je viens de parler. On peut cependant aſſurer que les Indiens en général, ſont baſanés les uns plus les autres moins, & qu'il en eſt d'eux comme des Européens, dont les uns ſont plus blancs que les autres, & chez leſquels il s'en trouve de baſanés, ſur-tout parmi les Payſans.

Couleur de quelques Nations particulieres.

Les, Indiens de même que les Négres, naiſſent preſque blancs, & ils conſervent cette couleur

Les Indiens naiſſent preſque

pendant quelques jours. Mais il eſt bon de ſavoir, que comme les enfans des Négres viennent au monde avec les extrêmités des ongles noires (*a*) pour ſigne de ce qu'ils doivent être, de même les petits Indiens naiſſent avec une tâche vers la partie poſterieure de la ceinture, laquelle eſt de couleur griſe, & s'évanouit, à meſure que l'enfant perd ſa couleur blanche, pour prendre celle qui lui eſt naturelle. Cette tâche a la largeur d'un Ecu, je l'ai vûë pluſieurs fois, ainſi l'on peut m'en croire ſur ma parole.

blancs & avec une certaine tâche.

Il eſt étonnant de voir avec quelle promptitude les Indiens blanchiſſent; qu'une Indienne ſe marie avec un Européen, pourvû que la fille, la petite fille, l'arriere petite fille, ſe marient avec un homme de la même Nation, l'enfant qui naît à la quatriéme génération, eſt auſſi blanc qu'un François né dans le ſein de Paris. Lorſque ces Ma-

Les Indiens deviennent blancs en trés-peu de tems.

(*a*) Mémoires de l'Academie des Sçiences, année 1703.

riages se font avec des Européens, ces quatre générations sont telles qu'il suit :

1. D'un Européen & d'une Indienne viennent les *Metif.*	Deux quarts de chaque partie.
2. D'un Européen & d'une *Metive*, vient l'espece *Quarterona.*	Un quart de l'Indienne.
3. De l'Européen & de la *Quarterona* naît l'*Ochavona.*	Une huitiéme Partie de l'Indienne,
4. De l'Européen & de l'*Ochavona* sort la *Puchuela.*	Tout-à-fait blanche.

On remarquera que cette gradation s'observoit autrefois à la rigueur, tant pour conserver l'égalité dans les Mariages, que pour sçavoir jusqu'à quel dégré de parenté on pouvoit les permettre parmi le *Néophites.* Mais le Pape Clement XI. a déclaré par une Bulle, qu'on ne doit reconnoître pour *Néophites* que les *Indiens* & les *Métif*, & tenir pour *Blancs*, les *Quarterones* & les *Ochavones.*

Je ſuis bien aiſe de faire obſerver ici, que ſi la *Métive* ſe marie avec un *Métif*, l'enfant eſt *Métif*, & s'appelle communement *Tente en el ayre*, parce qu'il n'eſt ni plus ni moins que ſes parens, & qu'il reſte dans le même dégré. Obſervation curieuſe.

Si la *Métive* ſe marie avec un *Indien*, l'enfant s'appelle *Salta atràs*, parce qu'au lieu d'avancer il récule, ou paſſe d'un dégré ſupérieur à un inférieur.

Ce que je viens de dire peut ſervir à déraciner une erreur fort commune en Europe; car on voit par là qu'il y a beaucoup de différence entre les noms d'*Indio* & d'*India*, & ceux de *Indiano* & *Indiana*, quoiqu'ils paſſent pour ſynonimes, ſurtout en Eſpagne. L'*Indio*, eſt à proprement parler, celui qui eſt natif de l'Amérique, au lieu que l'*Indiano* eſt un Américain, qui, quoique domicilié dans le Pays, tire ſon origine d'ailleurs. C'eſt là la ſignification qu'on donne à ces mots dans l'Amérique, & l'on s'en ſert auſſi en Eſpagne pour déſigner ceux qui Autre obſervation digne de remarque.

reviennent de leurs Gouvernemens, ou de trafiquer. Quand à ceux qui paſſent d'Europe dans l'Amérique, les habitans du Perou, les appellent *Chapetones*, & ceux de la nouvelle Eſpagne *Cachupines*; ce ſont les noms que les Indiens donnerent aux premiers conquérans, & qui ont ſubſiſté juſqu'aujourd'hui. Pour ce qui eſt des deſcendans des Européens, qui ſe marient à l'Amérique, on les appelle indiſtinctement *Blancs*, *Eſpagnols*, & *Naturels*, s'ils ſont Indiens.

Differen-ce remarquable entre les noms d'*India* & d'*Indiana*.

Que les Eſpagnoles ceſſent donc de pleurer, & qu'on n'entende plus chez elles ces lamentations : *Que je ſuis à plaindre ! mon fils s'eſt marié avec une Indienne.* Quelles obſervent auparavant ſi ce mariage s'eſt fait avec une femme native du Pays, ou avec une étrangere qui y ſoit domiciliée. Si c'eſt avec celle-ci, elles doivent ſçavoir qu'il y en a d'extrêmement blanches, & dont la Nobleſſe eſt ſans réproche, puiſqu'elles deſcendent des meilleures maiſons d'Eſpagne, qui ont paſſé

autrefois à l'Amérique, & qui y paſſent encore tous les jours. Que ſi leur fils s'eſt marié avec une Indienne naturelle, ce mariage ne leur doit pas paroître ſi mauvais, ſur-tout ſi l'épouſe eſt fille de quelque *Cacique*.

Autre erreur qui regne dans l'Amérique.

Ce ſeroit à tort que nous nous ſerions efforcés de déraciner cette erreur de nôtre continent, ſi nous en laiſſions ſubſiſter une autre dans l'Amérique beaucoup plus préjudiciable, & qui s'eſt ſi fort emparée de l'eſprit du Peuple, qu'elle devient un obſtacle aux progrès du Chriſtianiſme. Elle conſiſte en ce qu'on eſt perſuadé que les enfans des *Mulâtres* ne deviennent jamais blancs, comme ceux des *Métifs* & des *Indiens*.

Les enfãs naiſſent toûjours blancs à la quatriéme génération.

Je dis que cette opinion eſt fauſſe, & que la raiſon pour laquelle on voit un ſi petit nombre d'enfans blancs nés de parens Mulâtres, c'eſt que ces ſortes de mariages ſont extrêmement rares, par la répugnance qu'on trouve à les contracter. Il eſt certain que ſi les *Métifs* ne ſe

marioient jamais qu'avec des femmes de leur ſorte, leurs enfans reſteroient *Métifs*, ſans avancer d'un pas. Mais ſi l'on voyoit les enfans des *Métives* & des *Quarteronas* avec les blancs naître parfaitement blancs, on reviendroit bientôt de cette erreur. Comment donc eſt-il poſſible qu'ils perſiſtent dans la premiere, voyant tous les jours naître des blancs du mariage d'une Mulâtre & d'un Blanc ?

On doit donc tenir pour certain que la même gradation qu'on a obſervé par rapport aux *Métifs* a lieu auſſi pour les *Mulâtres*, & qu'à la quatriéme génération, les enfans naiſſent parfaitement blancs, pourvû que les mariages ſe faſſent dans cet ordre.

1. D'un Européen & d'une Négreſſe, naiſſent les *Mulâtres*.	Deux quarts de chaque partie.
2. D'un Européen & d'une Mulâtre, les *Quarterons*.	Un quart de la *Mulâtre*.
3. D'un Européen & d'une *Quartero-*	Un huitiéme de la *Mulâtre*.

ne, les *Ochavons*.	
4. D'un Européen & d'une *Ochavano*, naiſſent les *Puchuelas*.	Tout-à-fait blancs.

On voit par-là, que ſi cette *Puchuela* ſe marie avec un *Mulâtre*, l'enfant rétrograde de nouveau, & que ſi c'eſt avec un *Négre*, encore plus; d'où vient qu'il eſt rare de voir chez eux des enfans blancs, quoi-qu'il s'en trouve quelques-uns.

Puiſque nous en ſommes ſur cette matiere, il ne ſera pas hors de propos de rechercher la cauſe de la couleur des Négres, & d'examiner ſi elle peut changer, & la maniere dont ce changement peut ſe faire.

§. III.

Origine de la couleur des Négres: ſi on peut la changer ou non, & la cauſe de ce changement.

NOUS ne cherchons point à ſavoir en quoi conſiſte la noirceur des Négres, ſi c'eſt dans quel- Etat de la queſtion.

que ſuc, dans la contexture de lépiderme, ou de la membrane réticulaire, ou dans la peau qui eſt un tiſſu de glandes de differente forme & de differente groſſeur, ou enfin, ſi elle eſt ſeulement produite par le plus ou le moins d'activité avec laquelle ces glandes renvoyent la lumiere, colorée par la refraction qu'elle y ſouffre. (*a*) Quoiqu'il en ſoit, nous ne recherchons ici que l'origine de cette couleur, & ſi elle peut changer ou s'alterer en recevant une autre nuance.

Erreur des anciens.

Parmi les Auteurs qui ont traité cette matiere, les uns ſe ſont trompés, en cherchant l'origine de cette couleur trop haut, & les autres, en lui aſſignant une cauſe peu conforme à la ſainte Ecriture. Des perſonnes ſavantes ont réfuté leurs opinions d'une maniere qui ne laiſſe rien à déſirer, & j'ajouterai aux

(*a*) L'opinion la plus reçûë eſt, que cette couleur ne vient que d'une matiere noirâtre, qui eſt dans le corps réticulaire, ſans qu'on ſache ſon origine. N. D. T.

raiſons dont ils ſe ſont ſervis, que quoique M. Hanneman ait recherché depuis curieuſement l'origine des Négres, il n'a pas laiſſé de s'éloigner de l'Ecriture. Il pretend que cette couleur noire eſt la marque caractériſtique de la maledićtion que Noé prononça contre Can : mais où eſt la preuve de ce ſentiment ? Peut-être dira-t-il que les Négres ſont enlevés de leur Pays, & vendus comme Eſclaves, & que c'eſt en quoi conſiſte cette malediction, qui les aſſujettit à être les ſerviteurs des ſerviteurs de leurs freres : *Servus ſervorum erit fratribus ſuis* : mais il ne fait pas attention qu'on vend également pour Eſclaves les Peuples de l'Europe, ſans qu'ils ſoient Négres, ce qui prouve que la couleur de ces derniers n'eſt ni un châtiment, ni un effet de la malediction dont on vient de parler. Si cette raiſon ne ſatisfait point Hanneman, qu'il réponde à ce que je vais lui dire au nom d'un Négre d'Angola.

On refute le ſentimēt de M. Hanneman.

Il eſt vrai, lui dira ce Négre,

Argument facetieux, mais fort.

que c'eſt la faute de Can , & la malediction prononcée contre nôtre premier Pere Canahan, qui nous réduit à être Eſclaves, mais Dieu touché de nôtre malheur, a voulu nous conſoler & nous donner des marques de ſa prédilection, en nous accordant cette belle noirceur que vous voyés, & dont nous ſommes extrêmement ſatisfaits. Hanneman répondra, que cela n'eſt point prouvé par l'Ecriture, à quoi le Négre objectera, que ce qu'il avance ne l'eſt pas non plus; & ſi cet Auteur regarde cette couleur comme laide, & comme plus propre à marquer la triſteſſe que la joye, le Négre lui dira, qu'il eſt en cela d'un ſentiment different, & que le blanc eſt pour lui une couleur mélancolique & de mauvais augure.

Si cet Auteur eut un peu plus refléchi ſur ce ſujet, il auroit trouvé dans l'Ecriture, (*a*) que Sidon d'où ſont venus les Sydoniens, fut fils de Canaham; qu'enſuite nâquit *Hethée*,

(*a*) Geneſ. cap. 10. verſ. 6. 15. 16. & 17.

qui donna son nom aux Hethéens; qu'après lui nâquirent le Pere des Jebuséens, & les autres enfans, qui peuplerent d'abord la Palestine, & qui dans la suite se repandirent dans l'Affrique, &, selon moi, des côtes de celle-ci dans les deux Amériques, au bout de plusieurs générations; sans qu'on puisse prouver que les Cananéens, les Sydoniens, les Hethéens, ni les Jebuséens, ayent été noirs, ni depuis le Déluge, & la dispersion de Babel, jusqu'aujourd'hui. Il s'ensuit donc que c'est de ces Peuples blancs, descendans de Can & de Canaham, que sont venus les Négres, & de ceux-ci enfin les Peuples basanés de l'Amérique, comme nous le dirons dans la suite. Mais pourquoi nous arrêter à une chose dont il n'est point question? cherchons plûtôt la cause de ce changement de couleur: mais auparavant, il faut supposer que si les Négres sont nés de parens blancs, il peut aussi se faire que les Peuples blancs & basanés soient nés de Parens noirs.

Les Negres & les Peuples basanés sont nés des blancs.

Précaution avec laquelle il faut traiter des couleurs.

Nous devons encore examiner les couleurs, ſans décider qui ſont celles qui meritent la préference; car cela dépend de la volonté, & la raiſon n'y a point de part. Il en eſt des couleurs comme des Langues, chacun prefere celle de ſon Pays à toute autre, la trouvant plus douce & plus aiſée à entendre. L'amour propre eſt aveugle, & il ne peut ſervir de Juge dans les choſes qui nous concernent en propre. D'ailleurs il eſt certain que la blancheur ne conſtituë point la beauté, puiſqu'il y a des perſonnes blanches qui ſont extrêmement laides, & qu'on en a vû au contraire de noires, qui étoient d'une beauté achevée. On voit par l'Ecriture (*a*) que l'Epouſe des Cantiques étoit noire & fort belle; & le Poëte de Mantoüe inſtruiſant un jeune homme, qui ne ſavoit point apprécier

La couleur noire n'eſt point à mépriſer.

(*a*) *Nigra ſum, ſed formoſa; ideò dilexit me Rex. Ex Cantic. Salom.* cap. 1.

les couleurs,(*a*) lui fait obſerver qu'on préfére les violettes à pluſieurs autres fleurs dont la blancheur éblouït la vûë, de ſorte que dans cette matiere, le cas qu'on fait d'une couleur vient moins de la couleur en elle-même, ou de l'objet dans lequel elle ſe trouve, que du plaiſir qu'on prend à la conſiderer, ce qui a donné lieu au Proverbe.

Quiſquis amat ranàm, ranam putat eſſe Dianam.

Le gout des hommes eſt ſi capricieux à cet égard, que les femmes, qui ſont les plus Idolâtres de leur beauté, s'efforcent de la diminuer par le moyen des mouches qu'elles ſe mettent. Le gout qu'on a pour les yeux noirs dans les Pays du Nord, eſt cauſe que pluſieurs femmes ſont devenuës borgnes ou aveugles, à force d'employer des

(*a*) Virgil. Georg. O! *formoſe puer, nimium ne crede colori;*
Alba liguſtra cadunt, vaccinia nigra leguntur.

drogues pour se les rendre tels. (a)

Mariages peu communs.

Les hommes blancs ont paru toûjours aimer extrêmement la couleur noire, & l'on trouve aujourd'hui dans la ville de Carthagene des Indes, à *Monpox* & dans plusieurs autres endroits, des Espagnols de fort bonne maison, qui se sont mariés par inclination avec des Négresses, & qui vivent avec elles dans une union parfaite : au contraire, j'ai vû à la *Guayane* une Mulâtre blanche, mariée avec un Négre, & dans le Pays de *Santiago de las Atalayas*, une Métive blanche, mariée avec un autre Négre. Celui-ci la rejetta plusieurs fois, lui disant qu'elle prit bien garde à ce qu'elle vouloit faire, qu'il craignoit que sa noirceur n'occasionnât dans la suite des dégouts, & de la mésintelligence entr'eux. Là-dessus la Métive s'en fut chez elle, & s'étant frottée le visage avec du suc de *Jagua*, dont la couleur ne s'éface jamais, elle revint trouver le

(a) Hernest. Steygmitt.

Négre & lui dit : *Nous voilà maintenant égaux, tu ne peux plus te dispenser de m'aimer.* Ils se marierent en effet, & eurent un grand nombre d'enfans. En un mot l'amour est aveugle, & comme tel, incapable de juger des couleurs. Examinons maintenant les couleurs sans partialité, & voyons si nous pourrons découvrir l'origine de la noire.

Tout le monde sçait que l'ardeur du Soleil noircit le teint de ceux qui s'y exposent, témoin les Laboureurs & les personnes qui sont continuellement dans les champs, aussi l'Epouse des Cantiques qui en avoit ressenti l'effet, rejette-t'elle sur lui la noirceur de son visage : (a) *Decoloravit me sol.* On ne doit pas en être surpris, puisque les fruits & les arbres même ont une autre couleur dans l'endroit qui est exposé au Soleil, que dans celui qui est à couvert de ses rayons ;

Le Soleil altere la couleur.

(a) Cantic. cap. 1. *Nolite considerare, quod fusca sim, quia decoloravit me sol.*

La couleur des Négres n'est point causée par la chaleur du Soleil.

mais cet astre n'a pas assez de force pour rendre les hommes noirs.

Ce que je viens de dire est démonstratif, & paroîtra évident à quiconque, le Globe terrestre d'une main, & l'Histoire générale de l'autre, s'étant placé à dix dégrés de l'Equateur, parcourra la sphere, sans sortir de ce parallele. Avec le secours de la Géographie, il verra dans cet espace de terrein, des hommes noirs, Mulâtres, blancs, & basanés. Comme donc le climat qui répond à ce cercle, est le même par toute la terre, quant à l'effet du Soleil, il s'ensuit que la chaleur ni l'influence de cet Astre, ne peuvent occasionner la couleur noire dont nous parlons, quoiqu'elles puissent ternir la blancheur des hommes, ainsi que je l'ai dit ci-dessus.

Observation sur les couleurs en général.

Je ne dois pas oublier ici une Observation qu'ont faite les Géographes, savoir, que plus les Pays sont près de l'Equateur, plus les Peuples qui les habitent sont basanés; & qu'au contraire, plus ils

ſont voiſins du Nord, plus les habitans ſont blancs. Il y a plus, on remarque la même blancheur ſur les plumes des Oiſeaux, ſur le poil des Ours, des Loups & des Lions, & ce n'eſt que dans ces contrées que ſe trouve la belle Hermine. Je l'accorde quant aux hommes qui naiſſent dans ces climats, depuis qu'ils ont été peuplés juſqu'aujourd'hui, pour la raiſon que je dirai dans la ſuite ; mais je le nie quant aux étrangers & à leurs deſcendans, quoi-qu'ils y ſoient établis depuis un tems immémorial, ainſi que cela ſe voit dans les Colonies Portugaiſes, établies parmi les Négres d'Affrique, ſur les Côtes & dans les Iſles de l'Aſie, dans les villes Eſpagnoles, qui ſont près de l'Equateur dans les Indes, & enfin dans les Comptoirs que les François, les Anglois & les Hollandois ont dans l'Affrique & dans l'Aſie, & où les familles Européennes qui s'y ſont établies depuis deux Siécles, conſervent de génération en génération la blancheur de leurs Ancêtres,

malgré le Soleil & la chaleur qui se fait sentir sous l'Equateur.

Deux opinions à ce sujet ausquelles l'Auteur réduit toute la question.

Cela supposé, je me borne, pour abreger à deux opinions sur la couleur des Négres, laissant au Lecteur la liberté de choisir celle qui lui plaira le plus. L'une est celle des modernes, & l'autre celle des anciens, laquelle a pour elle une infinité d'Auteurs, de Livres & d'Histoires, qui toutes favorisent la possibilité du fait qu'on admet, par des exemples & des cas particuliers; comme font des enfans, qui sont venus au monde tout-à-fait noirs, parce que leurs Meres dans le tems de la conception avoient fixé leur imagination sur le portrait d'un Négre. Mais le malheur de cette opinion est, que les argumens des Philosophes qui la défendent, ne satisfont point l'Auteur de la premiere, qui rejette les faits qu'on allegue, comme n'étant pas suffisamment attestés; parce qu'on ne cite en leur faveur que des témoins particuliers, savoir, cinquante Auteurs, qui rapportent tous le même

fait, qui s'en rapportent au seul témoignage de la Mere, laquelle a déclaré, (car il n'y a qu'elle qui le sache,) que dans tel & tel tems, elle fixa son imagination sur un objet noir, velu, ou tel autre semblable témoignage, dont on doit se défier, parce que l'impudence, l'intérêt, l'amour propre & tel autre motif peuvent l'avoir dicté; de sorte qu'il convient seulement de la possibilité de ces effets de l'imagination, & nie totalement le fait.

Methode que suivra l'Auteur pour défendre l'opiniō des anciens.

Je me charge de répondre à ces Objections, cependant loin de m'y arrêter, je me sens obligé d'abandonner l'opinion moderne, & d'embrasser l'ancienne. Et comme l'on regarde les argumens anciens comme insuffisans, & qu'on rejette les faits particuliers comme destitués de preuves, je m'éforcerai d'appuyer les premiers, & de confirmer les seconds par des faits qu'on ne peut nier, puisqu'ils sont attestés par des témoins irréprochables, qui vivent encore, sans qu'il soit besoin de recourir au témoignage de la Mere;

de ſorte qu'on n'aura plus rien à m'objecter, ſi je puis réfuter les preuves contraires.

§. IV.

Parallele des opinions des anciens & des modernes touchant la cauſe de la couleur des Négres.

Concluſion du ſentiment moderne.

LEs modernes doutent & ne décident rien, mais ils n'admettent point non plus l'opinion des anciens, aſſurant que la vraye & unique cauſe de la couleur des Négres, eſt l'*influence du climat*, *ou du Pays qu'ils habitent*. Surquoi il faut remarquer que cette expreſſion ſuppoſe qu'on ait égard à la hauteur du Soleil, & à toutes les autres proprietés & qualités du Pays dont il s'agit. Ils ajoûtent que par ces termes d'influence, on doit entendre, que la cauſe influente eſt quelque choſe de général à tout le Pays, & qu'elle eſt conjointement avec la premiere l'origine pri-

mitive de toutes les particularités qu'on y remarque, ſans qu'on doive attribuer cette influence ni aux eaux, ni aux fruits, ni à telle autre production de la terre.

Examinons ces paroles, & nous trouverons après les avoir bien peſées, que la ſeule & unique cauſe de la couleur des Négres, n'eſt à proprement parler qu'une choſe générale à tout le Pays; & c'eſt là préciſement ce que nous cherchons à connoître, afin de ſavoir au vrai ſa nature, vû que ſans cela, nous ne ſommes pas mieux inſtruits de la cauſe, que nous l'étions auparavant.

Reflé-xion ſur cette cõ-cluſion.

Quelle que ſoit cette choſe, voici comme je raiſonne: nonobſtant l'influence du climat, ou Pays d'Ethiopie: nonobſtant la cauſe primitive des particularités de ce climat, & enfin malgré cette choſe commune à tout le Pays, nous y voyons, de même qu'à *Angola* & à *Sierra Leona*, une grande quantité de familles blanches deſcenduës des premiers Portugais, leſ-

On la réfute.

quelles durant l'eſpace de pluſieurs Siécles & d'une génération à l'autre, ont conſervé juſqu'aujourd'hui leur blancheur, au lieu que dans le Perou, dans le Paraguay, à Quito, à Caracas, dans la nouvelle Eſpagne, & dans toutes les Iſles de deſſus le vent, nonobſtant le défaut de cette choſe caractériſique; & commune au Pays des Négres, il eſt conſtant & notoire, que ceux qui deſcendent de parens Noirs, naiſſent de la même couleur, ſi l'on en excepte ceux qui ſe marient avec des Indiennes ou des Métives, & les accouchemens extraordinaires, dont nous parlerons tantôt. Il s'enſuit donc, que cette *choſe*, cette influence du climat, & cette *origine primitive*, ne ſont point l'unique & veritable cauſe de la couleur des Négres, car ſi cela étoit, tous les Peuples de ce climat ſeroient noirs; & leurs enfans qui naiſſent dans un Pays different du leur, perdroient leur noirceur, ce qui eſt contraire à l'experience.

Je vais donc établir mon ſenti-

ment en faveur de l'opinion des anciens, ſans admettre leurs preuves, non point qu'elles ſoient inſuffiſantes, mais parce que je n'en ai pas beſoin, & que la brieveté que je me ſuis preſcritte, ne me permet pas de les employer. Dans la perſuaſion où je ſuis que l'experience eſt la mere de la ſaine Philoſophie; je fonderai mes doutes ſur un ſeul fait de notorieté publique; j'expoſerai mon ſentiment, je l'appuyerai de raiſons Philoſophiques, en réfutant en paſſant les Argumens contraires, & je conclurai en l'appuyant d'un autre fait également inconteſtable. Comme il s'agit ici d'accouchemens irréguliers, ils ont toute la certitude néceſſaire, ſans recourir au témoignage des Meres, qui ont mis ces enfans au monde. Voici le premier.

Preuves ſur leſquelles l'Auteur appuye ſon opinion.

A Carthagene des Indes, dans l'habitation de *Majates*, une Négreſſe mariée avec un Négre, tous deux Eſclaves de cette même habitation, avoit accouché ſept à huit fois juſqu'en 1738, mettant au mon-

Quatre accouchemens remarquables.

de, des enfans tantôt noirs, tantôt blancs, mais d'une blancheur dégoutante, pour être excessive, & qui avoient les cheveux aussi jaunes que le Safran. Elle a eu quatre enfans de cette couleur, & les autres sont aussi noirs que leur Pere. Je ne voulus point m'informer de la Négresse de la vérité du fait, son témoignage m'étant inutile, puisqu'il est notoire à tous les habitans de Carthagene & des Pays circonvoisins. Le Marquis de Villahermosa, au sortir de son Gouvernement de Carthagene, amena l'aîné de ces Négres blancs à la Cour de Madrid, & Don Dionysio de Alcedo y Herrera, autrefois Président de *Quito*, & maintenant du *Panama*, prit la fille, pour la placer en qualité de servante auprès de sa femme, si bien qu'il n'y a personne dans la ville qui ne connoisse ces enfans. Ces sortes d'accouchemens ne sont point rares dans le Pays, & sans compter les quatre freres dont je viens de parler, il y a actuellement à Carthagene, d'autres

Négres blancs, qu'on appelle *Negros Albinos.* Quelques Négres d'Angola que j'ai queſtionné là-deſſus à Carthagene, m'ont aſſuré qu'il naiſſoit chez eux de ces ſortes d'enfans, ſans que leurs Compatriotes en ſoient ſurpris.

Voici la conſequence que je tire des faits précédens : il peut très-bien ſe faire qu'auſſi-tôt après la diſperſion des Peuples, des hommes blancs ayent engendré des enfans noirs ; & que ceux-ci, en ſe mariant entre-eux, ayent peuplé les Pays que les Négres habitent encore aujourd'hui, & que cette eſpece ſe ſoit multipliée par ſucceſſion de tems, comme cela eſt arrivé dans pluſieurs autres contrées.

Réponſe de ceux qui ſoûtiennent l'opiniõ moderne.

Les Auteurs de l'opinion moderne ne nient point cette conſequence, ils la regardent même comme poſſible, mais ils ajoûtent : que ce fait, quoique poſſible en lui-même, eſt du nombre de ceux qui arrivent rarement, vû que pour produire tant de millions de Négres, il faut une ſuite de générations proportionnée

à l'étenduë des Pays que ces Peuples occupent.

On réfute cette Objection.

Cette réponse mérite plûtôt le nom de scrupule que celui d'objection, & la même difficulté a lieu par rapport à la posterité d'Adam & de Noé ; car il est difficile de concevoir comment ces deux hommes peuvent avoir eu une posterité assés nombreuse, pour produire tant de millions d'hommes & de femmes qui périrent par le Déluge. Est-il possible que toutes les nations qui couvrent aujourd'hui la surface de la terre, soient descenduës de Sem, Cham & Japhet ? Oüi, parce que ceci n'est point l'effet de deux ni de trois Siécles, mais de plusieurs milliers d'années & de générations.

Comme tous les hommes qui sont aujourd'hui répandus sur la terre, ne doivent leur origine qu'à Adam & Eve & aux trois enfans de Noé, il peut très-bien se faire que ces millions de Négres que nous voyons, ne soient redevables de la leur qu'à un petit nombre de fa-

milles de la méme eſpece ; car pour ce qui eſt de leur couleur, quoiqu'elle paroiſſe fort laide en elle-même, elle ne laiſſe pas, ſuivant la remarque de Saint Auguſtin, (*a*) de contribuer à cette varieté, qui eſt une des plus grandes beautés de l'Univers. Il peut auſſi ſe faire que comme la diverſité des Langues (*b*) a acceleré la diſperſion que les hommes avoient déja premeditée, & contribué à peupler le monde, comme nous le dirons tantôt, que la difference de leurs couleurs ait depuis concouru à les ſeparer les uns des autres. Je ſuis perſuadé, que ſi les *Albinos* (*c*) ſe ſeparoient, & ſe marioient entre-eux dans un Pays où ils fuſſent ſeuls, leur poſterité ſe multiplieroit avec

(*a*) *Qui totum inſpicere non poteſt; tanquam deformitate partis offenditur* Lib. 16. de Civit. Dei. Cap. 8

(*b*) Geneſ. Cap. 11. *celebremus nomen noſtrum antequam dividamur, &c.*

(*c*) C'eſt le nom qu'on donne dans les Indes aux enfans blancs qui naiſſent de parens Négres.

le tems, comme ſe multiplia celle d'Adam & de Noé.

Sentiment de l'Auteur conforme à celui des anciens.

Pour ce qui eſt des couleurs des Peuples en général, mon opinion eſt, que les Meres impriment au fœtus celle pour laquelle elles ont le plus d'inclination, & qui pour cet effet, a imprimé de plus fortes traces dans leur imagination. On a vû ci-deſſus que la diverſité des Langues avoit obligé les Peuples qui bâtiſſoient la Tour de Babel à ſe ſeparer, & il peut ſe faire auſſi que la varieté des couleurs, les ait obligé une ſeconde fois à ſe diſperſer & s'établir dans des Pays qui n'étoient point habités; & qu'on ne s'imagine pas qu'il faille pour peupler ces Pays un grand nombre de Négres, le tems ſuffit pour faire croître & multiplier ces familles à l'infini. Il en eſt des couleurs comme des Langues, on aime naturellement celle qu'on a ſuccée en naiſſant, & les exemples qu'on pourroit alleguer du contraire, ſont ſi rares, qu'ils ne ſçauroient détruire ce que j'avance.

Voici un paſſage de St. Auguſtin, (*a*) qui ſervira de preuve à mon ſentiment. Comme les images des corps, dit ce Pere, ſe tranſmettent à l'eſprit, elles peuvent de même paſſer juſqu'au fœtus, & s'y imprimer. Il veut dire par là, que comme il n'y a nulle proportion entre l'objet corporel, par exemple, le noir, que la femme conſidere, ni entre l'eſpece qui s'imprime dans l'imagination, ni entre l'intellection ſpirituelle, qui en réſulte, il s'enſuit que ni cette eſpece, ni l'intellection, ni la volonté, qui naît dans l'ame à ſon occaſion & par ſon entremiſe, n'ont aucune proportion avec le fœtus. Puis donc que nonobſtant la diſproportion notable qu'il y a entre l'objet & la puiſſance, celle-ci, à l'aide des organes, attire & imprime en ſoi l'image de l'objet noir, & en prend une entiere connoiſſance, elle pourra de même envoyer & imprimer ſur le fœtus, au mo-

(*a*) *Apud Ven. P. Euſeb.* Tom. 3. lib. 1. cap. 8.

yen de l'influence & du mouvement qu'occasionnent la partie apetitive ou aversive, la couleur & la figure pour laquelle elle a de l'inclination ou de l'aversion, sans qu'il survienne de démêlé entre le corps & l'ame.

St. Thomas dit la même chose, quoi qu'en d'autres termes, dans le même Article, que les défenseurs de l'opinion moderne, citent en faveur de leur sentiment. Voici ses paroles. „ Quant à l'altération que „ causent le froid & le chaud, & „ aux autres mouvemens, qui en sont „ une suite, comme ils naissent de „ l'imagination, ils suivent tous le „ mouvement des passions, à pro„ portion que celles-ci agissent plus „ ou moins sur l'ame ; & de-là „ vient, que le corps se ressent de „ l'agitation des esprits. Mais pour „ les autres dispositions, qui ne dé„ pendent point de l'imagination, „ celle-ci, ne peut les changer, quel„ que forte qu'elle soit ; de sorte „ qu'elle ne sçauroit changer la fi-

„ gure de la main du pied &c. (*a*)

Le lecteur obſervera, s'il lui plait; que ce Docteur ne nomme, ni n'exclut la couleur. Tel eſt le ſentiment de St. Auguſtin, de St. Thomas & de pluſieurs autres Docteurs que je citerai tantôt, & c'eſt ce ſentiment que je vais éclaircir, en expliquant le mécaniſme naturel avec lequel l'imagination meut les facultés, par l'entremiſe deſquelles elle imprime au fœtus l'idée, ou la couleur qu'elle a reçûë; ce qui fait que l'ame de la mere imbuë de cette forte imagination, panche, & ſe laiſſe inſenſiblement entrainer vers la couleur, dont

On éclaircit cette preuve.

(*a*) 3. Part. q. 12. Art. 3. ad 3. *Quantum ad alterationem, quæ eſt ſecundum calorem, & frigus, & alia conſequentia; eo quod ex imaginatione conſequenter natæ ſunt, conſequi animæ paſſiones, ſecundum quas movetur cor; & ſic per commotionem ſpirituum totum corpus alteratur. Aliæ vero diſpoſitiones, quæ non habent naturalem ordinem ad imaginationem, non tranſmutantur ab imaginatione, quantumque ſit fortis: puta, figura manus, vel pedis, vel aliquid ſimile.*

l'imagination a reçû l'impreſſion. Cet appetit eſt auſſi-tôt ſuivi du jugement, qui qualifie pour bon le penchant vers l'objet. La faculté aprehenſive acquiert par-là plus de vigueur, & pouſſée par les deux affections dont j'ai parlé, elle s'anime & met en mouvement les humeurs, & les facultés des eſprits animaux, qui concourent à marquer ſur le fœtus la couleur de l'objet qui eſt demeuré empreint dans l'imagination de la mere.

Saint Iſidore (*a*) dit la même choſe avec plus de clarté & de briéveté, dans le ſecond Livre de ſes Etymologies. „ L'ame dit-il, „ ſe porte avec tant d'activité à „ l'acte de la génération, qu'elle attire à ſoi les formes ou les figures, „ ou les images qu'elle a vûës, & les „ imprime au fœtus. „ Toſtat appuye ce ſentiment avec beaucoup d'érudition (*b*) & il a été adopté

(*a*) *Apud* Toſtatum in cap. 30. Gen.

(*b*) *Anima hujuſmodi conditionis eſt, quod in extremo fervore libidinis poſita, formas viſas atrahat, & fœtui imprimit.*

par Delrio *(a)* & par plusieurs autres Docteurs. Nous voyons dans l'Ecriture l'expedient dont Jacob se servit jusqu'à dix fois, pour varier la couleur des Agneaux, à proportion que Laban varioit sa paye *(b)* pour satisfaire son avarice. Ce Patriarche avoit soin de mettre des branches d'arbes, partie sans écorce & partie avec l'écorce, sur les piles où les Brébis venoient boire, de sorte que voyant cette varieté de couleurs, dans le tems qu'elles concevoient, elles mettoient bas des Agneaux tachetés de blanc & de noir.

Lorsque Laban laissoit à Jacob pour sa part les Agneaux qui naîtroient noirs, celui-ci mettoit des branches couvertes de leur écorce dans les piles où les Brébis beuvoient, de sorte que celles-ci voyant dans l'eau leur image noire, elles faisoient des Agneaux de la même

(*a*) *Delrio* Lib. 1. Disquis. Magic. Cap. 3. Quæst. 2.

(*b*) Genes. Cap. 31. Vers. 7. & Vers. 11. *Immutasti quoque mercedem meam decem vicibus.*

couleur ; au lieu que lorſqu'il avoit ſoin de dépoüiller ces branches de leur écorce, les Agneaux naiſſoient blancs ; ce qui prouve combien l'imagination de la mere a de force pour imprimer une ou pluſieurs couleurs au fœtus. Je rapporte cet exemple, bien moins pour appuyer mon ſentiment, que pour détruire les raiſons que les modernes alleguent pour en diminuer la force.

Je dis en premier lieu que cette varieté de couleur dans les Agneaux, ne fut point un effet purement naturel, & qu'un Ange y eut part, comme Jacob l'aſſure lui-même, Cap. 31. ℣. 11. De ſorte que cet exemple ne fait rien à nôtre queſtion, puiſque l'effet eſt ſurnaturel. Nos adverſaires appuyent cette objection de l'authorité de ſaint Chryſoſtôme, & de ſaint Iſidore ; mais à tort, puiſque j'ai rapporté ci-deſſus le ſentiment du dernier, en faveur de l'opinion ancienne, traduiſant ſes paroles au pied de la lettre.

Je ſçai que quelques Peres ont

soutenu ce sentiment, mais il est certain aussi que l'opinion contraire a pour elle S Jerôme, S. Augustin, S. Isidore, le Pere Delrio, & plusieurs autres Docteurs celebres. Je me contenterai pour le présent de rapporter les paroles d'un autre. (*a*) „ L'effet, dit-il, quant à la va„ rieté des couleurs, fut naturel, „ parce que sa cause efficiente n'ex„ cedoit point les bornes de la na„ ture : ce qu'il eut de particulier „ fut, que Jacob ne connoissoit point „ ce moyen, & que ce fut un Ange „ qui le lui enseigna. " C'est-à-dire, que l'Ange découvrit la force de l'imagination, & que le cas étant advenu, celle-ci agit naturellement selon son activité.

Les partisans de l'opinion moderne disent, & on ne sçauroit le nier, que les passions de la mere étant excitées avec violence, peuvent alte-

(*a*) Abul. in cap. 30. Genes. *Fuit factum naturaliter, quia causa ad hoc sufficienter efficiendum in ipsa natura est : sed Ars ista non fuit cognita naturaliter à Jacob, sed Angelus docuit eum, &c.*

rer, & alterent même quelquefois considérablement le fœtus, au point de le faire mourir, à cause de l'agitation des humeurs, qui alterent la liqueur ou le suc qui lui sert de nourriture.

Il est étonnant qu'on nous accorde le principal de la question, & qu'on nie en même tems ce qui n'en est que l'accessoire. Si un accès de frayeur, un chagrin, & ce qui est bien moins considerable, si la vûë d'un fruit ou de quelqu'autre chose semblable, a assez de force sur l'imagination de la mere pour émouvoir les humeurs & les facultés internes, au point d'ôter la vie au fœtus, & de détruire ce tout substantiel, lorsqu'elle n'est point à même de satisfaire son désir, ainsi que l'avoüent nos adversaires, comment peuvent-ils nier, que cette même imagination, ne puisse imprimer au fœtus la couleur pour laquelle l'appetit a du penchant, vû qu'elle n'est qu'un simple accident.

Ils répondent à cela, que l'imagination de la mere concourt à sa

façon

façon à tout ce qui, dans le fœtus ſuppoſe un ordre & une connéxion avec la mere, & que la couleur n'eſt point de ce nombre. Je voudrois qu'ils me donnaſſent la raiſon, & qu'ils m'expliquaſſent la cauſe de cette indépendance, puiſque c'eſt ce que nous cherchons. Qu'ils nous expliquent, comment le fœtus, dépendant entierement de l'opération naturelle de la mere, il n'y a que ſa couleur ſeule, qui en ſoit exempte ?

Ils diront, & bien de gens ſont de ce ſentiment, que l'imagination de la mere ne peut exécuter ſur le fœtus une opération dont la même mere eſt à couvert ; & que comme, pour forte que ſoit l'imagination de celle-ci, quand même elle iroit juſqu'à la manie, elle ne peut point changer ſa couleur, à plus forte raiſon ne peut-elle point influer ſur celle de ſon fruit. Il eſt certain qu'elle ne ſçauroit changer la couleur qu'il a une fois reçûë, mais elle peut influer dans le tems de la formation ſur cette cou-

leur, & l'imprimer au fœtus.

Ajoûtez à cela, que les facultez Physiques de la mere, ont une autre fin & une autre influence sur la mere que sur le fœtus. Elles fournissent tout ce qui est nécessaire à la conservation de la premiere, en tant qu'elle forme un tout complet & parfait, au lieu qu'il n'en est pas de même du fœtus, à la formation & à l'organisation duquel la matrice & toutes les facultez naturelles de la mere sont occupées, parce qu'elles tiennent, pour ainsi dire, la masse entre les mains. Or la matiere du fœtus est tendre, délicate & disposée à recevoir les impressions qu'il plaît à l'imagination de la mere d'y faire; par exemple, la couleur pour laquelle elle panche, circonstances qui ne se trouvent point dans la mere, par rapport à elle; d'où vient qu'on ne sçauroit admettre la proposition qu'on a avancée en faveur de l'opinion moderne, savoir, que l'imagination de la mere ne peut exécuter sur le fœtus l'opera-

tion qu'elle n'a pas le pouvoir d'éxécuter ſur la mere même ; puis qu'au contraire, la peur ou le chagrin qu'éprouve la mere, occaſionnent la mort & l'avortement de ſon fruit, ſans la faire mourir elle-même.

Enfin, le dernier argument dont on ſe ſert pour éluder la force de l'experience qu'employa Jacob ſur les Brébis de Laban, (*a*) eſt de dire, qu'il y a beaucoup de difference entre l'imagination des Brébis, & celle d'une femme, celle des premieres étant auſſi groſſiere & auſſi materielle que leur ame, & pouvant recevoir aiſement l'impreſſion de telle ou telle couleur, & fixer ſon imagination ſur elle, ſans que d'autres eſpeces puiſſent l'effacer, au lieu que celle des femmes eſt extrêmement changeante, & ſuſceptible d'une infinité d'images,

(*a*) Geneſ. Cap. 30. ℣.39. *Factumque eſt, ut in ipſo colore coitus Oves intuerentur virgas & parerent maculoſa & varia, & diverſo colore conſperſa.*

qui ſe ſuccedent & ſe détruiſent les unes les autres.

Cette maniere de Philoſopher me paroît ſinguliere, & je ne veux, pour prouver le contraire, qu'appliquer les mêmes termes à l'ame humaine, qui eſt infiniment plus noble & plus excellente que celle des animaux. Voici comme je raiſonne : l'imagination des femmes eſt ſans contredit plus forte, plus active & plus éficace que celle des Brébis, vû la nobleſſe & la ſpiritualité de leur ame, & plus propre, à cauſe de la proportion exacte des organes à recevoir les images des objets, ſans qu'ils ſe confondent ; de ſorte que l'ame a une liberté entiere d'animer les eſprits qui concourent à la reception & à la retention des eſpeces que l'objet envoye à l'imagination, afin que celle-ci étant excitée par l'appetit tranſmette au fœtus la couleur dont elle a reçû l'impreſſion, par où l'on voit que la meilleure façon de raiſonner eſt celle-ci : ſi la force d'une imagination épaiſſe, & dont les facultez ſont ſi groſſieres, a

pû tranſmettre les couleurs dont elle avoit reçû l'impreſſion à des Agneaux, à plus forte raiſon celle des femmes, qui eſt beaucoup plus forte & plus active, la communiquera-t'elle au fœtus, & je n'en veux d'autre preuve que le fait avec lequel j'ai promis de terminer cette Diſſertation, & que je vais rapporter, ſans y rien ajoûter ni diminuer, de ce que j'ai vû & obſervé moi-même, avec toute la refléxion dont je ſuis capable.

Etant en 1738. Principal du College de Carthagene dans le nouveau Royaume de Grenade, je fus à une Infirmerie, qui n'eſt ſeparée du College que par une muraille, pour viſiter les domeſtiques malades qu'on y amene de la Campagne. J'y trouvai entr'autres une Négreſſe mariée, qui me fit le détail de ſa maladie, ajoûtant qu'il s'en falloit beaucoup qu'elle eut obtenu la ſanté dont le Médecin l'avoit flatée lors de ſon accouchement. Là-deſſus, je voulus auſſi voir l'enfant, pour voir s'il ſe por-

toit bien. La Négreſſe le découvrit, & je vis avec un étonnement que je ne puis exprimer un enfant tel qu'on n'en a jamais vû depuis que le monde eſt monde. Je vais le dépeindre, pour qu'on ne m'accuſe point d'éxagerer, mais je crains de ne pouvoir y réüſſir avec la plume, puiſque les meilleurs Peintres du Pays n'ont pû en venir à bout avec le Pinçeau.

Cette fille, qui pouvoit alors avoir environ ſix mois, & qui eſt entrée aujourd'hui dans ſa cinquiéme année, eſt tâchetée de blanc & de noir depuis le ſommet de la tête juſqu'aux pieds avec tant de ſymétrie & de varieté, qu'il ſemble que ce ſoit l'ouvrage du Compas & du Pinçeau.

Sa tête, pour la plus grande partie, eſt couverte de cheveux noirs bouclés, d'entre leſquels s'éleve une Pyramide de poil crépu auſſi blanc que la neige, dont la pointe vient aboutir ſur le ſommet même de la tête, d'où elle deſcend en élargiſſant ſes deux lignes collaté-

rales jusqu'au milieu de l'un & de l'autre sourcil, avec tant de régularité dans la division des couleurs, que les deux moitiés des sourcils, qui servent de bases aux deux angles de la Pyramide, sont d'un poil blanc & bouclé, au lieu que les deux autres moitiés qui sont du côté des oreilles, sont d'un poil noir & crépu. Pour mieux relever l'espace blanc que forme la Pyramide dans le milieu du front, la nature y a placé une tâche noire réguliere, qui domine considerablement, & sert à relever sa beauté.

Le reste de son visage est d'un noir clair, parsemé de quelques tâches d'une couleur plus vive, mais ce qui réleve infiniment ses traits, sa bonne grace, & la vivacité de ses yeux, est une autre Pyramide blanche, qui s'appuyant sur la partie inférieure du cou, s'éleve avec proportion, & qui partageant le menton, vient aboutir au-dessous de la lévre inférieure dans le creux qu'elle forme.

Depuis l'extrêmité des doigts des mains, jufqu'au deffus du poignet, & depuis les pieds jufqu'à la moitié des jambes, elle paroît avoir des gants & des botines naturelles d'un noir clair tirant fur le cendré, ce qui produit une admiration fans égale, d'autant plus que ces extrêmités font parfemées d'un grand nombre de mouches auffi noires que du Jai.

De l'extrêmité inférieure du cou defcend comme une efpece de Pélerine noire fur la poitrine & les épaules, laquelle fe termine en trois pointes, dont deux font placées fur les gros mufcles des bras, & la troifiéme, qui eft la plus large, fur la poitrine. Son épaule eft d'un noir clair & tâcheté, comme celui des pieds & des mains.

Enfin, ce qu'il y a de plus fingulier dans cette fille, eft le refte du corps, lequel eft tâcheté de blanc & de noir avec la même varieté dont j'ai parlé, avec deux tâches noires, qui occupent les deux genoux. Je récommandai fort à la

Négresse de veiller sur cet enfant, & de ne le laisser voir à personne, crainte que quelqu'un ne lui nuisît par la malignité de ses régards, comme cela arriva quelques jours après. (*a*)

Je retournai plusieurs fois à l'Infirmerie avec quelques uns de nos Peres, pour contempler & admirer ce prodige ; & à quelques jours de là il y eut une affluence considerable de Citoyens, & d'Etrangers, qui venoient d'arriver sur les Galions, qui s'en retournoient tous remplis d'étonnement, & donnant des loüanges au Créateur, qui toûjours admirable dans ses Ouvrages, prend quelque fois plaisir à les varier, pour montrer sa Puissance.

(*a*) C'est une opinion généralement répanduë en Espagne, qu'il y a des gens, dont le régard est si mal-faisant qu'ils peuvent faire mourir un enfant, en fixant leurs yeux sur lui. Aussi ont-ils soin pour les garantir de ce malheur, de leur pendre au cou une main de Jai, qui fait la figue, comme un préservatif contre ces sortes d'accidens. N. du. T.

Les Dames du Pays attendoient avec impatience la guérison de la Négresse, pour qu'elle pût porter chez elle cet enfant extraordinaire. Elles furent enfin satisfaites, & cet objet fit une telle impression sur leur esprit, qu'elles accablerent la mere & la fille d'une infinité de présens. Elles ne la prenoient point entre leurs bras, qu'elles ne lui missent des Coliers & des Brasselets de Perles prétieuses, & plusieurs Bijoux semblables. Il y eut plusieurs personnes qui voulurent l'acheter à quelque prix que ce fut, mais les égards qu'elles se devoient les unes & les autres, joints à la crainte de chagriner le Pere & la Mere, furent cause qu'elles ne purent se satisfaire. Cependant la fille se reveilla avec quelques symptomes de fiévre, & avec le visage triste & abbatu, ce qui m'obligea, dès que la nuit fut venuë, de la rapporter à sa mere dans l'habitation où elle étoit née. Cependant ce prodige fit du bruit dans le nouveau Royaume & dans la Province de *Caraças*, &

l'on m'assura même que les Consuls Anglois avoient envoyé son Portrait à la Cour de Londres.

Ce Phénomene excita parmi les curieux plusieurs disputes sur l'origine des couleurs, on ne parloit plus d'autre chose, chacun adoptant l'opinion qui favorisoit son inclination, & ce fut alors que j'admis pour indubitable, celle que j'ai avancée ci-dessus touchant la force de l'imagination. Ayant pris un jour cette fille entre mes bras, pour mieux observer la varieté des couleurs dont j'ai parlé, je remarquai qu'il sauta en même tems sur les genoux de la Négresse une chienne noire & blanche. Je comparai ses tâches avec celles de la fille, & ayant trouvé beaucoup de ressemblance entr'elles, je me mis à les examiner en détail, si bien que je trouvai une conformité totale entre les unes & les autres, non seulement pour la forme, la figure, & la couleur, mais encore par rapport aux endroits où elles étoient placées. Je ne fis là-dessus aucune

queſtion à la Négreſſe pour ne point m'écarter du ſyſtême que j'avois adopté. Je lui demandai ſeulement depuis quel tems elle avoit cette chienne ? & elle me répondit, qu'elle l'avoit élevée depuis qu'on l'avoit ôtée à ſa mere pour la lui donner. Je lui demandai encore ſi la chienne ſuivoit ſon mari lorſqu'il alloit aux champs ? Elle me dit que non, & que la chienne lui tenoit toûjours compagnie. Je crus donc alors, & je crois encore, que la vûë continuelle de cet animal, jointe au plaiſir qu'elle trouvoit à joüer avec elle, avoit été plus que ſuffiſante pour tracer cette varieté de couleurs dans ſon imagination, & l'imprimer à la fille qu'elle portoit dans ſon ſein. Je communiquai ma penſée à deux de nos Peres, leſquels ayant comparé, comme j'avois fait, les tâches de la chienne avec celle de la fille, ne douterent plus que ce ne fut un effet de l'imagination de la mere.

Tout ce que je pourrois ajouter,

pour établir la verité du fait que je viens de rapporter, feroit inutile, puisqu'il y a dans cette Ville plusieurs personnes, tant Ecclésiastiques, que Séculiers, qui en ont été témoins, & qu'à Cadix même, il se trouve grand nombre de gens, qui ont vû la fille dont je parle.

On a vû de nôtre tems un accouchement digne de curiosité du Lecteur, moins par sa rareté & sa singularité, que par sa nouveauté. On peut le voir dans le dernier Tome des œuvres du Pere Feyjoò, qui est le premier de ses Lettres sçavantes Lett. 4. Pag. 73. Les Indiens de l'*Orénoque* nous attendent, pour nous mettre au fait de leurs mœurs & de leurs inclinations. Retournons donc chez eux, persuadés que nôtre curiosité trouvera de quoi se satisfaire, quelqu'avide qu'elle puisse êitre.



§. V.

Portrait des Indiens en général ; & leur génie.

L'INDIEN en général (je parle de ceux qui vivent dans les bois ou qui commencent à se civiliser ,) est homme comme nous ; mais le défaut de culture a tellement défiguré sa raison, que j'ose dire, moralement parlant : „ que l'Indien „ Barbare & Sauvage est un monstre qu'on n'a jamais vû , & qui a „ pour partage l'ignorance , l'ingratitude , l'inconstance, la paresse, „ la crainte, & la gloutonnerie. “ Ce n'est qu'à force de tems, d'instruction & de travail , qu'on peut venir à bout de dissiper cette affreuse Barbarie. Comme un habile Sculpteur apperçoit à travers la dureté de la Pierre , la beauté de la Statuë qu'il veut faire, on découvre de même à travers les coûtumes monstrueuses & Barbares des Indiens Sauvages, les perles prétieu-

Comparaison rélative au sujet.

ſes de ces ames, que nôtre Rédempteur a acquiſes au prix de ſon Sang, ce qui anime les Miſſionnaires à cooperer, avec le ſecours de Dieu, à leur ſalut éternel. Il y a cependant cette difference entre le Sculpteur & eux, que le premier, après avoir mis la derniere main à ſon ouvrage, n'a plus rien à faire, au lieu que le Miſſionnaire a ſans ceſſe à lutter avec l'ignorance, l'ingratitude, l'inconſtance, la pareſſe & l'ivrognerie de ſon troupeau. Il eſt vrai que ſes peines ſont moins infructueuſes lorſqu'il n'a que de jeunes gens à inſtruire : mais il n'en eſt pas de même avec les adultes qui ont croupi dans la Barbarie, & il a beſoin de toute ſa prudence pour ne pas perdre le tout par un trop grand déſir de le conſerver. L'ignorance de ces Peuples eſt telle, qu'ils conſervent dans leur vieilleſſe les inclinations qu'ils avoient dans leur enfance ; & le même motif qui oblige un enfant à s'enfuir de l'école, oblige de même un Cacique à s'enfuir avec ſes Vaſ-

Ignorance, inconſtance & ingratitude des Indiens.

ſeaux, & à abandonner le Miſſionnaire, ſi grande eſt leur inconſtance! Inſenſibles aux bienfaits qu'ils ont reçûs, & qu'ils reçoivent tous les jours, ils ſe retirent dans le fond des Forêts; de ſorte qu'on eſt obligé de travailler de nouveau pour les aſſembler, tant ils ſont ingrats & méconnoiſſans! Que dirai-je de leur pareſſe naturelle, qui eſt le fruit de l'oiſiveté dans laquelle ils vivent dans les Bois? C'eſt ſur les femmes, que roulent les travaux des champs & les ſoins du menage, le mari en eſt quitte pour aller à la chaſſe ou la pêche, & content de ſes exploits, il s'enyvre avec de la *Chicha* (c'eſt le nom qu'ils donnent à leur Biere) & dort tout le tems qu'il lui plaît.

Leur pareſſe.

Une pareille conduite ne peut manquer d'étonner les Européens, mais elle n'a rien d'extraordinaire dans l'Amérique Méridionale, où l'on trouve des Peuples, ſurtout au *Chili*, qui l'imitent au pied de la lettre.

Ce qui me ſurprend eſt, que

dans l'Isle *Formose*, qui est peu éloignée de la Chine, & soumise à ses Loix, les habitans, peu touchés de l'exemple de leurs voisins, qui sont extrêmement laborieux & œconomes, se livrent à la paresse & au plaisir, & se réposent sur leurs femmes du soin de leurs champs & de leur menage. (*a*) Elles béchent, labourent & sement, & font enfin ce que devroient faire leurs maris, s'ils étoient moins efféminés.

Pour revenir à nos Indiens, je dis qu'il faut beaucoup de tems & d'industrie, pour les porter au travail, dans les choses mêmes dont ils ne peuvent absolument se passer. Que s'il se trouve quelque Nation tant soit peu adonnée à la culture des champs, comme la *Saliva*, & la *Achagua*, on la tient pour convertie, parce qu'après avoir semé ses champs, & vaqué au travail qui lui plaît le plus, elle reste tranquille, & se prête aux instructions qu'on veut lui donner.

(*a*) Hist. de M. Salmòn. Tom. 1. de la Chine. Chap. 11.

Leur timidité mal fondée.

Leur timidité naturelle eſt la ſource de leur inconſtance, & de tous les travaux qu'eſſuyent les Miſſionnaires. Plus fragiles que le verre, s'ils s'apperçoivent que le Pere les ait regardés avec attention, s'ils entendent quelque parole un peu dure, ils s'enfuyent, & emmenent avec eux toute leur famille. C'eſt cette crainte & cette timidité qui les rend ſi malins; ils croyent toûjours qu'on veut les tromper, auſſi ſont ils menteurs, & extrêmement adroits à cacher leurs menſonges. Je ne crois pas qu'il y ait au monde de Peuple plus ſecret. Il eſt ſouvent arrivé que des Nations entieres ont reſté aſſemblées deux ou trois mois de ſuite, dans le deſſein de ſe ſoulever, ſans que ni femme, ni enfant, ni vieillard, en ait donné le moindre avis, & lorſqu'ils ſont pris, on les tueroit plûtôt, que de les obliger à reveler leur ſecret. C'eſt dequoi l'on a vû des exemples à *Cinaloa*, au *Méxique*, au *Chili* & à *Chaco*, où des Provinces entieres ont tenu leur rébellion ſecrette,

Ils ſont fort ſecrets pour le mal.

jusqu'au moment de l'exécution. Cela paroit d'autant plus incroyable, que ces Peuples sont extrêmement sauvages, inconstans & volages.

Leur addresse pour cacher leur fuite.

Rien n'est comparable à l'adresse avec laquelle les Indiens cachent leur fuite, aussi est-il impossible de les suivre, quelque envie qu'on ait de le faire. Dans les Pays humides & au sortir des Rivieres, ils marchent à reculons, pour faire croire qu'ils viennent d'un côté, tandis qu'ils s'en vont d'un autre. Dans les terres inondées, où ils sont obligés de laisser leurs traces, ils font tant d'allées & de venuës, ils entrent & sortent si souvent, qu'on ne sçait plus où les chercher; de sorte qu'à moins de prendre avec soi un guide fidelle de la même Nation, il n'y a aucun espoir de les trouver. Je dis un guide fidelle, & la difficulté est de le rencontrer; car plusieurs qu'on croyoit tels, au lieu de conduire les Missionnaires où il falloit, ont cherché à les faire perdre & à les précipiter, leur

faiſant faire des traverſées de cinq jours de marche dans des Marais, pour qu'ils périſſent de faim & de fatigue. Je n'avance rien que de vrai, & je pourrois citer un grand nombre d'exemples de cette eſpece, dont le ſeul récit fait fremir.

Voici deux regles certaines que m'a appris l'experience, pour connoître les Indiens qui ont deſſein de s'enfuir; c'eſt aux Miſſionnaires à en faire leur profit. Premierement, l'Indien, qui a pris cette réſolution, eſt plus aſſidu à la Meſſe & au Catéchiſme; il fait des viſites plus fréquentes au Miſſionnaire, il exagere ſa pauvreté, & finit par lui demander du ſecours.

La ſeconde choſe que doit obſerver le Miſſionnaire, lorſqu'un Indien a pris la fuite, ſoit ſeul ou accompagné, eſt de ne jamais prendre pour guide les parens, ni les amis du fugitif, s'il ne veut perdre ſon tems & ſa peine. Qu'il tâche de découvrir celui avec qui l'Indien a eu querelle (car ces fuites ſont toûjours occaſionnées par

des démêlés) & qu'il le prenne pour conducteur, lui laiſſant la liberté de mener avec lui ceux qu'il jugera à propos. Ce moyen lui réuſſira, & il trouvera infailliblement le déſerteur, ſans courir lui-même aucun riſque, ſa ſeureté étant fondée ſur le génie vindicatif des Indiens.

Après ce que je viens de dire, peut-on ſe flâter de connoître parfaitement le génie d'un Peuple, qui à l'exception de ce qui le regarde, n'a que la rudeſſe & la groſſiereté pour partage, qui prompt à faire le mal, ne ſe porte au bien qu'avec une pareſſe extrême, & enfin, qui plein d'inconſtance lorſqu'il s'agit de ſon ſalut, perſiſte dans le mal avec une fermeté & une conſtance d'autant plus affreuſe, qu'elle eſt la cauſe de ſa perte ? Il y a lieu de croire que le Démon, faché de ſe voir ravir un ſi grand nombre d'ames, employe toutes les ruſes poſſibles pour les tromper & les ſéduire.

Malgré ce caractere commun à

Dieu forme de ces pierres des enfans d'Abraham.

tous les Indiens, lequel domine cependant plus dans certaines Nations que dans d'autres, la Puissance de Dieu prévaut enfin, & à force de tems, de patience & d'instruction, il se forme de très-belles Peuplades, on bâtit des Eglises, & l'on porte les Indiens à fréquenter les Sacremens, & alors ces mêmes Indiens avoüent eux-mêmes, qu'ils avoient vêcu jusqu'alors comme des bêtes. Il faut du tems & des années pour aller chercher ces Peuples idolâtres dans les Forêts, bien du travail & de la peine pour les lier entre-eux, & les accoûtumer à ne composer qu'un seul Peuple, bien de patience & de prudence pour les civiliser & les mettre en état d'être instruits. D'abord, on ne les bâtise qu'à l'article de la mort, tant on craint leur inconstance, mais si l'on apperçoit qu'ils persistent dans leur résolution, on entreprend de les instruire. On ne les convertit pas tous, & il y en a qui restent idolâtres, soit par grossiereté, soit par entêtement, & on les souffre pour

ne pas tout perdre : mais peu à peu ils entrent tous dans le ſein de l'Egliſe. Ceux qui ſont curieux de cette ſorte de matiere, n'ont qu'à lire le vingt-troiſiéme Chapitre de cette Partie.

CHAPITRE VI.

Origine extravagante que s'attribuent quelques Nations de l'Orénoque. On examine qu'elle eſt la véritable.

N'ABANDONNONS point encore le poſte d'où nous avons découvert quelques proprietés des Indiens en général. Bornons maintenant nos régards, & contentons-nous de les fixer ſur l'*Orénoque* & ſur les Pays qui ſont aux environs, pour voir l'origine & la lignée, que s'attribuent les Peuples qui défrichent ſes fertiles plaines.

L'Inca n'a point pouſſé

J'ai dit dans le Chapitre précédent qu'on trouvoit une Barbarie

ſes Conquêtes juſqu'à l'*Orénoque*.

& une groſſiereté extraordinaire chez toutes les Nations qui n'ont point été aſſujeties à l'*Ynca* ; & de fait ce Prince ne pouſſa jamais ſes conquêtes juſqu'à l'*Orénoque* , & ne s'en approche jamais aſſez pour lui donner ſes Loix , vû que ce qu'on a découvert juſqu'ici de l'*Orénoque*, eſt éloigné de pluſieurs centaines de lieuës de la Juriſdiction de *Quito* , qui eſt le terme où l'*Ynca* borna ſes conquêtes à l'Occident , quoiqu'il ſoit vrai de dire , que le Pays & les Rivieres inconnuës du reſte de l'*Orénoque* , deſcendent de cette Juriſdiction , d'où vient que les

Les Peuples de l'*Orénoque* ſont tout-à-fait Barbares.

Nations dont nous allons parler ſont incultes & ſauvages , ne ſachant ni lire , ni écrire , n'ayant aucune des Peintures ni des hyéroglipнes , qui étoient en uſage chez les Méxicains , ni colómnes , ni annales diſtinguées par des cordons de differentes couleurs , dans leſquelles les *Yncas* conſervoient le ſouvenir des tems qui les avoient précedés , ni aucun ſigne pour ſe rappeller la mémoire des évenemens paſſés. On

ne

ne peut donc s'empêcher de rire, & d'avoir compassion en même tems des folies que débitent sur leur origine des Nations, qui se croient plus éclairées que les autres, (car l'orguëil étend son empire sur les Barbares mêmes,) & qui cependant ne savent que répondre, quand on leur demande des nouvelles de leurs ancêtres.

La vie de ces Barbares ne differe point de celle des Bêtes.

Leurs pensées ne s'élevent jamais plus haut que la terre qu'ils habitent : ils n'ont d'autres idées que celles qui leur sont communes avec les Bêtes, savoir de manger, de boire, de perpetuer leur espece, & de se méfier de ce qu'ils apprennent, comme d'une chose nuisible & préjudiciable. Telle est la vie de ces hommes sauvages.

Les *Caribes* sont plus superbes & plus hautains

On trouve cependant parmi ces Barbares des Nations qui se picquent d'être fort entenduës, & à dire vrai, elles l'emportent sur les autres, pour la taille, l'agilité, & la politesse du langage. De ce nombre est celle des *Caribes*,

qui s'étend le long de la Côte Orientale jusqu'à la *Cayene*, & dont on trouve aujourd'hui un grand nombre dans l'Isle de la *Trinité de Barlovento*, & dans les trois Isles de *Colorados*, qui sont auprès de la Martinique. Je ne sache même pas qu'il y ait dans ces vastes Pays de Nation qui l'égale pour l'étenduë & le nombre d'habitans, si ce n'est celle des *Caberres*, si tant est qu'on la découvre un jour entierement. Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'elle est aussi courageuse, & qu'elle bat quelquefois les *Caribes*, lorsqu'ils s'avisent de remonter l'*Orénoque* & de vouloir aborder dans leur Pays.

Les Caribes sont affables, grands & bienfaits : dès la premiere fois qu'ils abordent un homme, ils lui parlent avec la même hardiesse & la même franchise, que s'ils le connoissoient de longue main. Ils l'emportent sur leurs voisins en fait de ruses & de trahison, aussi sont-ils naturellement timides & lâches. Lorsqu'on leur demande l'o-

rigine de leurs ancêtres, ils ne répondent autre chose que *Ana carinà rote*, c'est-à-dire, *il n'y a que nous qui soyons un Peuple*, réponse qui naît de l'orgüeil avec lequel ils regardent les autres Nations, qu'ils traitent comme leurs esclaves, & c'est avec la même impudence qu'ils le leur disent en face en ces termes : *Amucòn papororo itòto nantò* : *toutes les autres Nations sont nos Esclaves.* Tel est l'orguëil de la Nation *Caribe* ; & en effet, elle traite avec mépris & avec tyrannie tous ces Peuples, qui craignent extrêmement son joug.

Les *Caribes* ignorent leur origine, & prétendent être la seule Nation.

Nous avons vû que les *Caribes* ignoroient leur origine, mais la Nation *Saliva* & *Achagua* leur en ont trouvé une à leur façon, qui est assez bien fondée. Les *Salivas* disent que le *Purù*, dont nous parlerons dans la suite, envoya son fils du Ciel, pour tuer un serpent horrible, qui détruisoit & dévoroit les Peuples de l'*Orénoque* ; que le fils de *Puru* vainquit effectivement ce Serpent & le tua au grand contente-

Les *Salivas* donnent une origine curieuse aux *Caribes*.

Traces du péché originel & de la Rédemption.

ment de toutes ces Nations, & qu'alors *Puru* dit au démon : *Va-t'en à l'enfer, maudit, tu ne rentreras jamais plus dans ma maison.* (Le curieux remarquera dans cette Tradition une idée confuse de la Rédemption du genre humain) ils ajoutent que leur joye fut de courte durée, parce que dès que le serpent commença à pourrir, il se forma dans ses entrailles des vers horribles, de chacun desquels nâquit un Indien Caribe avec sa femme; & que comme la Couleuvre, ou le Serpent, avoit été ennemi de toutes ces Nations, de-là vient que les Caribes qui sont ses fils, sont courageux, cruels & inhumains. Tel est l'honneur que la Nation Saliva, fait à l'orgueil des *Caribes*.

L'origine que les *Achaguas* donnent aux *Caribes*, est bien inventée.

L'érudition de la Nation *Achagua* ne differe pas beaucoup de celle-ci. Elle assure que les Caribes sont les vrais descendans des Tygres, & qu'ils ont hérité de la cruauté de leurs peres. De-là vient que du mot *Chavi*, qui dans leur

langue ſignifie un Tygre, ils déduiſent celui de *Chavinavi*, qui parmi eux ſignifie la même choſe que Caribe, deſcendant de Tygre. D'autres Achaguas d'une Tribu differente, adouciſſent cette ſignification, & l'étendent d'avantage : *Chavi*, ſelon eux, eſt un Tygre, & *Chavina* la lance, & de ces deux mots, *Tygre* & *Lance*, ils forment le nom des Caribes, les appellant *Chavinavi*, qui ſignifie, *fils de Tygres avec la Lance*, faiſant alluſion à la cruauté, & à l'humeur ſanguinaire des *Caribes*.

La Nation *Othomaca*, qui eſt l'extrait & la quinteſſence de la même barbarie, & la plus Barbare de tous les Peuples de l'*Orénoque*, a un ſentiment bien digne de ſa groſſiéreté & prétend : Qu'une pierre formée de trois autres, miſes l'une ſur l'autre, en forme de chapiteau, ſur une pointe de rocher appellé *Barraguan*, a été leur premiere ayeule, & qu'un autre rocher affreux, qui en termine un autre, éloigné de deux lieuës, a été leur premier ayeul ; & en conſequen-

La Nation *Othomaca*, eſt de toutes les Natiõs barbares la plus groſſiere & la plus ſauvage.

Elle tient que deux Rochers ſont

été ses ancêtres.

ce, ils croient que tous les rochers & toutes les pierres qui composent le *Barraguan* (c'est un haut promontoire de rocher, sur lequel il n'y a pas un grain de terre) ils croient, dis-je que chacune des pierres, est un de leurs ancêtres, & de-là vient, que quoi qu'ils enterrent leurs morts avec du pain & de la *Chicha* pour que leurs ames ayent dequoi vivre pendant leur voyage, l'année n'est pas plûtôt passée, ils enlevent leurs têtes & les mettent à l'ombre de leur ayeule, les plaçant dans les creux que forment les Rochers du *Barraguan*, aussi y trouve-t'on grand nombre de ces têtes, sans qu'elles se changent en pierres, ainsi qu'ils le croyent.

Les *Mapoyes* se disent aussi descendus de ces deux Rochers.

Les Indiens de la Nation *Mapoya* appellent la pierre, qui sert de chapiteau à la pointe du *Barraguan*, *Uruana*, & disent que c'est là la source de tous ceux de leur Nation, aussi aiment-ils qu'on les appelle *Uruanayes*, composant leur généalogie d'une infinité de chimeres & d'extravagances.

Les Indiens *Salivas* ne se don-

nent point une meilleure origine, quoi qu'à dire vrai, eux & les *Achaguas*, ſoient les Nations les plus intelligentes & les plus affables, que nous ayons encore trouvés. Une de leurs Tribus prétend être fille de la terre ; cela eſt vrai, & elle parle bien, mais la choſe n'eſt point telle qu'elle le penſe, parce que les ames ont une origine plus noble ; au lieu que ceux de cette Tribu prétendent que la terre a produit autrefois des hommes & des femmes, tout comme elle produit des ronces & des épines. D'autres Tribus ont un autre ſentiment, & aſſurent que certains arbres donnerent autrefois pour fruit les hommes & les femmes de leur Nation, dont ils ſont deſcendus ; & lorſqu'on leur demande où ſont ces arbres, & pourquoi ils ne portent plus de pareil fruit, ils s'en rapportent à la ſçavante érudition des *Achaguas*, leurs voiſins, leurs amis & leurs maîtres. Quelques autres Tribus de ces mêmes *Salivas*, ont des ſentimens plus nobles & plus

Les *Salivas* ne ſe trompent pas moins que les autres ſur leur origine.

relevés, & ſe diſent deſcenduës du Soleil (prérogative que les anciens Peuples du Perou, n'accordoient qu'aux *Yncas* leurs Souverains.) Nous demandâmes un jour à ces fils du Soleil, comment il pouvoit ſe faire que les deux premiers *Salivas* dont le Soleil accoucha, fuſſent tombés de ſi haut ſans ſe tuer? Le *Saliva* demeura confus, & dit: *Qui ſçait ce qui eſt arrivé*? C'eſt ainſi que les *Achaguas* content la choſe.

Origine que ſe donnent ſottement les *Achaguas*.

Les *Achaguas*, avec toute leur ſçience, ne s'attribuent pas une meilleure origine, les uns ſe diſant nés de troncs d'arbres, & s'appellant par alluſion à cette naiſſance *Ayenbaverrenais*, d'autres ſe diſant deſcendus de Rois, & s'appellant pour cet effet *Univerrenais*, & autres puerilités ſemblables, qui prouvent que ces Peuples Barbares reconnoiſſent la dépendance où ils ſont d'une cauſe ſupérieure, mais que n'ayant pû la découvrir à cauſe de leur ignorance, ils ont imaginé les ſotiſes qu'on vient de

voir, & une infinité d'autres dont on peut juger par celles que j'ai rapportées.

Ils croyent qu'il n'y a point d'autre Païs que le leur, ni d'autres hômes qu'eux.

Comme ils ne connoiſſent point d'autre Pays que celui qu'ils habitent, & qu'ils n'ont aucune connoiſſance, non-ſeulement de nôtre continent, mais même de celui de l'Amérique où ils ſont, ils ne peuvent point s'imaginer qu'il y ait d'autres Peuples que ceux qui ſont autour d'eux, auſſi écoutent-ils avec plaiſir & admiration ce qu'on leur dit de l'Europe; & le lien le plus puiſſant qu'un Miſſionnaire puiſſe employer pour ſe les attacher, eſt de leur faire comprendre en leur Langue „ Que ce n'eſt que pour les „ arracher des griffes du démon, „ qu'il a abandonné ſon Pays & ſes „ parens, & qu'il eſt venu de ſi „ loin pour les aimer & les traiter „ comme ſes enfans. "

Diſcours qui fait impreſſion ſur les Indiens en général.

On a éprouvé pluſieurs fois qu'il n'y a pas de moyen plus efficace pour appaiſer les troubles que le démon excite parmi les Peuples du nouveau monde, que de dire à leurs

anciens : „ C'eſt pour cela que j'ai „ quitté mes parens, & que je ſuis „ venu vous chercher.

Ces Peuples étant auſſi bornés que je viens de le dire, il ne s'eſt jamais trouvé perſonne chez eux qui ait penſé, que leurs ancêtres ont pû paſſer des Pays Etrangers dans le leur pour s'y établir, c'eſt pourquoi ils recourent aux pierres, aux fleuves & aux arbres, comme leurs véritables ancêtres.

Je tiens que les Indiens deſcendent de *Cham*, ſecond fils de Noë,

Comme ces Peuples ſont hors d'état de nous ſatisfaire, je vais pour un moment me mettre à leur place, & communiquer au Lecteur les penſées qui me ſont venuës dans l'eſprit, en refléchiſſant ſur leurs mœurs, leur langue, & leur infortune, qui eſt digne de nôtre compaſſion, Je dis donc que les Indiens deſcendent de *Cham*, ſecond fils de Noë, de même que nous deſcendons de *Japhet*, par Tubal, qui a peuplé l'Eſpagne, lequel étoit petit fils de Noë, & qui vint dans ce Royaume 131 ans après le Déluge

Univerſel l'an 1788 de la Création du monde, (*a*) L'Arabie, l'Egypte & le reſte de l'Affrique échurent à *Cham*, & quelques-uns de ſes petits fils, ou de ſes arriére petits fils, s'étant embarqués, & ayant été pouſſés par la tempête, comme je le dirai, paſſerent du Cap Verd, au Cap le plus avancé de l'Amérique Méridionale, qui eſt celui de *Fernambouc*. Je ne veux d'autre preuve de mon ſentiment que la patience avec laquelle les Indiens ſupportent le joug de la domination Eſpagnole; à quoi l'on peut ajouter cet aviliſſement d'eſprit, qui les porte à ſervir les Négres, qui ſont eux-mêmes Eſclaves des Européens. Ce n'eſt pas tout; ce qui m'a donné beaucoup à penſer, a été de voir, qu'ils ſervent avec plus de plaiſir & de meilleure volonté un Négre Eſclave *d'Angola* ou de *Mina*, qu'un Européen de quelque qualité qu'il ſoit. J'ai encore obſervé que pour bien qu'un

Premiere preuve de mõ ſentiment.

(*a*) P. Buffier, fol. 148. de ſon Hiſtoire Univerſelle.

Européen traite un Indien, ſoit par rapport à l'habillement, ou à la nourriture, il abandonne tôt ou tard ſon maître, & ſe met au ſervice d'un Négre, qui le maltraite & le nourrit fort mal, & que cependant, loin de s'enfuir, il le ſert avec une affection infinie. Quel eſt ce myſtère ? Ce que je viens de dire ſe paſſe au pied de la lettre, & je ne ſuis pas le ſeul qui ait fait cette remarque. Quelle peut donc être la cauſe d'une conduite ſi extraordinaire ? Je réponds à cela, qu'ils n'agiſſent ainſi que pour vérifier la malediction que Noë prononça contre Cham, lorſqu'il ſe reveilla, lui diſant (a) *qu'il ſeroit ſerviteur des ſerviteurs de ſes freres.* Il ne dit point, *ſerviteur de ſes freres*, mais *ſerviteur des Eſclaves de ſes freres.* Et tels ſont exactement les Indiens, non point contre leur gré, mais par choix, vérifiant ainſi la malediction de Noë,

Ils aiment à ſervir les eſclaves Négres.

Je dis plus, Tous les Européens qui ont été à l'Amérique, & qui y

(a) Geneſ. Cap. 9. ℣. 25.

demeurent encore, ſavent, que l'yvrognerie eſt celui de tous les vice auquel les Indiens ſont le plus adonnés, & que c'eſt l'écueil le plus fatal de ces Peuples ; & j'attribuë auſſi à Cham ce vice univerſel des Indiens, de même que la nudité dans laquelle vivent les Peuples Idolâtres de l'Amérique. Cham ſe mocqua de la nudité de ſon Pere, & de l'attitude dès-honnête dans laquelle il dormoit, & par un effet de la malediction, ce qui n'avoit été qu'un accident purement fortuit dans Noë, devint preſque naturel dans les Indiens deſcendus de Cham, puiſqu'ils ſont enclins à l'ivrognerie, & qu'ils n'ont pas de plus grand plaiſir que d'aller nuds. Que les curieux voyent maintenant, s'ils trouveront ſur la terre un Peuple qui ait autant de part à la malediction de Noë contre Cham, & chez lequel elle ſe verifie mieux ? Herrera (*a*) cite pluſieurs Indiens, qui conterent aux Eſpagnols au commencement de leurs Conquêtes,

La raillerie que fit Chām de la nudité & de l'ivrognerie de ſō Pere, eſt retōbée ſur les Indiens, comme une malédictiō.

(*a*) Decada. 1. Lib. 9, cap. 4.

que par une Tradition de leurs ancêtres, ils avoient connoiſſance du Déluge & de Noë, qu'ils deſcendoient du ſecond fils de Noë, lequel s'étoit mocqué de la nudité de ſon Pere, & que par un effet de cette malediction, ils vivoient nuds. On me répondra que les Négres ſuivent la même coûtume & n'uſent point d'habits, mais je tiens auſſi que les Négres deſcendent de Cham, avec cette difference qu'ils ont l'ame moins baſſe, puiſqu'on voit tous les jours des Indiens qui ſe mettent de leur plein gré au ſervice des Négres, au lieu qu'il n'y a aucun Négre, qui veüille s'abaiſſer à ſervir un Indien; & cette humeur hautaine peut venir de la difference de leurs temperamens, de la nourriture dont ils uſent en Affrique, & de pluſieurs autres cauſes inconnuës juſqu'ici, auxquelles j'attribuë la qualité de leurs cheveux de même que leur noirceur.

On trouve chez les Indiens pluſieurs choſes qui confirment le ſentiment de l'Auteur.

Je dis en ſecond lieu, que les Nations de l'*Orénoque* & des environs, obſervent pluſieurs des céré-

monies que les Hébreux pratiquoient pendant leur séjour chez les Gentils, & qu'ils les suivent aveuglement sans en savoir la raison, guidés par la Tradition qu'ils ont reçûë de leurs ancêtres. Je conclus donc de cet usage & de plusieurs autres de même espece, qu'après que l'Amérique eut été peuplée par les descendans de Cham, il y passa aussi bon nombre d'Hébreux, lors de la dispersion de ce Peuple ingrat, lesquels ont enseigné aux premiers habitans les cérémonies dont je parle, & dont je traiterai plus au long dans la suite.

Les Indiens de l'*Orénoque* Judaïsent sans le savoir.

La Circoncision, cette marque distinctive du Peuple que Dieu s'étoit reservé, quoique pratiquée avec la varieté qu'un long espace de tems introduit dans les usages & les coûtumes, est encore en usage parmi ces Nations Idolâtres. Les *Salivas*, dans les tems qu'ils la pratiquoient, & ceux qui vivent dans les Bois, circoncisoient leurs enfans le huitiéme jour, sans en excepter les filles, & cela d'une ma-

Differentes marques de la Circoncision que j'ai observées parmi les Indiens.

niere ſi cruelle, qu'il en mouroit plusieurs de l'un & de l'autre ſexe.

Autres ſignes de la Circonciſion.

Les differentes Nations de *Cuiloto*, d'*Uru*, & des autres Riviéres, qui ſe jettent dans l'*Apure*, avant d'avoir embraſſé le Chriſtianiſme, pratiquoient cet uſage avec plus de cruauté & d'inhumanité, y joignant des bleſſures conſiderables aux bras & dans toutes les parties du corps dont on voit encore les cicatrices ſur ceux qui vivent aujourd'hui, & qui deſcendent de ces Sauvages. Ils n'exerçoient cette boucherie ſur leurs enfans, que lorſqu'ils avoient atteint l'âge de dix à douze ans, pour qu'ils euſſent aſſez de force pour ſupporter la perte de ſang qu'occaſionnoient plus de cent bleſſures qu'ils faiſoient à ces victimes innocentes de leur ignorance. Je trouvai en 1721 dans ces Bois un enfant moribond, dont les playes s'étoient envenimées, & dont tout le corps étoit couvert d'une matiére dégoûtante. Pour que ces enfans ne ſentiſſent point l'inſtrument avec lequel on leur perçoit les chairs, on avoit ſoin

de les ennyvrer auparavant, parce que perſonne n'étoit exempt de cette ſanglante cérémonie. Les marques de la circonciſion ne ſont pas moins cruelles chez les Indiens *Guamos* & *Othomacos*.

La Poligamie.

La Poligamie autrefois permiſe aux Hébreux, & la répudiation, ſont ſi fort en vigueur chez ces Peuples, que la Synagogue la plus ſcrupuleuſe pourroit ſe mouler ſans crainte ſur eux.

Ils ont le cochõ en horreur.

On ne trouvera point de Juif qui ait autant d'horreur que ces Idolâtres pour la chair de Cochon; il eſt vrai qu'ils en mangent ſans répugnance, après qu'ils ont été inſtruits & bâtiſés.

Ils uſent d'onction comme les Juifs.

Les onctions & les Parfums qu'employoient autrefois les Juifs, ſubſiſtent encore parmi les Peuples de l'*Orénoque* dans toute leur vigueur. Je traiterai cette matiere dans un Chapitre particulier, pour en donner une plus parfaite intelligence.

Ils ſe lavent ſouvent.

Les Indiens ſont obligés de ſe laver le corps trois fois par jour, ou

tout au moins, deux, eh! qui ne dira point en voyant cette coûtume, que ces Peuples Judaïsent? je raporterai d'autres marques de leur Judaïsme, à mesure qu'elles se présenteront; & pour ne point amplifier mon sujet, je conclus en protestant que si l'esprit de convoitise & d'interêt, qui domine dans les Juifs, venoit à se perdre, on le retrouveroit chez les Nations de l'*Orénoque* & des environs; dont le stile, en fait de parenté est le même que celui des Hébreux, les uns & les autres donnant le nom de frere & sœurs, aux parens & aux parentes du second & du troisiéme dégré. (*a*) *L'inconstance, l'ingratitude, l'infidelité, la timidité*, & les autres vices que l'Ecriture attribuë au Peuple Juif, se rencontrent dans les Peuples dont je parle, sans en excepter aucun, quoi qu'en differens dégrés, d'où je concluds que les uns descendent des Juifs qui furent dispersés du tems

L'avarice, l'interêt & les autres vices communs aux Juifs & aux Indiens.

(*a*) Gregoire Garcia & d'autres, Lib. 3. Cap. 1. & dans les Chapitres suivans.

de Salmanazar, comme nous verrons tantôt, & que les autres ont pris d'eux leurs usages & leurs cérémonies.

CHAPITRE VII.

Nudité des Indiens en général & Onctions dont ils usent.

ADAM & Eve ne s'apperçûrent de leur nudité *(a)* qu'après que leur péché leur eut ouvert les yeux, & alors rougissant de leur état, ils prirent des feüilles dont ils se couvrirent. Cela est clair, & les interprêtes de l'Ecriture concilient cette ignorance avec l'innocence dans laquelle Dieu créa nos premiers Parens. Mais quel est le Docteur qui pourra concilier, je ne dis point l'innocence, car ces Peuples, ne la connoissent point, mais la dissolution, & la brutalité de ces Idolâtres, avec l'ignorance où ils sont de leur nudité indécente ?

(a) Genes. Chap. 3. ℣. 11.

Ces Peuples s'enfuyent dès qu'ils voyent un homme habillé.

Les Peuples qui vivent dans les Bois, n'apprennent que les hommes portent des habits, que lors qu'un Missionnaire arrive chez eux pour la premiere fois, accompagné de quelques Indiens convertis, & habillés selon que l'éxigent les chaleurs excessives du climat. Alors, si le Missionnaire n'a pas eu soin d'envoyer quelqu'un pour leur apprendre son arrivée, les enfans & les femmes, surprises de voir des gens habillés, s'enfuyent dans les Bois, jettant des cris & des hurlemens affreux, (je raporte ce que j'ai vû plusieurs fois) & ils ne sortent qu'après qu'on les a apprivoisés, & que leur frayeur est passée.

Ils ignorent leur nudité.

Ils ne rougissent point de leur nudité, ou parce qu'ils ne la connoissent point, ou parce qu'ils ont banni toute pudeur & toute honte. Cela paroît par la hardiesse avec laquelle ils passent, entrent, sortent, & s'assemblent sans donner le moindre signe de honte. Leur imprudence va encore plus loin, car si les Missionnaires, qui ignorent leurs coûtumes, s'avisent de distri-

buer des mouchoirs, ſurtout aux femmes, pour qu'elles puiſſent ſe couvrir, elles les jettent dans la Riviére, ou elles vont les cacher, pour ne point être obligées de s'en ſervir; & lors qu'on leur dit de ſe couvrir, elles répondent : *Durrabâ ojuduca* : Nous ne nous couvrons point, *parce que cela nous cauſe de la honte.* Voilà encore quelque choſe d'inoüi : elles connoiſſent la pudeur & la honte, *Durrubá, ojaducá*, mais elles donnent une autre ſignification à ces mots, puis qu'elles ont honte de ſe couvrir, & qu'elles ſe ſachent ſatisfaites de la nudité à laquelle elles ſont habituées, tant la force de la coûtume eſt puiſſante! La répugnance que ces Peuples ont pour les habits, dégenere enſuite en des importunités fort incommodes pour les Miſſionnaires, parce qu'à meſure qu'ils s'inſtruiſent des Myſtéres de nôtre Réligion, ils deviennent plus éclairés, réconnoiſſent leur nudité, & reçoivent tous les habits que le Miſſionnaire peut leur donner, mais les hommes & les femmes en deman-

Et jettent les habits qu'on leur donne.

dent plus qu'il ne leur en faut, si bien qu'on a toutes les peines du monde à s'en débarasser.

Le *Guayuco*, & la maniere de s'en servir.

Parmi les Peuples Idolâtres, qui sont voisins des Espagnols, ou qui ont correspondance avec les Indiens convertis, les hommes usent pour la plûpart d'une piéce de linge que les uns appellent *Gayuco*, & les autres *Guarruma*, & les femmes d'une espece de petit tablier, parsemé de grains de verre; d'autres se couvrent avec un paquet de fibres de *Muriche*, qui a le même volume qu'une livre de chanvre cardé, mais qui ne leur cache que les parties.

Oint dont ils se frottent.

Toutes les Nations de ces Pays, à l'exception d'un petit nombre, s'oignent depuis la tête jusqu'à l'extrêmité des pieds avec de l'huile & de l'Achiolt, & les meres, pendant qu'elles s'oignent elles-mêmes, font la même chose à leurs enfans, sans excepter ceux qui sont pendus à leurs mamelles, deux fois par jour au moins, sçavoir, le matin & le soir. Elles oignent

auſſi leurs maris, ſans épargner la matiére, & les jours de Fêtes, elles ajoûtent à cette onction une grande quantité de figures de differentes couleurs; & toutes les fois que le mari revient de la pêche, ou de quelque expedition, ſa femme, ou ſa fille, ont ſoin de lui ôter l'oing que la pouſſiere a gâté, & lui oignent de nouveau les pieds. Ils pratiquent la même choſe avec leurs hôtes, quel qu'en ſoit le nombre. Ce que je vais dire, eſt encore plus extraordinaire. Ces Peuples, de quelqu'âge qu'ils ſoient, ne ſortent qu'avec peine de leurs maiſons, lors quils ne ſont point oints depuis les pieds juſqu'à la tête, & cela même après qu'ils ont été civiliſés, & qu'on les a mis en état d'aſſiſter au Cathéchiſme matin & ſoir. Il arrive ſouvent que le Miſſionnaire, s'appercevant qu'il manque du monde dans les rangs, envoye le Fiſcal pour les chercher; mais il revient ſans les amener, diſant: *Pere, ils ne peuvent point venir parce qu'ils ſont nuds.* Com-

Onction des jours de Fête.

Ils croyent être nuds, lorſqu'ils ne ſe ſont point oints.

ment, repliquera le Pere, ceux qui ſont ici, ne ſont ils pas nuds auſſi? cela eſt vrai répond l'autre, *mais ils ſont oints*, ce qui pour eux revient au même qu'être habillé. Les Adultes qui vont à la guerre, ſe peignent d'une maniere affreuſe, comme je le dirai dans la ſuite.

Ornemens qu'ils ajoutent à cette Onction.

Pour donner plus de rélief à l'onction dont je viens de parler, les hommes ſe parent de quelques plumes de couleur choiſie, & s'attachent aux jambes autour des génoux & au deſſus des chevilles, quatre groſſes touffes de Coton, qui outre l'ornement, ſervent encore à les garantir des Tiques dont la campagne eſt remplie; car s'ils viennent par hazard à donner ſur une nichée de ces inſectes, qui eſt une pelote, qui en contient près d'un million, ils s'empetrent dans ces touffes de Coton, & ne s'attachent point au reſte du corps. Ce n'eſt pas tout, les hommes s'ornent le nés & les oreilles de divers bijoux ridicules, & ceux, à qui leurs moyens le permettent, de petites

larmes d'or, ou d'argent, qu'ils travaillent eux-mêmes à leur maniere.

Leur parure pour les jours ordinaires.

Les *Caberres* & la plûpart des *Caribes*, se parent de plusieurs colliers de dents de morts, pour donner à entendre, qu'ils sont extrêmement courageux, comme le montrent les dépouilles des ennemis qu'ils ont tué. C'est avec cette parure que les Indiens se montrent les jours de Fête, tenant leur *Macana* d'une main, & leur flute appellée *Fututo* de l'autre, sans oublier leurs pannaches, & leurs touffes de coton. Les jours de Fête, qui sont ceux, où toute la Nation s'ennyvre, lors qu'ils se marient, le jour qu'ils celebrent la naissance de leurs Caciques & de leurs Capitaines, & lors qu'ils reviennent d'un long voyage, ces jours-là, dis-je, ils paroissent tous nuds en public, avec leurs pots, leurs oings & leurs couleurs, qu'ils conservent comme un trésor. Ils s'oignent d'abord à l'ordinaire, après quoi ils enduisent d'une résine, appellée *Carana*, paîtrie avec diffe-

Parure extraordinaire.

rentes couleurs, des nattes minces, deſſinées aſſez artiſtement, qu'ils s'appliquent enſuite avec ſymétrie ſur les bras, les jambes, les cuiſſes, & ſur tout le corps; ſi bien que ces Indiens étant placés dans un certain éloignement, un étranger, qui ne ſeroit pas prévenu, les croiroit habillés d'une étoffe extrêmement brillante. Cette parure n'eſt pas pour un jour, ils ſont obligés de la porter tout le tems que la Réſine conſerve ſa tenacité, & elle ne la perd que difficilement. Les joüeurs de flute, (*fututos*,) de tambour, & tous ceux enfin qui ſont deſtinés pour danſer, ſe parent beaucoup plus que les premiers, appliquant ſur les deſſeins, que la *Carana* laiſſe ſur leur corps, differentes plumes choiſies, blanches, rouges & de pluſieurs autres couleurs, qu'ils arrangent ſymetriquement, ce qui forme un coup d'œil aſſez agréable, ſurtout lorſqu'ils danſent, y en ayant pluſieurs qui portent des Perruques faites de plumes ſingu-

Parure des Muſiciens & des Danſeurs.

lieres, & de couleur fort rare, qu'ils ont coûtume de porter, lors qu'ils font leurs ſemailles, parce qu'outre l'ornement, elles les garantiſſent encore de l'ardeur du Soleil, & de la pluye. Rien n'eſt plus riſible que de voir un Indien tout nud, une Perruque fort riche ſur la tête, ramer ou bécher la terre, tout fier de ſa parure.

Parure des femmes.

Les femmes, outre les ornemens du nez & des oreilles, qui ſont les mêmes que ceux des hommes, portent aux bras, au cou, à la ceinture & aux jambes, pluſieurs Colliers de *Quiripa*, c'eſt-à-dire, de petits Collimaçons qu'elles travaillent avec beaucoup d'adreſſe, ſans compter quelques autres Colliers de dents de Singes & d'autres animaux. Celles qui peuvent attraper des Colliers de verre, s'en chargent juſqu'à ce qu'elles en ſoient toutes couvertes; & pour relever leur parure, elles ſe fourrent à chaque oreille une groſſe dent de Cayman, après y avoir fait un gros trou. Ce n'eſt pas tout, il y a des

Nations, où, dès qu'il naît une fille, la mére a soin de lui mettre au-dessous des genoux, & au dessus des chèvilles, quatre bandes larges & épaisses, en forme de bas à la Sevillane, faites de fil de Pite, lesquelles durent si long tems, qu'elles les portent au tombeau. Rien n'est plus hideux que leur gras de jambe, parce que la chair se trouvant comprimée par ces bandes, qu'elles ne peuvent ôter, elle ne croît point, de sorte que la nourriture se portant entre deux, leur gras de jambe grossit à un point extraordinaire, ce qu'elles regardent comme un grand ornement. Il est vrai que cette mode est fort pénible, mais elle ne l'est pas plus que d'aller nuës. Les femmes *Abanes* se sont imposées une autre pénitence, qui n'est pas moins rigoureuse. Elles font à leurs filles, pendant qu'elles sont petites, un trou dans le lobe inférieur des oreilles, qu'elles ont soin d'élargir avec un instrument, à mesure que la fille

Mode pénible.

grandit ; & lorſqu'elle eſt en âge d'être mariée, il lui pend de chaque oreille un anneau de chair, dont le diamétre égale celui d'une bille ; & la beauté de cette mode conſiſte à n'avoir aucune ride autour de ces deux énormes ouvertures.

Autre mode cruelle.

Il n'eſt pas hors de propos de rapporter ici l'expedient dont elles ſe ſervent, pour faire aux oreilles les ouvertures dont je viens de parler ; la voici.

Confirmation de ce qu'on vient de dire au ſujet des oreilles.

Elles fourrent dans cet anneau de chair un autre anneau fait de la tige encore tendre de la feüille de Palmier, lequel ſert comme de moule, pour que la chair, qui par elle-même eſt ſujette à ſe rider, s'ouvre, s'élargiſſe, & donne, ſelon leur façon de penſer, bonne grace au viſage. Cela paroît étonnant, mais ce qui ſuit, l'eſt encore plus.

Je rencontrai en 1723 dans l'endroit où eſt le confluent des Rivieres *Sarare* & *Apure*, une bande d'Indiens *Guamos*, leſ-

quels ſuivant la coûtume de ces Nations, étoient nuds, mais plus indécens, ſi tant eſt qu'on puiſſe l'être d'avantage. Paſſons outre, & examinons leurs oreilles, & la diſſection ridicule qu'ils en font, puiſque c'eſt là-deſſus que roule nôtre ſujet. J'obſervai, que non contens de percer le lobe inférieur de l'oreille, comme les *Abanes* le pratiquent, ils fendent le peu de chair qui regne tout autour, à l'exception des deux extrêmités. Telle eſt leur mode, & ils la trouvent extrêmement belle. Je m'apperçûs qu'ayant donné une lettre, à un Indien, pour la porter à un Miſſionnaire, il la fourra entre cet anneau de chair & l'oreille, il fit la même choſe des bagatelles & du Tabac à fumer que je lui donnai, ce qui me fit croire, que cette ouverture, outre l'ornement dont elle eſt, leur ſert encore de poche & de petite béſace.

Herrera (*a*) aſſure que les pre-

(*a*) Decad. 1. Lib. 5. Cap. 6.

miers Eſpagnols qui débarquerent ſur la Côte du Golfe de *Honduras*, trouverent les femmes du Pays avec les oreilles percées comme je viens de le dire, & que je l'ai vû chez la Nation des *Abanes*; & il ajoute, que l'impreſſion que firent ſur ces Conquérans ces ouvertures, qui pouvoient contenir un œuf de Poule, fut cauſe qu'ils appellerent cette Côte *Coſta de Oreja*, *la Côte des Oreilles*; & c'eſt ſous ce nom qu'on la trouve marquée ſur les vieilles Cartes.

Les Phiſiciens ne trouveront point étonnant que le lobe, inférieur de l'oreille, étant percé dès l'enfance & moulé ſur un anneau qu'on agrandit à meſure que l'enfant croît, s'élargiſſe auſſi & ſe fortifie; car ils ſçavent que la nature concourt à nourrir & à fortifier la partie leſée, quelle quelle puiſſe être.

On ne blâmera pas non plus ces femmes de regarder comme un ornement, une choſe ſi oppoſée aux volontés de la nature, puis qu'elle eſt obligée chez nous, mal-

gré qu'elle en ait, de souffrir que le pied & la ceinture des femmes, qui suivent la mode, se rapetissent & s'ajustent aux loix rigoureuses de celle qui a cours. Rétournons à l'Amérique, pour finir ce Chapitre par d'autres usages aussi extraordinaires & aussi déraisonnables.

Je ne regarde point comme tel celui des Indiens *Chevelus* (*Cabelludos*) des Missions de la Province de *Quito*, qu'on appelle ainsi à cause de la longueur excessive de leurs cheveux, lesquels étant bien peignés, cachent une partie de leur nudité; mais bien celui de la Nation des *Chauves* (*Calvos*) dans le *Paraguay*, qui ne souffrent aucun cheveu sur leur tête. Chez les *Entabillados*, Nation peu éloignée des *Mojos* de *Quito*, un enfant n'est pas plûtôt né, qu'ils lui mettent la tête à la presse entre deux ais, dont l'un appuye sur le front, & l'autre sur l'occiput, & la laissent ainsi serrée, jusqu'à ce qu'elle ait pris la figure d'une Mî-

tre. Passons leur cette coûtume en faveur de la bonne grace qu'elle leur procure ; mais que dirons-nous des Indiens *Bocoues* de *Buenos Ayres*, qui fendent à leurs enfans la bouche des deux côtés jusqu'aux oreilles ? Peut-être ont-ils voulu se la procurer aussi grande que celle des chiens, pour pouvoir dévorer avec plus de facilité la chair humaine.

Mode ridicule & cruelle.

La coûtume qu'avoient autrefois les *Achaguas*, & qui se conserve encore parmi les Idolâtres qui restent de cette Nation, n'étoit ni moins extravagante, ni moins cruelle pour leurs pauvres filles. On sçaura d'abord, qu'à l'exception des *Guamos*, qui portent la barbe fort longue, & de quelques *Otomacos*, tous ces Peuples, tant les hommes que les femmes, ne souffrent pas le moindre poil sur leur visage, & s'arrachent les sourcils jusqu'à la racine. Cela supposé, voici en quoi consiste la folie des *Achaguas*. Ces Peuples regardent comme une beauté d'avoir des

moustaches noires, qui embrassent une grande partie des jouës, & qui formant un espece de demi cercle, vont toûjours en diminuant, & se joignent par leurs extrêmités au milieu du menton. Elles sont faites de façon, que ceux à qui on les a procurées, les conservent jusqu'au tombeau, sans que rien soit capable de les effacer. Pour les faire, ils prennent une dent du Poisson *Payara*, laquelle est aussi pointuë qu'une lancette, & avec cette dent, ils incisent jusqu'à la chair vive les traits nécessaires, pour que la moustache soit bien marquée, & ait toute la bonne grace possible, s'en s'embarasser ni des cris de l'enfant, ni du danger auquel on l'expose. Le dessein achevé, ils essuyent le sang qui s'est répandu, & remplissent les incisions d'une espece d'encre tirée d'un fruit appellé *Jagua*, après quoi, voilà la moustache faite pour toute la vie.

Pour revenir à l'onction ordinaire de tous les jours, je dis qu'elle est composée d'huile & d'*Achiolt*,

qu'ils paîtrissent avec de l'huile de *Cunama*, ou de *Vesirri*, ou d'œufs de Tortuë, dont ils se frottent le corps matin & soir, ce qui non-seulement leur sert d'habit, mais les garantit encore des *Mosquites*, dont ces Pays foisonnent; car outre qu'ils ne peuvent les picquer, ils meurent, sans pouvoir se dépétrer de cet oingt. De plus, comme l'*Achiolt* est extrêmement froid, cette onction les rend moins sensibles à l'ardeur du Soleil, & à la chaleur du Pays. Il est vrai qu'après qu'ils sont bâtisés, ils se couvrent des habits que leur donnent les Missionnaires, mais il faut bien du tems pour les y accoûtumer, & lorsqu'ils veulent travailler, ils demandent permission de s'oindre, pour se procurer les deux avantages dont je viens de parler

Deux avantages qu'ils tirent de cette onction.



CHAPITRE VIII.

Leur Gouvernement Civil, & domeſtique. Ils ne donnent aucune éducation à leurs enfans.

Avis important.

COMME ceux qui liront mon Ouvrage ne ſont pas tous également éclairés, je ſuis bien aiſe de les avertir, que dans tout ce que j'ai dit juſqu'ici, & que je dirai dans la ſuite des Indiens & de leurs mœurs, je ne prétends parler que de ceux qui vivent encore dans l'idolâtrie, & que lorſque je rapporte quelque coûtume extravagante de ceux qui ſont bâtiſés, j'ai égard au tems qui a précedé leur converſion, uſant de ces termes, ils *diſoient*, ils *faiſoient*; ce qu'il eſt bon de ſavoir, premierement, pour qu'on ne penſe pas qu'après qu'ils ont été inſtruits & bâtiſés, ils perſiſtent dans leurs

anciennes coûtumes ; & en ſecond lieu, parce que, comme j'ai eu ſoin d'en avertir dans ma Préface, on trouvera dans l'Hiſtoire générale de la Province & des Miſſions du nouveau Royaume, tout ce qui concerne les travaux Apoſtoliques de ceux qui ſont chargés de la converſion de ces Peuples ; de ſorte que je me contente de rapporter certaines circonſtances que l'Hiſtorien a omiſes comme peu importantes à ſon ſujet, & qui le ſont extrêmement pour le deſſein que j'ai de donner l'Hiſtoire naturelle & civile de ces Peuples. Qu'on ne s'imagine pas, au reſte, qu'il ſuffiſe d'aſſembler les Indiens en un corps pour les rendre Chrêtiens ; il faut bien du tems & bien de travaux pour les civiliſer, & pour leur faire perdre les mœurs & les uſages auxquels ils ſont habitués : mais en attendant, on ne laiſſe pas d'opérer tout le fruit qu'on peut, en s'attachant à l'inſtruction des enfans & des Adultes.

Ils n'ont ni loix, ni Gouvernement.

Le gouvernement civil eſt fondé ſur les loix que les Royaumes & les Républiques s'impoſent, en vûë d'entretenir l'union & la paix parmi le Peuple, & de contribuer à ſa conſervation & à ſon avantage. Ce ſont-là des vûës dont je n'ai pas trouvé la moindre trace chez les Nations dont je parle. Il n'y a point de fourmilliere qui ne ſe gouverne avec plus d'ordre & de régularité qu'aucune des Nations dont j'ai traité, & qu'on ne croie pas que j'éxagere, on n'a qu'à comparer ce que je dis dans ce Chapitre, avec ce que je rapporterai des fourmis, & l'on ſera convaicu de ce que j'avance. On ne laiſſe pas cependant, à travers l'ignorance dans laquelle ces Peuples vivent, d'entrevoir quelques foibles rayons de la loi naturelle que Dieu a gravée dans le cœur des hommes, (a) & c'eſt par un effet de cette loi que le Barbare, qui

On entrevoit chez eux quelques rayons de la loi naturelle.

(a) *Signatum eſt ſuper nos lumen vultus tui Domine*. Pſ. 4. ℣. 7.

tuë quelqu'un, qui n'eſt pas ennemi déclaré de ſa Nation, réconnoit ſon crime, ſoit par les rémords de ſa conſcience, comme Caïn, où par la crainte que quelqu'autre ne lui ôte la vie, comme Lamech; de ſorte qu'il ſe méfie de ſes compagnons, ſe cache, & prend enfin la fuite. Tous ces Peuples ont le vol en horreur, ce qui n'empêche pas qu'ils n'y ſoient fort enclins & fort adroits, mais heureuſement ils n'ont pas beaucoup à prendre, tant leurs facultez ſont modiques.

Les Indiens ont l'adultére en horreur, lorſque leurs femmes le commettent; mais il n'y a que la Nation *Caribe* qui ait infligé un châtiment ſignalé à ce crime, faiſant périr le coupable par les mains du Peuple, au milieu de la place publique; & cette loi de même que les autres coûtumes Judaïques, que j'ai rapportées, me confirme dans l'opinion où je ſuis que pluſieurs de ces Peuples deſcendent des Juifs. Il y a des Peu-

ples chez lesquels le mari qui a été offensé, se contente pour toute satisfaction, de coucher autant de fois avec la femme de l'adultere, que celui-ci a couché avec la sienne, & cet usage est si fort enraciné chez eux, qu'il n'y a point d'adultere qui ose se plaindre de celui qui se venge ainsi de l'injure qu'il lui a faite. Il y en a d'autres plus Babares, qui par forme de contract mutuel, changent de femmes pour un tems déterminé, & le terme expiré, chaque femme retourne chez son mari, sans s'appercevoir de l'indécence d'une conduite si opposée à la raison naturelle; mais revenons à nôtre sujet.

Vengeãce ridicule, & cõmerce détestable.

Les Indiens vivent dispersés dans les Forêts.

Toutes ces Nations ne sont qu'un amas d'hommes, dont l'union ou la division dépend de l'uniformité, ou de la diversité de leur langue. Pour reprendre la chose de plus haut, je suis persuadé que chaque Nation descend d'une famille, qui s'étant separée des autres, s'est cachée dans ces Bois, & qu'à propor-

tion que cette famille a été plus ou moins nombreuse dans son origine, la Nation qui en descend a été plus ou moins peuplée dans la suite; les Capiténeries, les Partialités ou Tribus, tirant leur origine des premiers hommes, qui à mesure que leur nombre augmenta, se retirerent avec leurs familles. C'est de cette sorte que se peupla le monde au commencement, & après la dispersion de la Tour de Babel; & de-là vient, que tous les Indiens qui parlent la même Langue, s'appellent freres, ce qui est une expression ordinaire parmi les Juifs, comme cela paroit par l'Ecriture. Cette rélation mutuelle n'est fondée sur aucune loi, qui tende au bien & à la conservation de ceux parmi lesquels elle se trouve, elle ne subsiste que par convention tacite, en vertu de laquelle ils prennent les armes pour se défendre, ou pour attaquer, lorsqu'ils le jugent à propos, & dans ce cas, il ne faut que le bruit du Tambour, dont je parlerai, ou qu'un léger avis des

paſſans qui la déclarent ſans dire mot, & ſans qu'il faille autre choſe pour faire prendre les armes à un Peuple, que planter en paſſant une fléche dans un lieu public. Céla s'appelle chez eux *courir la fléche*, ce qui revient au même qu'une Déclaration de guerre en forme. Quoiqu'ils ayent des Caciques & des Chefs, ils n'obſervent ni ſubordination ni diſcipline, de ſorte que leur guerre ſe réduit à un ſoulevement tumultueux, qui s'appaiſe avec la même facilité qu'il a commencé, chacun ſe retirant quand bon lui ſemble; auſſi leurs expeditions ſe réduiſent-elles à des embuſcades & à de ſimples eſcarmouches, qui eſt tout ce qu'on doit attendre de leur peu de valeur, & du peu d'étenduë de leurs lumiéres.

Maniere dont ils déclarét la guerre & le peu d'ordre qu'ils y obſervent.

Tel eſt leur gouvernement en général, ſi tant eſt qu'il mérite ce nom; mais ſi nous prenons la peine d'examiner la maniere dont ils ſe conduiſent dans leur domeſtique, nous trouverons bien d'autres fo-

lies à reprendre, & d'autres désordres à corriger, surtout chez les grands de la Nation, qui, par faste & par orguëil, entretiennent jusqu'à dix ou douze femmes, & même plus, si bien qu'il y a quelques années que le Càpitaine *Yaguaria*, Chef de la Nation *Caribe*, épousa par ostentation trente femmes, de differentes Nations. Il n'y a ni gouvernement, ni ordre, ni union dans leurs maisons: les enfans n'obéissent point à leurs Peres, & ceux-ci à leur tour ne leur donnent aucune instruction, ne sachant que leur enseigner. Ces enfans ne sont pas élevés autrement que leurs Péres, & toute leur éducation se réduit à sauter & cabrioller comme des Chevreaux parmi un troupeau de Chevres. Tant qu'ils sont petits, leurs Péres ont pour eux une tendresse excessive, & le meilleur moyen que trouvent les Missionnaires pour adoucir la ferocité de ces Barbares, est de les caresser, de les prendre entre leurs bras, & de leur faire des presens,

Ils n'ont aucun gouvernement domestique.

Ils aiment extrêmement leurs enfans.

de les recevoir dans leurs écoles, & de leur apprendre à chanter. Leurs Péres sont sur-tout sensibles à cette derniere faveur, & ils aiment autant voir leurs enfans Chantres, que de les voir élevés à la premiere dignité du monde.

Ils cessent d'aimer leurs enfans dès qu'ils deviennent grands.

Autant qu'ils ont aimé leurs enfans dans leur premiere jeunesse, autant les haïssent-ils lorsqu'ils sont parvenus à un âge plus avancé ; ils semblent ne les avoir jamais connus. Ils ne leur commandent rien que ce qu'ils veulent bien faire, ils ne les reprennent jamais, ils ne les contrarient point, & qui plus est, ils n'osent le faire. Cela paroit incroyable, mais deux exemples serviront à prouver ce que j'avance. Je tiens le premier d'un Espagnol, qui demeuroit auprès de la *Guayana*, lequel m'a conté qu'étant allé dans un Village des *Caribes*, pour y acheter ce Beaume prétieux, appellé dans la Langue du Pays *Curucay*, & en Espagnol *Animè*, un jeune homme donna un soufflet à son Pére, pour une

bagatelle qu'il lui avoit dite, & se retira fort en colere. L'Espagnol irrité de ce procedé, blâma le Caribe de la tranquillité qu'il témoignoit, & le pressa de châtier l'insolence de son fils. L'Indien ne lui répondit rien d'abord, mais il lui dit quelque tems après : Crois-tu, Camarade, que nos enfans soient comme les vôtres ? Cela n'est „ pas, & si je châtie mon fils pour „ ce qu'il vient de faire, il me „ tuera lorsqu'il sera un peu plus „ grand. " Telle est l'éducation qu'ils donnent à leurs enfans, & le fruit qu'ils en rétirent.

Réponse impertinente d'un Indien.

Le second fait que j'ai promis s'est passé sous mes yeux en 1716 & peut fournir un sujet de morale aux Prédicateurs. Plusieurs Indiens que j'avois rétiré des Bois depuis peu, travailloient avec ferveur à élever la charpente d'une Eglise ; les enfans & les jeunes gens étoient déja bâtisés, les Adultes désiroient de l'être, & plusieurs avoient déja reçû le bâtême, car on ne leur accorde cette grace, qu'après les

Moyen singulier qu'il faut employer, pour obliger

les Indiens à travailler aux ouvrages publics.

avoir éprouvés. Il y a cela de remarquable dans ces travaux publics, qu'aucun Indien ne préte la main à un autre, fut-ce ſon Pére ou ſon Frére : chacun travaille ſimplement à la tâche que le Miſſionnaire lui a impoſée par l'entremiſe de ſon Capitaine, car l'autorité de celui-ci ne ſuffit point pour les obliger à travailler. Un bon Vieillard, déja bâtiſé, appellé Longin, rempliſſoit de ſon côté la tâche qu'on lui avoit marquée, lors qu'un de ſes fils, nommé Paul & qui étoit auſſi bâtiſé, vint à lui, & lui dit : Cet endroit où tu travailles m'appartient, & j'y ai travaillé ce matin. Tu te trompes, lui répondit le Pére, & c'eſt inutilement que tu as pris cette peine, puiſque ce travail me regarde. Là-deſſus, le fils entra en fureur, & donna à ſon Pere un ſoufflet, qui fut entendu de tous les ouvriers. Les enfans de la Doctrine & de l'Ecole ſe mirent à crier, & le Peuple accourut en foule à leurs cris. Je craignis d'abord que quelque Poutre ne fut

Un Indien donne deux ſouflets à ſon Pere.

tombé, & n'eût tué quelque travailleur; mais je vis arriver le vieillard, qui fondant en larmes, traînoit ſon fils par les cheveux. Tout le monde, qui étoit déja à moitié inſtruit, blâmoit Paul d'une commune voix. Il ſe défendoit diſant qu'étant Chrêtien, comme eux, il n'avoit eu garde de ſe porter à un tel excès contre ſon Pére. Celui-ci continuoit de pleurer, & je ne ſavois quel parti prendre, parce que le moindre châtiment, quelque juſte qu'il ſoit, ſuffit pour aliéner totalement des Peuples qui ne ſont pas encore bien affermis. Je regardai le Vieillard, & je vis qu'il avoit la joüe enflée, & que la main de ſon fils y étoit encore empreinte. Surquoi je dis à Paul, comment oſe-tu nier le fait, puiſque ton Pére porte encore ſur ſon viſage les marques de ton péché & de ton inſolence. Alors le Pére animé par mon diſcours, oüi Pére, répliqua-t'il, il m'a frappé. A peine achevoit-il, que cet enfant dénaturé, lui donna un ſecond ſoufflet

plus fort que le premier. Irrité de cette audace, & fermant les yeux ſur les ſuites de ce que j'allois faire, j'ordonnai à quatre Indiens de ſaiſir cet impudent, & ayant donné une bonne diſcipline à ſon Pere, je lui ordonnai de châtier ſon fils, répreſentant à ceux qui étoient préſens, que Dieu l'ordonnoit ainſi, & que lorſque les Péres négligeoient de châtier leurs enfans, il puniſſoit leur négligence d'une maniere exemplaire.

Pendant cette rémontrance, le Pére appliqua quelques centaines de coups de foüet ſur les épaules de ſon fils, & revint même deux fois à la charge; mais voyant que le Peuple gardoit le ſilence, & que le fils prenoit ſon mal en patience je fis l'office de médiateur, & priai ſon Pere de lui pardonner. Il obéit, & Paul s'en fut à génoux lui baiſer les pieds & les mains, lui demandant pardon de la faute qu'il avoit commiſe, ce qui édifia les aſſiſtans. Le Vieillard fut ſatisfait; mais Dieu ne le fut point ſelon

ſelon les apparences, puiſqu'au bout de quelques jours il envoya une maladie à Paul qui dura pendant ſix-à-ſept ans, & qui le rendit comme un ſquelette. Il reconnut, de même que les autres Néophites, que Dieu le châtioit des ſoufflets qu'il avoit donnés à ſon Pere, & ce qui me le perſuada fut, qu'après la mort de celui-ci, qui arriva ſix-à-ſept ans après, il recouvra la ſanté, ayant vécu depuis d'une maniere extrêmement édifiante.

Il ſe ſoumet à ſon Pere, & Dieu lui envoye une longue maladie.

Enfin, une des choſes qui apprivoiſe le plus les Indiens Sauvages, ſans compter les inſtructions qu'on leur donne ſur la Réligion, qui eſt la principale, eſt de voir la bonne éducation que les Miſſionnaires donnent à leurs enfans. Comme ils ont été mal élevés, ils ſont bien aiſes de voir leurs enfans obéiſſans & ſoumis à leurs volontés, & que lorſqu'ils reviennent du Catéchiſme & de l'Ecole, ils prient Dieu avant d'entrer chez eux, & baiſent enſuite la main

Les Néophites ſe réjouiſſent de

la bonne éducation de leurs enfans.

avec respect à leurs Peres & à leurs Meres. Toutes ces choses, dis-je, leur ouvrent les yeux, & leur font comprendre qu'une vie civile & policée est préférable à celle qu'ils ont quittée, ce qui les attache à la Peuplade, & leur fait respecter une Réligion, qui produit de si bons effets.

Les enfans d'un autre côté, sans savoir ce qu'ils font, sont d'un grand secours aux Missionnaires, parce qu'ils avertissent leurs Parens de l'heure où ils doivent se trouver au Catéchisme, ils leur expliquent ce qu'ils n'ont pas compris, ils avertissent lorsqu'il y a quelque malade ou quelque enfant qui vient de naître, pour qu'on puisse le bâtiser; enfin, s'il arrive quelque querelle, ou quelqu'autre chose semblable, ils en donnent aussi avis au Missionnaire, qui y apporte aussi-tôt le remede nécessaire.

Finirai-je ce Chapitre, sans parler de l'amour de nos Missionnaires pous ces jeunes Néophites, qu'ils ont été chercher dans les Forêts

avec tant de ſueur, & de fatigue? Ce n'eſt point ſans raiſon que l'Apôtre proteſtoit (*a*) qu'il regardoit comme ſes enfans tous ceux qu'il avoit régenerés par l'Evangile dans la plûpart des Villes de la Gréce. Pourquoi donc les Ouvriers Evangeliques n'aimeroient-ils pas auſſi ces jeunes Brébis, humbles & dociles, qui ſemblables à une cire molle, reçoivent l'empreinte de la loi Evangélique? Je n'éxagererai point, lorſque je dirai que ces Brébis innocentes leur ſont infiniment plus chéres que leurs propres Parens, & que j'en ai vû, qui ont pleuré leur mort plus amerement que les Peres qui leur avoient donné le jour. Eh certes ce n'eſt pas ſans raiſon! car chacun de ces enfans, quand il eſt une fois inſtruit, ſert comme de colomne, pour ſoutenir nôtre Réligion parmi ces Peuples.

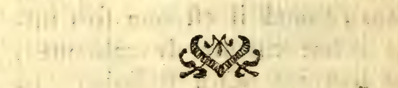
Les enfans contribuent beaucoup à l'inſtruction des Vieillards.

Amour que les Miſſionnaires ont pour eux, & ſurquoi fondé.

Ce n'eſt pas tout, ces enfans deviennent dans la ſuite des inſtru-

(*a*) 1. Corinth. cap. 4. ℣. 5.

mens dont Dieu ſe ſert pour ſoumettre un plus grand nombre de gens au joug de ſa ſainte Loi. C'eſt là l'aiman, ce ſont là les liens indiſſolubles dont Dieu ſe ſert pour attacher les ouvriers à la culture de ſa vigne. Ce ſont là, je le repete, les tréſors ineſtimables cachés dans ces Bois impénétrables : ce ſont là les perles précieuſes, qui, après avoir coûté tant de ſang à JESUS-CHRIST, reſtent encore perduës dans l'épaiſſeur des Forêts. Ce ſont là les richeſſes dont trafiquent les ouvriers Evangéliques, & c'eſt à les faire valoir qu'ils employent les talens que Dieu leur a donnés.



CHAPITRE IX.

Génie & façon de vivre des Indiens Guaraunos. *Palmier singulier qui leur fournit tout ce dont ils ont besoin.*

NOUS avons examiné ci-dessus en général quelques particularités des Peuples de l'*Orénoque* & des environs. Voyons maintenant le genre de vie de quelques unes de ces Nations en particulier, & les moyens extraordinaires qu'elles employent pour subsister. Nous examinerons en passant leur génie & leurs coûtumes, & nous nous convaincrons, en nous amusant, qu'il faut peu de chose à l'homme pour vivre heureux & content, & que le vrai bonheur consiste bien moins à posseder beaucoup, qu'à savoir se contenter du peu qu'on a. Il n'y a jamais eu de Moine ni d'Anachorete dans la basse Thébaïde, qui ait eu moins de meu-

Pauvreté extrême des Indiens.

bles, ni qui ait vêcu dans de Chaumiere plus pauvre, que les Indiens de l'*Orénoque*; & il n'y a jamais eu de Courtisan, quelque favorisé qu'il ait été de son maître, qui ait gouté dans l'espace d'un an autant de plaisir, de joye & de contentement, qu'en goûtent ces Indiens dans un seul jour de fête; & la raison en est, que le plaisir qûe goûtent les Indiens est pur, exempt de soins & de soucis, & dépoüillé de tout ce cérémonial ennuyeux, & de toutes ces Etiquettes incommodes, qui remplissent d'amertume le cœur des Courtisans, sans compter l'obligation où ils sont de dissimuler sans cesse leurs sentimens, & qui suffit seule pour corrompre leurs plaisirs.

Humainement parlant, il n'y a pas de gés plus heureux que les Indiens.

Multitude infinie des bouches de l'*Orénoque*.

La premiere chose qui se présente à nous en entrant dans l'*Orénoque*, est cette multitude infinie d'Isles, & ce labyrinthe de Canaux, qu'habite la Nation *Guarauna*. Entrons y avec précaution de peur de nous égarer, comme cela leur arrive quelquefois, & d'y perdre la vie;

car comme perſonne ne ſçait le nombre de ces Embouchures, on ignore auſſi le nombre d'Iſles qu'elles forment. C'eſt dans ces Iſles, qu'on voit marquées ſur ma Carte, qu'habite la Nation *Guarau*, ou *Guarauna* ; & il eſt étonnant qu'elle puiſſe y ſubſiſter, ces Iſles étant innondées pendant les ſix mois que durent les cruës de l'*Orénoque*, & étant couvertes deux fois le jour par la Marée, les ſix autres mois de l'année.

Leurs Villages ſont bâtis au-deſſus de l'eau.

Approchons nous d'un de leurs Villages, donnons fond près de la place (car on ne peut aller autrement) & après l'avoir vû, ſoyons aſſurés d'avoir vû tous les autres Peuples de cette Nation, dont la langue, quoiqu'ils prononcent extrêmement bref, eſt douce & facile pour les Etrangers; les Eſpagnols de la *Guayana* l'apprennent preſque tous, pour pouvoir ſe faire entendre de ces Peuples, chez leſquels ils ſont très-bien reçûs, & parce qu'ils ont beſoin d'eux pour la pêche, à laquelle ils ſont fort

adroits. Il n'arrive pas plûtôt un Bateau ou une Pyrogue Espagnole, que tous les Habitans se rendent sur le Rivage, témoignant par leurs sauts & leurs danses, la joye qu'ils ont de son arrivée, & pour l'ordinaire, on les trouve chantans & dansans, car c'est en cela que consiste leur unique occupation. On n'a point découvert jusqu'à présent de Peuple plus gai ni plus joyeux que les *Guaraunos*; le malheur est, qu'ayant d'un côte les Missions des Capucins de *Cumanà*, & de l'autre celles des Capucins de la *Guayane*, ils ne peuvent recevoir aucune instruction, quoi qu'ils soient au nombre de cinq à six mille ames, parce qu'ils ne veulent point quitter leurs Isles, & que les Européens ne peuvent y vivre, à cause de la quantité de Mosquites qui s'élevent de la Riviére, & qui se répandent par millions sur ces terres innondées. Le pire est, qu'on ne trouve point de terrein pour sémer, & que l'humidité du climat est nuisible à tout le monde, à l'exception des *Gua-*

Les *Guaraunos* sont fort humais.

Ils sont toûjours joïeux & contens.

D'où vient qu'ils n'ōt pas encore embrassé le Christianisme.

raunos, qui y sont habitués ; mais Dieu fera quelque jour ensorte qu'on puisse y aller, & secondera le désir qu'ont les Missionnaires de sauver ces Peuples. Et attendant, comme il y a toûjours à la *Guayane* bon nombre de ces Indiens, dont les uns sont domiciliés, & d'autres qui y viennent avec du Poisson, des hamacs, & d'autres marchandises, il s'en sauve beaucoup, & il n'en meurt aucun sans Bâtême. Si leur Pays étoit habitable, ils seroient tous Chrêtiens.

Leurs Places, leurs Maisons & leurs ruës sốt bâties en l'air sur des pieux.

Passons maintenant de nôtre Bateau dans leurs Villages, & examinons les maisons qu'ils habitent. Rien n'est plus merveilleux en Europe, que de voir les Villes de Venise & de Livourne, bâties au milieu de l'eau, mais nôtre admiration cesse, dès qu'on vient à considerer la solidité des maisons qui les composent. Il n'en est pas de même des Villes dont nous parlons, & on ne peut s'empêcher d'être surpris de voir nos Indiens bâtir les leurs sur des pieux

& des madriers, qu'ils ſont obligés d'enfoncer dans la vaſe, juſqu'à ce qu'ils trouvent la terre ferme, de ſorte que leurs maiſons, leurs ruës & leurs Places, ſe trouvent ſuſpenduës en l'air au-deſſus de l'eau.

Maniere dont leurs Villes ſont conſtruites.

Ce qui m'a le plus étonné les deux fois que j'ai été chez eux, c'eſt, qu'après avoir élevé leurs pieux aſſez haut pour que les innondations de l'*Orénoque*, ni les Marées ne puiſſent y atteindre, ils les attachent contre les planches qui ſervent à former l'enceinte & le plancher de leurs maiſons, après quoi ils mettent des traverſes d'un pieu à l'autre, qu'ils couvrent avec de l'écorce des Palmiers dont ils ont cüeilli le fruit. Une autre choſe qui paſſe l'intelligence humaine, eſt, qu'à l'exception du poiſſon, qu'ils ont en abondance, ils tirent tout ce dont ils ont beſoin pour vivre & pour ſe meubler, même tout ce qui leur eſt néceſſaire pour leurs Pirogues, & leur Péche, & les diverſes marchandiſes qu'ils vendent, des Palmiers qui

croissent dans leurs Isles en grande quantité, & qu'ils appellent *Murichi*. Quelques Auteurs, qui ont écrit l'Histoire des Indes, disent quelque chose de cela, mais ce que j'ai vû moi-même chez les *Guaraunos*, est fort au-dessus de ce qu'ils rapportent. Eclaircissons peu à peu ce qui paroît incroyable dans ce que nous venons de dire, nous donnerons de loüanges à Dieu, dont la Puissance infinie, a attaché à une seule espece de Palmier tout ce dont l'homme a besoin pour passer ses jours heureusement; & nous serons honteux de nôtre cupidité, qui n'est point satisfaite de tout ce que Dieu a créé, comme on le voit par Alexandre, qui se plaignoit de n'avoir point d'autre monde à conquerir, ce qui prouve que celui dont il s'étoit déja rendu maitre, n'avoit point rempli toute la capacité de son cœur. C'est envain que nous travaillons pour être heureux, dit Saint Augustin, Dieu ne nous a créés que pour lui, &

Murichi Palmier, admirable.

L'homme a besoin de peu de chose pour vivre.

il n'y a que lui qui puisse remplir le vuide de nôtre cœur. Je reviens à mon sujet.

Ce Palmier fournit dequoi construire les maisons les ruës, les Places, & les toits.

Les Indiens, après avoir cueilli le fruit des Palmiers dont nous venons de parler; tirent de leurs troncs des ais pour planchoyer leurs maisons, pour former les ruës, les places & les murailles des lieux qu'ils habitent. Les plus grosses pièces leur servent pour la Charpente des toits, & il les garantissent de la pluye & de l'ardeur du Soleil, en les couvrant avec les feuilles du même arbre. Quant aux cordes & aux amarres dont ils se servent pour affermir leurs maisons, leurs ruës & leurs places, ils les fabriquent d'une espece de Chanvre qu'ils tirent des feuilles du Palmier.

Leurs habits & leurs lits.

Les tabliers dont les femmes se couvrent, & les *Guayucos* avec lesquels les hommes cachent une partie de leur nudité, sont faits d'une espece de Cordillat, qui se trouve entre les deux pieds de la tige qu'ont ces feuilles dans l'endroit d'où sortent les bourgeons

des Palmiers. Leurs filets, ou *Chinchorros*, dans lesquels ils dorment, & dont ils vendent une grande quantité, sont tous faits avec le Chanvre dont j'ai parlé. Ce même Chanvre leur sert à fabriquer les cordes, les cordons, les palans pour la pêche, la navigation & les autres usages nécessaires, & ils en vendent aux autres Nations. Ils employent l'écorce, qu'ils tirent de la tige verte des Palmiers, pour faire les corbeilles, & les boëttes dans lesquelles ils serrent leurs effets, les évantails dont ils se servent pour se donner de l'air, pour souffler le feu, & pour chasser les Mosquites & les frelons, lorsqu'ils sortent de chez eux, car ils n'ont point de ces sortes d'insectes dans leurs maisons, ayant trouvé le secret de les en chasser avec la fumée d'un *Comejen*, qu'ils brûlent sans cesse. Ils appellent ainsi une motte de terre, que forment les Abeilles, en forme de rayon de Miel, qui n'est ni terre, ni cire, & dont on ignore la qualité. On

Cordes, Cordõs, Corbeilles & Paniers.

me demandera quel tems ils prennent pour se pourvoir de tous ces matériaux ? Je vais le dire, & c'est ici que je demande toute l'attention des Naturalistes, pour contempler dans un seul arbre une infinité de choses plus utiles que celles que le fameux *Maguey* de la nouvelle Espagne fournit à ses Indiens. Ce dernier arbre leur fournit une boisson, qu'ils appellent *Pulque*, du lin ou du Chanvre, du bois pour leurs maisons, & des feuilles pour les couvrir ; mais tout cela n'est rien au prix de ce que j'ai dit, & de tout ce que je vais dire de ces Palmiers admirables.

Le *Maguey* fournit beaucoup de choses utiles.

Les Indiens en usent à l'égard de ces arbres, comme nous faisons des moutons, dont nous gardons la peau & la laine, après en avoir mangé la chair. Eux de même, après avoir tiré de leurs Palmiers, le vin, le pain & la viande, qui leur est nécessaire, ils les abattent par le pied, pour profiter des dépouilles dont j'ai parlé. Ils se servent maintenant de la hâche, mais au-

Le Palmier en fournit beaucoup plus.

Il donne du pain du vin & de la viande.

trefois qu'ils n'en avoient point, ils les brûloient par le pied, se servant du feu pour les usages dont je parlerai tantôt. Le Palmier abbattu, il ne flote point sur l'eau, mais il reste enseveli dans un amas de broussailles, qui couvrent ces Isles lorsque l'*Orénoque* & les Marées viennent à baisser. Le Palmier étant couché sur la terre, ils font deux incisions; l'une dans le bourgeon & l'autre dans toute la longueur du Palmier, menageant l'ouverture de façon, que la liqueur qui sort de l'intérieur de sa substance, ne puisse point s'écouler. Chacun sçait le nombre de Palmiers qu'il doit abbattre pour son usage, & pour ce qu'il veut vendre. Dès que ces creux, qu'ils appellent *Canoas*, sont formés, il commence à couler de l'intérieur du Palmier une grande quantité de liqueur blanchatre; qu'ils amassent dans des vessies, qu'ils ont eu soin de préparer la veille, ce qu'ils continuent de faire, tant que le Palmier donne de la liqueur. Un ou deux jours après

Maniere d'en tirer le vin.

qu'elle eſt tirée, elle eſt douce & ſavoureuſe, elle acquiert plus de force dans la ſuite, & alors ils en boivent juſqu'à s'enyvrer, mais à la fin elle s'aigrit, & ils s'en ſervent dans leurs ragouts. Dans les mêmes cavités, d'où ils ont tiré leur vin, il s'engendre dans le même tems, & durant pluſieurs jours, tant qu'il reſte du ſuc dans l'arbre, une grande quantité de vers blancs de la groſſeur du pouce, qui reſſemblent parfaitement à du Beurre, & qui fourniſſent une nourriture agréable & ſucculente, lorſqu'on peut vaincre le dégout qu'ils cauſent à la premiere vûë. J'ai connu des Eſpagnols qui ne pouvoient les voir apprêter, ſans avoir mal au cœur, & qui après en avoir goûté, ne pouvoient plus s'en raſſaſier. Les Indiens tirent auſſi de la ſubſtance du Palmier, un pain qu'ils préparent de la maniere ſuivante.

Comment il dégénere en vinaigre.

Viande extraordinaire.

Dégoûtante, mais ſavoureuſe.

Lorſque la ſubſtance intérieure du Palmier n'engendre plus de vers, ils prennent des vaiſſeaux pleins

d'eau, dans lesquels ils jettent toute la masse spongieuse renfermée dans le tronc de l'arbre : elle sort en forme de bourdons de Harpe envelopée des fibres par lesquelles l'arbre reçoit sa nourriture de la terre. Cela fait, ils lavent plusieurs fois cette masse, jusqu'à ce que les fibres restent nettes, & ils s'en servent pour allumer le feu. Pour plus grande propreté, ils coulent cette eau, qui est blanche comme du lait, à travers un tamis fait des fibres qu'ils tirent des feüilles des Palmiers, & laissent réposer la masse qui reste au fond jusqu'au lendemain. L'eau est alors fort claire, la farine restant au fond en forme d'amidon extrêmement fin ; & alors inclinant doucement les vaisseaux, l'eau s'écoule, & l'amidon reste au fond. Ils le font ensuite sécher au Soleil, & après l'avoir moüillé, ils en font du pain fort savoureux, mais si pesant, que ceux qui n'y sont pas accoûtumés sentent des pésanteurs d'estomac,

Comment ils font du pain avec la moëlle du Palmier.

pour peu qu'ils en mangent. Les Indiens appellent ce pain *Yurumâ*, ils en font beaucoup, & en troquent une grande quantité pour differentes bagatelles, les *Guaraunos*, non plus que les Peuples de l'*Orénoque*, ne faiſant aucun cas de l'argent. Ce pain a le défaut de ne point ſe conſerver.

Boiſſon ſalutaire qu'ils tirent du fruit.

Enfin, les Indiens cueillent le fruit de ces Palmiers, qui conſiſte en de belles grapes de dates rondes, & preſqu'auſſi groſſes qu'un œuf de poule, qui, lorſqu'elles ſont mûres, prennent une couleur jaune tirant ſur le rouge. Leur chair extérieure eſt en petite quantité, mais fort ſavoureuſe, & les Indiens, après l'avoir pilée & exprimée, en tirent une boiſſon agréable, fort ſaine & rafraîchiſſante, ce fruit étant froid de ſa nature. Les dates ainſi dépoüillées de leur chair, ils caſſent les noyaux, & en tirent une amande à peu près ſemblable à celle des noiſettes, mais un peu plus dure, de ſorte qu'ils profitent entiérement du Palmier, ſans en per-

dre la moindre partie. Peut-on à la vûe de ces merveilles, s'empêcher de loüer l'Auteur de la Nature, qui a sçû mettre dans un seul arbre tout ce dont l'homme a béſoin pour vivre ! Que toutes vos Créatures, Seigneur, vous loüent dans tous les Siécles. Ainsi-soit-il.

** Plusieurs personnes qui ont lû ce Chapitre, n'ont pû s'empêcher d'admirer ce nouvel arbre de vie, qui contient en soi tout ce qui est nécessaire à l'homme. D'autres l'ont comparé à la Manne que Dieu envoya aux Israëlites dans le Désert, mais cette derniere ne leur servoit que de pain & de viande, au lieu que nôtre Palmier fournit du pain, du vin, de la viande & des habits, & qui plus est, dequoi construire des maisons, des ruës, des bâteaux, & une infinité d'autres choses dont on ne peut se passer. Comme mes Lecteurs seront peut-être bien aises de connoître la figure de sa feüille, ils sçauront qu'elle est faite comme un Parasol, qui s'ouvre par le moyen de ses tergettes.

Il s'eſt trouvé des gens qui ont regardé ce que je dis de ce Palmier comme une fable. Je leur pardonne l'injure qu'ils me font : mais j'avouë en même tems, que quand même j'aurois eu deſſein de le décrire à ma volonté, je n'aurois pas eu aſſez d'eſprit pour inventer une choſe auſſi extraordinaire. Le pays des *Guaraunos* n'éxiſte point dans les eſpaces imaginaires. Au centre de la Pyramide que forment les Gouvernemens de *Cumana*, & de la Trinité de *Barloventa* avec la *Guayane*, ſe trouvent les bouches de l'*Orénoque*, les *Guaraunos*, & les Palmiers dont ils ſe nourriſſent ; on peut écrire dans quelques-uns de ces endroits, & ſe tirer par-là du doute où l'on eſt à ce ſujet.

Lorſque j'ai commencé à décrire le Palmier, pour empêcher que la nouveauté ne fit une trop grande impreſſion ſur l'eſprit du Lecteur, j'ai eu ſoin de rapporter un grand nombre d'utilités que le *Maguey* procure aux Indiens de la

nouvelle Eſpagne ; & cet adouciſſement me paroiſſant ſuffiſant, je n'ai rien dit du Coco des Philipines, ni du Plane, ni du Panis, qui croiſſent dans les Pays chauds de l'Amérique. J'aurois pû auſſi rapporter une infinité de choſes utiles que le beſoin a fait inventer aux Peuples des Indes Orientales, par exemple, de tirer du pain, du vin & de la viande du Ris ordinaire, ce que je n'ai point fait, parce que ces choſes ſe trouvent dans la plûpart des Auteurs. Mais à quoi bon alleguer ce témoignage de l'Hiſtoire à des gens, qui nient tout ce qu'ils ne voyent pas ! Ces ſortes d'autorités deviennent inutiles pour eux, & le mieux qu'on puiſſe faire, eſt de les laiſſer dans leur ignorance.

Quoiqu'il en ſoit, comme je cherche bien moins à faire valoir mon témoignage, qu'à faire admirer les ouvrages du Créateur, je vais finir ce Chapitre par la Deſcription d'un autre Palmier appellé *Coco*, qui outre ce que le Palmier *Murichi*

fournit aux Indiens *Guaraunos*, procure une infinité d'autres choſes utiles aux habitans des *Maldives*, que quelques Auteurs diſent être onze mille petites Iſles, dont la chaîne commence à dix-ſept lieuës du Cap *Comorin*, & s'étend à l'Orient vers les Iſles de *Java*, *Borneo*, *&c.* Les Habitans de ces Iſles ſont encore Barbares, à cauſe du peu de commerce qu'y font les Etrangers, leur terrein ne produiſant autre choſe que des Cocos, mais en ſi grande quantité, qu'ils fourniſſent du pain, du vin & de la viande à cette multitude infinie d'Idolâtres. Ils tirent de leurs feüilles de quoi s'habiller, & de plus, des voiles, des cordes & d'autres choſes néceſſaires pour la navigation. Les Troncs de ces arbres leur fourniſſent des planches pour conſtruire leurs maiſons, & ils ſe ſervent de leurs feuilles pour les couvrir. Juſques ici, il n'y a point de difference entre le *Coco*, & le *Murichi* des *Guaraunos*; mais le premier l'emporte ſur le ſecond,

en ce qu'il fournit des Bâteaux aux Habitans des *Maldives.* Monſieur Blaeu (*a*) ajoûte que ces Inſulaires vont au Cap *Comorin* ſur des Bâteaux de Coco, avec leur charge, leur Leſt, leurs Agrez auſſi de Coco. Que leur marchandiſe, leur pain, leur viande & l'eau même qu'ils boivent, eſt tirée du même arbre. On ne peut rien demander de plus, ſi ce n'eſt le paſſage même de M. Blaeu, qui, étant Etranger, trouvera plus de crédit auprès de certains eſprits.

(*a*) Part. 2. Atlantiſ. Indiar. fol. 3. *Illud notatu dignum, naves hic conſici ex ſolis harum arborum lignis, quæ non clavis, ſed funibus, ex ipſa arbore factis validè nectunt, folia pro velis ſunt: pro mercibus, & ſaburra nuces: pro cibo & potu eædem: ut tota navis nux ſit, & nux navis, ac vectorum ſuorum, & Inſulanorum victus. Nullas hic (in Maliviis) reperies merces, præter nuces indicas* Cocos, *dictas, &c.*

CHAPITRE X.

Mœurs & coûtumes des autres Nations de l'Orénoque, jusqu'aux bouches de la Riviére Apure.

Les *Caribes.*

NOus nous sommes trop longtems arrêtés chez les *Guaraunos*; continuons nôtre promenade, nous avons beaucoup de chemin à faire sur l'*Orénoque*, & nous nous arrêterons souvent, pour examiner des choses extrêmement curieuses. Pour cet effet, n'entrons point dans les Ports des *Caribes*, dont nous avons si souvent parlé dans cet Ouvrage, quoi qu'ils soient situés vis-à-vis des *Guaraunos*, & sur toute la Côte jusqu'à la *Cayene*. Faisons plûtôt une visite aux Indiens *Aruacas*, qui, après plusieurs guerres sanglantes avec les *Caribes*, sont enfin venus à bout de les dompter, & de s'établir chez eux.

Cette

Cette Nation est beaucoup plus affectionnée, & beaucoup plus fidéle aux Espagnols qu'aucune de celles qu'on a découvertes sur l'*Orénoque* & dans les Provinces des environs, car aussi-tôt que ces Indiens ont avis de quelque révolte que les Caribes, ou d'autres Peuples machinent contre eux, ils les en avertissent secretement. Il est dommage qu'ils ne soient point Chrêtiens, & qu'ils ne donnent aucune esperance de le devenir, quelques soins qu'on se soit donné pour les convertir. Je fis en 1731 un dernier effort pour y réussir, mais après bien de peines & de travaux, un de leurs Caciques me répondit, *je veux être Aruaca, & non point Chrêtien.* Je sai bien, lui dis-je, *que tu es Aruaca, mais cela n'empêche pas que tu ne sois Chrêtien. Je ne le sçaurois mon Pére*, répliqua-t'il, *car les premiers Espagnols que nous avons vûs, n'ont point dit à nos Péres de se faire Chrêtiens, mais seulement d'être bons Aruacas.* Il me

Les *Aruacas*

Opiniâtreté des *Aruacas.* fut impoſſible de leur faire goûter les raiſons ſurnaturelles dont je me ſervis, ni les promeſſes avantageuſes que je leur fis. Ces Indiens ſont fort ruſés, & je les crois même les inventeurs de la *Maràca* qui a cours chez d'autres Nations parmi les Médecins. Elle conſiſte à faire croire à ces Peuples que le Médecin a commerce avec le Diable, & qu'il ſait par ſon entremiſe, ſi le malade doit échaper ou non. Ils donnent leurs Conſultations dans des maiſons ſeparées des Peuplades, mais qui ſont à la vûë de tout le monde. Ils s'y enferment, & paſſent toute la nuit à jetter des cris, qui joints au bruit de leur *Maràca*, (*a*) ne permettent point aux habitans de fermer l'œil de toute la nuit. Le *Piache* (c'eſt ainſi qu'on appelle ces ſortes de Médecins) interroge donc le Démon à grands cris, changeant de

Fourberie des *Aruacas.*

(*a*) La *Maràca* eſt une calebaſſe remplie de petits cailloux, que le Médecin ſecouë ſans ceſſe pendant qu'il s'entretient avec le Démon.

voix lorſqu'il lui plait, pour faire croire que le Diable lui répond. On a découvert que ce manége n'eſt qu'une impoſture & qu'une fourberie, mais cela n'empêche pas que le Médecin ne ſe faſſe payer de ce qui lui eſt dû, après que le malade eſt mort, emportant ſes meilleurs effets, à l'exception de ceux que la Veuve a eu ſoin de cacher. Le Démon ne ſe preſſe pas fort de ſe montrer à des gens qui ſont ſous ſon domaine; auſſi ne me ſuis-je point apperçû, ni chez les Indiens *Aruacas*, ni chez les Nations de l'*Orénoque* & de la Riviére *Meta*, que le Démon leur apparoiſſe. Il eſt vrai qu'à deux cents lieuës de ces Riviéres, dans le Bois de *Calajau* & de *Vbocà*, un Démon exhortoit du haut d'un Palmier une Nation differente de celle-ci, qui étoit déterminée à ſortir des Bois pour embraſſer le Chriſtianiſme, à y demeurer & à n'en rien faire. Cette voix fut entenduë du Capitaine Dominique Zorilla de Rioja, homme diſtingué par ſa valeur & ſa

Ils feignent de parler avec le Démon.

Eloge du Capitaine Dominique Zorrilla.

probité, lequel en qualité de Chef principal de ces Missions, a suivi pendant plus de dix-huit ans divers Missionnaires, & les a garantis plusieurs fois de la mort dont ils étoient menacés de la part de ces Peuples Idolâtres. Ce Capitaine ayant demandé avec étonnement de qui étoit cette voix? Un Cacique Chrêtien, qui l'accompagnoit, lui répondit, qu'elle étoit du Démon, ce qu'il crût, à cause de l'horreur intérieure qu'il éprouva. Je le crois aussi, tant à cause de la probité de ce Capitaine, qu'à cause de plusieurs autres faits dont je fus témoin à deux lieuës de la Riviére *Vbocà*, le 23 Février de l'année 1716. les *Piaches* se vantent d'avoir commerce avec lui, pour obtenir du Peuple ce qu'ils lui demandent, & en cas de refus, ils le menacent du Démon. Il y a quelques années qu'un Flamand, appellé François Eglin, fut chez les *Aruacas*, pour acheter du beaume *Anime*. Un *Aruaca* lui dit que le Diable, avec lequel il conversoit toutes les

nuits, étoit extrêmement courageux. Le mien, lui répondit Eglin, est fort doux, & je te l'enverrai cette nuit. Qu'il vienne, répliqua l'Indien, je ne le crains point. Le *Piache* s'en fut chez lui, & ordonna à sa famille de se retirer ailleurs, parce qu'il devoit avoir un entretien avec le Démon des Blancs. Eglin qui vouloit se convaincre de l'imposture du *Piache*, s'attacha plusieurs rameaux verds aux jambes, aux bras, & autour du corps, & s'étant couvert la tête d'un autre, lorsque la nuit fut venuë, il s'approcha peu à peu de la maison du Médecin. Celui-ci ne l'apperçût pas plûtôt, qu'il se mit à crier, disant : je n'ai pas le courage de parler avec le Diable des Blancs (c'est le nom qu'on donne aux Espagnols,) & en disant cela, il tourna les épaules & s'enfuit. Eglin entra chez lui, prit divers fruits que le *Piache* avoit amassés, & retourna à son Logis. Il fut le voir le lendemain, & lui demanda, ce qu'il pensoit de son Démon ? L'Indien lui avoüa sa foi-

Exemple qui prouve l'imposture des *Piaches*.

bleſſé, & lui découvrit la ruſe dont il ſe ſervoit auprès des Indiens, pour avoir dequoi vivre. Le Flamand m'a conté cette avanture pluſieurs fois.

Indiens *Guayanos*, & leur génie.

Les Indiens de la Nation *Guayana* ſont braves & belliqueux. Ils réſiſterent d'abord aux Eſpagnols avec beaucoup de valeur, & leur livrerent pluſieurs combats; mais à la fin ils demanderent la paix, & ſe réduiſirent, comme je l'ai déja dit, à cinq Colonies. Ils ne répondent pas beaucoup aux ſoins que ſe donnent les Capucins Catalans pour les convertir, ſoit que cela vienne de la férocité de leur génie, ou, ce que je crois plus vraiſemblable, du commerce qu'ils entretiennent avec les Caribes, qui demeurent auprès. Loin de ſe rendre à leurs remontrances, ils les attaquent ſouvent, & ils les tueroient même, s'ils n'étoient ſécourus par les Troupes & les voiſins de la *Guayana*.

Indiens *Caribes* & leur

Paſſons ſans voir les *Caribes* qui habitent la Riviére *Caroni* & les

autres du voisinage : ne nous approchons pas non plus de la bouche de la Riviére *Caura*, parce que toutes les fois que j'ai passé par-là, excepté la premiere que je fus chez eux avec un sauf conduit, ils nous ont tiré plusieurs coups de fusil de leurs Plages & de leurs fondrieres. Ce sont des Peuples intraitables, qui non contens de ne vouloir pas embrasser le Christianisme, ne veulent pas que les autres Peuples de l'*Orénoque* l'embrassent, se croyant les maîtres de toutes ces Nations. Dans cette confiance, ils vendent tous les Etrangers qui tombent entre leurs mains, & s'ils n'en usent pas de même avec les Indiens *Quiriquiripas*, c'est en considération des *Hamacs* & des couvertures de Coton qu'ils fabriquent, & dont ils ne peuvent se passer, ce qui n'empêche pas qu'ils ne les tiennent enfermés dans leurs montagnes, sans leur donner la permission d'en sortir.

mauvais génie.

Les *Quiriquiripas.*

Donnons fond dans le canal d'*Uyapi*, qui est un bras mort, ou

un ancien lit de l'*Orénoque*, ſur les terres des Indiens *Guayquiries* & *Palenques*. Ces deux Nations, comme je le dirai dans la ſuite, ſi l'on en excepte les familles établies depuis quelques années dans les Miſſions de *Piritu*, Province de *Cumana*, ſous la direction des Cordeliers, ſont peu nombreuſes, les Caribes les ayant dépeuplées peu à peu. Ce ſont des Peuples miſérables, inconſtans, & par conſéquent privés d'inſtruction. Ils ſe ſoumettent aux Miſſionnaires par des vuës intéreſſées, mais les Caribes ne ſe montrent pas plutôt, qu'ils ſe rangent de leur côté, par la crainte qu'ils en ont. Les Indiens *Mapoyes* de *Vruanay*, & les Indiens *Paos* ont le même génie; de ſorte que depuis l'année 1731. juſqu'à l'année 1739. on les a aſſemblés trois fois, ſans aucun autre avantage que celui d'avoir baptiſé les enfans & les adultes qui alloient mourir.

Indiens *Guayquiries* & *Palenques*.

Indiens *Mapoyes* Indiens *Paos*.

Priſon & jeune des filles

Quarante jours avant que les *Guayquiries* marient leurs filles, ils

les enferment & les aſſujettiſſent à un jeûne rigoureux. Trois dattes de *Muriche*, & trois onces de Caſſave avec une cruche d'eau, compoſent leur ration journaliere, de ſorte que le jour de la nôce venu, elles paroiſſent plutôt des déterrées que des mariées. Pourquoi uſez vous de cette cruauté, dis-je au Cacique? il me répondit d'un air ſatisfait : „ Nos Anciens ſe ſont apperçus, „ que lorſque les femmes ont leurs „ ordinaires, elles font mourir tou- „ tes les choſes ſur leſquelles elles „ marchent, & que lorſqu'un hom- „ me vient à marcher ſur l'endroit „ où elles ont paſſé, ſes jambes „ s'enflent auſſi-tôt. Ayant cherché „ un reméde à cet accident, ils ont „ ordonné, qu'afin que leur corps „ n'ait point de venin, on les faſſe „ jeûner quarante jours, car par ce „ moyen, elles ſe deſſechent & ne „ font plus de mal, ou elles en „ font moins qu'autre fois. „ C'eſt ainſi que le Démon abuſe ces ignorans, & les porte à ces cruautés, qu'ils pallient d'une ſotte érudition,

qui doivent ſe marier

Raiſon de ce jeune.

d'une pitié apparente, & d'une tyrannie cachée, mais fort cruelle.

Multitude de cérémonies que les *Mapuyes* pratiquent à leurs nôces.

De toutes les Nations Idolâtres que j'ai vûës, il n'y en a point qui pratique plus de cérémonies à ses nôces, que celle-ci. Il faudroit un volume entier pour les rapporter, mais je me contenterai des principales. La nuit qui précede la nôce, se passe toute entiere à s'oindre, à se peindre, & à s'emplumer, de la maniere qu'on l'a vû dans le septiéme Chapitre; mais surtout à emplumer la mariée, & c'est à quoi s'occupent grand nombre de vieilles femmes, qui n'ont plus besoin de cette parure. Il est quelquefois dix heures du matin, qu'elles n'ont pas encore achevé d'appliquer des plumes sur ces momies. En attendant, le Cacique, qui fait l'office de maître de cérémonie, assis dans la place sur son siége, ordonne ce qui suit.

Danse qui sort du Bois.

Dès que le Soleil paroît, il sort du Bois une troupe de danseurs accompagnés de flutes & de timbales, qui font plusieurs fois le tour de la maison de la mariée en

danſant. Il ſort de cette maiſon, dans le tems marqué, une vieille avec un plat de viande, qu'elle donne à un des danſeurs, & alors ils s'enfuyent à toute jambe dans le Bois, & jettant le plat par terre, un de la troupe dit à haute voix : *Prends ce mets, chien de Démon, & ne viens point troubler nôtre Fête.* Leur ayant demandé pourquoi ils faiſoient cela ? Ils me répondirent : *Parce que nous avons peur du Démon,*

On trouve une coûtume à peu près ſemblable chez les anciens grands de la Chine, (*a*) leſquels avant de ſe mettre à table, ſortoient dans la Cour de leurs Palais, & là, s'inclinant d'abord du côté du midi, ils offroient une taſſe pleine de Boiſſon au maître du Ciel, la répandoient à terre, & après avoir fait une ſeconde révérence, ils revenoient ſe mettre à table. Cette pratique eſt dangereuſe pour le Peuple qui n'eſt pas inſtruit, & eſt

(*a*) Hiſtoire de la Chine, Liv. 1. Chap. 7.

une pure Idolâtrie, mais elle n'eſt point telle pour les ſavans, qui ſont verſés dans la doctrine de Confucius, lequel leur a appris à n'adorer qu'un ſeul Dieu, Auteur & Créateur de toutes choſes. Quoique les Lettrés retiennent cette doctrine, cela n'a pas empêché que l'Idolâtrie ne ſe ſoit introduite à la Chine parmi le Peuple & parmi les Grands, depuis cinq cens ans. Revenons à nos *Mapuyes*.

Ils danſent couronnés de fleurs.

La cérémonie, dont j'ai parlé, étant achevée, les danſeurs mettent ſur leurs têtes des couronnes de fleurs, dont ils ont eu ſoin de ſe pourvoir, & tenant un bouquet dans la main droite, & des ſonnettes dans la gauche, dont ils accompagnent les flutes; ils retournent en danſant à la porte de la mariée, où ils trouvent une autre file de danſeurs, qui ont une autre livrée, mais qui ſont couverts des mêmes plumes, avec des flutes longues de plus de deux aunes, faites d'un certain roſeau noir, qu'ils appellent *Cubarro*, toutes ornées de

Leurs fleuts.

plumes. Ils joüent de ces flutes à deux parties, & leur harmonie eſt fort agréable. Les nouveaux mariés ſe mêlent avec les danſeurs, ornés de plumes particulieres, & comme ils n'ont point jeuné comme leurs femmes, ils peuvent auſſi mieux ſauter. Durant cette marche, on voit paroitre les mariées, dans un état qui fait compaſſion. Elles ſortent à jeun, aprés quarante jours d'abſtinence, & après avoir paſſé la nuit ſans dormir, pour donner le tems aux Matrones de leur mettre des plumes, & ce qui fâche le plus, chaque mariée a à ſes côtés deux vieilles qui font horreur. Les vieilles ſortent en pleurant, chantant alternativement des couplets en leur langue : leurs larmes ne ſont point feintes, & elles ſont cauſées par le ſouvenir de ce qui leur eſt arrivé à elles-mêmes. L'une dit d'un ton lamentable, accompagnant ſes paroles mal articulées de quelques ſoupirs : *helas ! ma fille, tu ne te marierois pas ſurement, ſi tu ſçavois tous les cha-*

Promenade curieuſe des nouveaux mariés.

Malheus des mariées, & leur parure.

grins que ton mari doit te causer. Celle-ci ayant cessé, une autre recommence : *Hélas, ma fille, si tu connoissois les douleurs de l'enfantement, tu ne te marierois pas!* C'est ainsi que les hommes dansant d'un côté, les vieilles pleurant de l'autre, & les mariés étourdis, ils font le tour du village; & en arrivant au logis, ils trouvent la table couverte de Poissons & de Tortuës. Alors les jeunes gens entrent, & prenant les flûtes, les sonnettes & les autres instrumens qu'ils trouvent; ils font plus de bruit que les adultes, répetant les danses qu'ils ont vûës executer.

Leçons que les vieilles leur donnent.

Répas des nôces.



CHAPITRE XI.

Mœurs & coutumes inouïes des Indiens Othomacos, *& des* Guamos.

ABANDONNONS au plûtôt le port d'*Uyapi*, avant que les pleurs de ces Matrones ayent excité les nôtres, & remontant la riviere, tâchons de découvrir d'autres Nations plus civilisées que celles que nous avons rencontrées jusqu'ici. Nous ne sommes pas éloignés des bouches de l'*Abane*, auprès desquelles il y a un beau port, & une Nation de *Guamos*, & un peu plus haut, une autre d'*Othomacos*, qui est extrêmement nombreuse. Arrêtons-nous chez la premiere; car quoique les adultes ne soient pas encore Chrétiens, ils ne laissent pas d'être civilisés, & leurs enfans ont déja reçu le baptême. Nous passerons bien notre tems, Indiens *Guamos*.

parce qu'ils ſont d'une humeur & d'un génie ſingulier, outre que les *Othomacos* occuperoient toute notre attention, ſi nous les voyons les premiers. Voyons à loiſir les *Guamos*, ils ſont enjoués & fort affectionnés à la danſe, & les plus impudens que nous ayons vûs depuis les bouches de l'*Orénoque*, juſqu'à celles de l'*Apure*. Tous les Peuples que nous avons trouvés ſe couvrent tant bien que mal, au lieu que les *Guamos* vont tout-à-fait nuds. Tout leur habillement conſiſte en une large ceinture de coton ſi fine & ſi déliée, que les Eſpagnols en achetent pour faire des cravates. Il eſt triſte que les femmes, qui font ces ſortes d'ouvrages, perdent ſi inutilement leur tems & leur peine, puiſque pouvant s'en ſervir pour couvrir leur nudité, elles ne les employent que pour ſe ſerrer ſottement les reins. Ils célebrent leurs feſtins ſous des cabanes faites de branches d'arbres nouvellement coupées, & abandonnent leurs maiſons, pour nous faire ſouve-

Ils n'ont aucune pudeur.

Leur nudité indécente.

Coûtume Judaïque.

nir une ſeconde & troiſiéme fois, que ces Peuples ont retenu quelques coutumes des Juifs. C'eſt dans la plus grande de ces cabanes qu'ils boivent & danſent en meſure tout à la fois, parce que lorſqu'ils diſtribuent la boiſſon, chaque ſerviteur eſt accompagné de deux fluteurs, qui joüent en partie de deux grandes flutes dont j'ai parlé. Ceux qui conſervent leur jugement, danſent au ſon d'autres flutes de même eſpéce; mais ceux qui ſont dans le vin, dorment enſanglantés depuis les pieds juſqu'à la tête, parceque lorſqu'ils ſentent que les fumées de la *Chicha* leur montent au Cerveau, ils s'imaginent que c'eſt toute autre choſe, de ſorte que pour prévenir le mal qu'ils craignent, ils s'inciſent cruellement les temples & le front avec des dents de poiſſon, & des os extrêmement aigus, & comme ces parties contiennent une grande quantité de veines, on ne peut voir qu'avec horreur le ſang dont ils ſont couverts. Lorſque j'ai réflechi ſur la coutume barbare qu'ont

Ils boivent au ſon des inſtrumens.

Maniere Barbare dont ils ſe tirent du ſang dans la chaleur du vin.

ces Peuples de boire jusqu'à perdre la raison, dans un climat aussi chaud, j'ai reconnu que c'est par une providence spéciale de Dieu qu'ils se font ces cruelles incisions; car ils préviennent par là les fiévres malignes & pourprées que l'agitation du sang, occasionnée par la boisson dans un pays aussi chaud, ne manqueroit pas de leur causer, sans cette évacuation copieuse de sang; mais ces barbares en agissent ainsi sans connoissance de cause.

Rémede cruel dont les *Guamas* se servét pour leurs enfans.

J'en appelle ici à l'amour que les Européennes ont pour leurs enfans, sans vouloir pour cela déplaire à celles de l'Amérique, qui ne sont pas moins tendres, car toutes ne sont pas Indiennes, comme la plûpart se l'imaginent. Je les prie toutes de vouloir écouter ce que je vais dire des femmes des *Guamos*, je n'avance rien dont je n'aye été témoin oculaire. Les Indiennes dont je parle ne s'apperçoivent pas plûtôt que leurs enfans sont malades (l'âge leur importe peu) que s'imaginant aveuglément qu'il n'y a point d'au-

tre remede pour les guérir, elles prennent une lancette d'os bien afilée, & leur percent la langue de part en part ; je laiſſe à juger avec quelle douleur. Le ſang ſort à gros boüillons, & le ramaſſant dans leurs bouches, elles le répandent à gorgée ſur ces pauvres enfans, depuis la tête juſqu'aux pieds, renouvellant tous les matins cette boucherie, juſqu'à ce que l'enfant guériſſe ou meure. Puiſque j'en ſuis ſur cette matiere, je ne puis m'empêcher de blâmer les femmes qui, pour certaines raiſons que j'ignore, dédaignent d'allaiter les enfans qu'elles ont mis au monde, ſans faire attention que la nourriture qu'ils prennent influe pour toujours ſur leurs mœurs & ſur leurs inclinations, comme l'aſſurent les meilleurs Phyſiciens. Ce reproche regarde ſurtout les Dames Américaines, qui livrent leurs enfans, dès qu'ils ſont ſortis de leur ſein, à une Négreſſe, à une Mulâtre, ou à une Indienne, faute de conſidérer qu'un pareil lait ne peut qu'engendrer de mauvais

Il importe beaucoup que les méres allaitent leurs enfans.

ſang, & faire naître des inclinations vicieuſes & des ſentimens bas dans l'ame de ces nourriſſons.

Dévoir cruel & barbare auquel les Capitaines *Guamos* ſont aſſujettis.

Venons à l'obligation que les Capitaines de la Nation *Guamo* s'impoſent par un ſerment fait ſur leurs bâtons. On ne peut nier que le remede dont les femmes des *Guamos* ſe ſervent lorſque leurs enfans ſont malades, ne ſoit extrêmement cruel, mais le motif qui le ſuggere eſt loüable ; au lieu qu'on ne peut rien voir de plus ſanguinaire & de plus doulòureux, que le tribut que les malheureux Capitaines *Guamos* payent par forme de remede, à tous les malades qui leur ſont ſoumis. Qui le croira, ſi ce n'eſt ceux qui ſavent combien le Démon eſt avide du ſang humain ? Je ne cite point d'autre témoin que moi-même, & j'oſe aſſurer que je ne croirois point ce que je vais dire, ſi je ne l'avois vû de mes propres yeux. La maladie ſe répandit parmi les *Guamos*, le Ciel y gagna beaucoup par le grand nombre d'enfans & d'adultes qui s'y envolerent après avoir reçû le bap-

tême. J'étois extrêmement affligé de la cruauté que les *Guamas* exerçoient ſur elles-mêmes par amour pour leurs enfans; mais ma douleur & mon étonnement augmenterent bien d'avantage à l'occaſion que je vais rapporter : je rencontrai un de ces Capitaines *Guamos*, & le voyant pâle, maigre & défait, je le crus atteint de la maladie qui régnoit dans toutes les maiſons, & le priai de ſe retirer dans la ſienne pour tâcher d'y remedier; il me répondit *qu'il ſe portoit bien*, *mais que ſes malades le faiſoient périr*. Comme j'ignorois ce qui ſe paſſoit, je fis pluſieurs queſtions à l'Indien auſquelles il ne répondit que d'une maniere confuſe. J'appris à la fin que pour ſatisfaire aux obligations de ſa charge, il ſe perçoit tous les jours les chairs, & épuiſoit le ſang de ſes veines, pour oindre l'eſtomac de tous les malades qui lui étoient ſoumis, & qui n'étoient pas en petit nombre. Il n'y a en vérité qu'un barbare qui puiſſe accepter à ce prix la charge de Capitaine.

On examine ſi ces *Guamos* ſe nourriſſent de terre, ou non.

Puiſque nous en ſommes ſur les *Guamos*, ſachons avant de paſſer chez les *Othomacos*, leurs voiſins, ſi ce Peuple ſe nourrit de terre, ainſi qu'on l'a prétendu il y a quelques années. Les Indiens *Othomacos* aiment la terre avec excès, & ce gout ſe tranſmet chez eux d'une génération à l'autre; & comme le voiſinage des pays & la bonne intelligence qui régne entre ces Peuples, font que les *Guamos* marient leurs filles avec les *Otomacos*, & que ceux-ci donnent réciproquement les leurs aux premiers, il arrive de là que les filles *Othomacos* introduiſent ce vice chez les *Guamos*, qui ſont ſur cela plus moderés que la Nation *Othomaca*. La rélation ſuivante ne laiſſera rien à déſirer là-deſſus au Lecteur.

Indiens *Othomacos*

J'ai déja dit que les *Othomacos* étoient les plus barbares de tous les Peuples de l'*Orénoque* : la ſeule choſe que je crains en parlant de cette Nation, eſt d'être trop prolixe, car elle renferme tant de différens Peuples, qu'il me ſera impoſſible d'éviter les rédites; & d'un autre

côté, leurs mœurs & leurs coutumes sont si extraordinaires, que je ne saurois me dispenser d'en parler, sans m'éloigner du but que je me suis proposé dans mon voyage. Courage, mettons pied à terre avant que ces Indiens se jettent dans notre bateau, & le fassent couler à fond, tant est grande leur curiosité. Il n'arrive pas plutôt quelqu'un sur le rivage, que tout le Peuple y accourt en foule, si l'on en excepte les malades qui n'ont pas la force de marcher, faisant un tintamarre qui ne permet pas aux étrangers de s'entendre les uns les autres.

Curiosité des Indiens.

Pour connoître au juste en quoi les *Othomacos* different de tous les autres Indiens de l'*Orénoque*, voyons le partage qu'ils font de leur tems, & l'exactitude avec laquelle ils s'y conforment dès avant la pointe du jour jusqu'à minuit, qui est le tems où l'on apperçoit chez eux quelque ombre de gouvernement politique; nous verrons ensuite d'autres choses particulieres, & sur-tout leur maniere de faire le pain.

Partage que les *Othomacos* font de leur journée.

Dès les trois heures du matin, qui eſt le tems où les Coqs commencent à chanter, on entend chez eux un murmure confus de ſoupirs & de gémiſſemens, accompagnés de larmes & de marques d'une vive douleur, & tel, que ceux qui ignorent leur coûtume, s'imaginent qu'il leur eſt arrivé quelque grand malheur. Je le crûs en effet moi-même, & je ſortis tout émû pour voir ſi les *Caribes* ne nous avoient pas attaqués dans la nuit, ſelon leur coûtume ordinaire; mais j'appris que l'uſage de cette Nation étoit de pleurer dès la pointe du jour l'abſence des parens que la mort leur a ravis. Les uns pleurent leurs Péres, les autres leurs Maris, les autres enfin leurs Méres & leurs Freres, tous ont ſujet de pleurer, & pleurent effectivement de tout leur cœur. On ne peut mieux commencer la journée, & il ſeroit à ſouhaiter que les Chrétiens employaſſent comme eux, je ne dis pas trois heures, ce ſeroit trop exiger d'eux, mais du moins la premiere heure de la journée à ſe

Ils pleurent dès que le jour commence.

ſouvenir

ſouvenir de ceux de leurs parens qui ſont morts, pour les recomman-der à Dieu, faiſant refléxion qu'ils doivent les ſuivre, & que lorſqu'ils y penſeront le moins, ils feront comme eux ce triſte & rédoutable voyage.

Partage que les Capitaines font de leurs gens, & les emplois auxquels ils les occupent.

Le Soleil ne commence pas plûtôt à paroître, que les *Othomacos* ſe rendent à la porte de leurs Capitaines reſpectifs, qui ont ſoin de les envoyer, les uns à la Péche, les autres à la cherche des Tortuës, où à la chaſſe du Sanglier, ſuivant le tems qu'il fait, & la ſaiſon où l'on ſe trouve. Cette diſtribution faite, ſi le tems le permet, il nomme une quantité ſuffiſante d'ouvriers pour travailler aux champs, car chaque Capitainerie ſeme & recueille le grain en commun, ceux qui la compoſent partageant entr'eux le travail & le fruit qui en revient. Ils obſervent la même choſe pour le Poiſſon, les Tortuës, les Caymans, & pour tout ce qui leur ſert de nourriture. Les Laboureurs & les Pècheurs ne ſont pas plûtôt partis,

La Récolte ſe fait en cõmun.

que ceux qui reſtent au Village ne cherchent qu'à ſe divertir, bien aſſurés que le lendemain, ils iront à la Péche & au labour, pour donner le tems aux autres de ſe délaſſer. Ils ſe rendent donc tous en foule à un jeu de Paume, qui eſt dans le voiſinage, à quelques pas de leurs maiſons. Les *Othomacos* qui doivent jouer, ſe mettent douze d'un côté, & douze de l'autre; ils dépoſent entre les mains de quelqu'un l'enjeu, qu'ils doivent perdre ou gagner, & la partie finie, ils en remettent un ſecond pour la partie ſuivante. C'eſt moins par plaiſir que par interêt qu'ils jouent, & ils dépoſent des corbeilles de Maiz, lorſqu'ils en ont, & à ſon défaut, de grains de verre, & même tout ce qu'ils ont dans leurs maiſons, ſans penſer aux ſuites de cette conduite. Ils établiſſent pour Juges les plus vieux d'entr'eux, & ceux-ci ont ſoin de décider des coups, & de terminer les differens qui ſurviennent. Outre les joueurs dont je viens de parler, le reſte des Habi-

Ceux qui reſtent, joüent à la Paume.

Ils mettent leur enjeu en dépôt.

tans se divise en deux partis, dont l'un parie pour & l'autre contre. Ils chassent & rechassent la Bale avec tant de justesse & de dexterité, qu'ils peuvent le disputer aux plus habiles Navarrois. La forme de leur Bale est aussi singuliere que leur façon de joüer : Elle est grosse comme une Boule de Mail, & faite d'une résine appellée *Caucho*, qui à la plus legere impulsion, rébondit de la hauteur d'un homme. Ce n'est qu'avec l'épaule droite qu'ils doivent faire la chasse & la réfaire, & si la Bale vient à toucher quelqu'autre partie du corps, on perd une raïe. On ne peut s'empêcher d'admirer l'adresse avec laquelle ils se renvoient la Bale jusqu'à dix à douze fois de suite, sans la laisser tomber à terre; mais ce qui étonne le plus, c'est que la Bale venant à raser la terre, l'Indien se jette ventre à terre, & la réleve avec une agilité surprenante. La continuité de cet exercice leur cause des Callus à l'epaule droite, mais aussi s'y rendent-ils extrêmement habiles. Je

Maniere particuliere dôt ils joüét.

Forme singuliere de la Bale.

Adresse extraordinaire avec laquelle ils joüét

n'aurois jamais crû qu'une pareille Nation joüât à la Paume avec tant d'ordre & de justesse, mais j'ai appris depuis que dans les Missions de la nouvelle Espagne, les Indiens *Acaxées* des montagnes de *Topia*, qui sont sous la direction des Jesuites, connoissent ce jeu, & s'en acquittent avec la même addresse. (*a*)

Ce divertissement dure jusqu'à midi, & pendant que les hommes joüent, les femmes s'occupent à faire des marmites d'argile pour leur usage, comme aussi des plats, des écuelles, qu'elles vendent aux Nations voisines. Mais ce à quoi elles s'occupent le plus, est à tisser des nates, de mantes, des corbeilles & des sacs avec le chanvre ou *pite* qu'on tire du *Muriche*, ainsi que le pratiquent les *Guaraunos*. Elles en font aussi des pavillons de lit, qui les garantissent des Mosquites. Leurs matelats ne consistent qu'en un monceau de

Ouvrages ausquels s'occupent les femmes.

(*a*) P. Roxas. Histor. Cinaloà, Lib. 8. Cap. 3.

ſable qu'ils vont chercher à la plage, & dans lequel ils s'enterrent, comme des cochons, juſqu'à la moitié du corps, mari, femme & enfans, en ne ſe couvrant que d'un ſimple pavillon. Les meres enſeignent ces ſortes d'ouvrages à leurs filles, mais dès que midi ſonne, elles quittent leur beſogne, chacune prend ſon battoir & s'en va jouer à la Paume, portant ſon enjeu avec elle. Le battoir eſt arrondi à l'extrêmité, & large d'un tiers d'aulne, ſon manche eſt long de trois palmes; elles ſaiſiſſent ce battoir à deux mains, & chaſſent la bale avec tant de roideur, qu'il n'y a point d'Indien qui oſe la parer avec l'épaule; auſſi les femmes ne ſont-elles pas plutôt entrées pour jouer, qu'il eſt permis de rechaſſer les bales qu'elles chaſſent avec leurs battoirs, avec toute l'épaule; & il n'y a point de jour où quelque Indien ne ſe retire avec l'épaule démiſe, ce qui réjoüit extrêmement les joüeuſes. Les Indiennes étant arrivées, celles dont les maris parient, commencent à joüer, douze d'un

Les femmes jouent auſſi à la Paume.

côté, & douze de l'autre, comme nous l'avons dit des hommes, & sur le soir, elles se mettent vingt-quatre dans chaque partie, & cela sans aucune confusion, parce que chacune garde son poste, & que pas une ne pare la bale qui va à une autre, gardant un silence merveilleux tout le tems que le jeu dure.

Les *Othomacos* échauffés par le Soleil & par le jeu, se font des incisiõs.

Le Soleil ne commence pas plutôt à faire sentir sa chaleur, que les Indiens prennent leurs poinçons, & se font des incisions aux cuisses, aux jambes & aux bras, avec une cruauté qui fait horreur, sans jamais perdre la bale de vûe; ils voyent couler leur sang avec la même indifférence que celui d'autrui, & lorsqu'ils jugent en avoir perdu assez, ils se jettent dans la riviere, & le sang s'arrête; mais s'il continue de couler, ils remplissent les coupures de sable, Je répete ici ce que j'ai dit des *Guamos* qui sont dans le vin, que si ces *Othomacos* ne se procuroient pas ces sortes d'évacuations, l'agitation violente du jeu, jointe à l'ardeur du soleil, leur causeroient infaillible-

ment des fiévres pourprées qui les mettroient au tombeau, au lieu qu'ils les préviennent par le moyen dont je viens de parler, comme il est aisé d'en juger par la santé & la force dont ils jouissent. Tous ces Indiens sont d'une taille avantageuse, ce qui vient, je pense, de l'exercice violent qu'ils font tous les jours en joüant à la paume, & de ce qu'ils dansent la moitié de la nuit sans jamais se lasser.

Ils se regalent avec des poignées de terre pendant qu'ils joüent.

Pendant qu'ils joüent, ils prennent une poignée de terre ou de poussiére, dont ils se remplissent la bouche, & attendant la bale, ils savourent cette terre, comme si c'étoit un biscuit. Lorsqu'ils vont se baigner à la Riviere, outre la craie des fondrieres qu'ils mangent pendant qu'ils sont dans l'eau, ils se munissent d'une motte de terre qu'ils savourent avec un plaisir inexprimable. Les femmes qui aiment la terre, peuvent leur porter envie, vû qu'elle leur fait beaucoup de mal, & qu'elle n'en fait aucun aux *Othomaques*. Elle leur est même salutaire,

D'où vient que la terre qu'ils mangent ne leur nuit point.

non en tant que terre, mais à cauſe de la graiſſe de Cayman & de Tortuë dont elle eſt impregnée, & qui fait qu'elle ne leur reſte point dans l'eſtomac; auſſi les meres qui veulent appaiſer leurs enfans, leur donnent-elles une de ces mottes de terre qu'ils lechent juſqu'à ce qu'il n'y ait plus rien, & alors ils en demandent une ſeconde, lors ſur-tout qu'elles ſont paitries avec la drogue que je dirai tantôt.

Un enfant n'a pas plutôt apperçu le convoi des bateaux qui reviennent de la pèche, qu'il va en donner avis au Village en ſautant & gambadant, & auſſi-tôt on ceſſe de joüer à la Paume, ce qu'on fait pour l'ordinaire ſur les quatre heures du ſoir, on va ſe baigner à la Riviere, & l'on rentre chez ſoi. Les Pècheurs quittent leurs bateaux qui ſont preſque toujours remplis de poiſſon, & ſans en prendre un ſeul pour eux, ils vont ſe repoſer dans leurs maiſons. Alors les femmes & les enfans des diverſes Capitaineries, chargent ce Poiſſon & vont le porter à la porte

Les Capitaines partagent le Poiſſon.

de leurs Capitaines qui le diſtribuent à chaque famille, à proportion du nombre d'enfans qui la compoſent. Lorſque le ſoleil ſe couche, ils ont déja achevé leur repas, car ils n'en font qu'un ſeul, & s'il leur arrive de manger entre deux, c'eſt ou du fruit, ou quelque motte de terre; mais ils ſont grands mangeurs & tous gens de bon appétit. Leur deſſert conſiſte à s'aller baigner une ſeconde fois à la Riviere, & au ſortir de là, chaque Pere de famille prend ſa beche, ou tel autre outil ſemblable, ſe retire à part avec tous ceux de ſa maiſon, & creuſe autant de trous qu'il y a de têtes qui lui ſont ſoumiſes, après quoi chacun comble le trou qu'il a creuſé. Ils font la même choſe tous les jours quelque tems avant ou après le coucher du ſoleil, & quoique j'euſſe dû paſſer cette pratique ſous ſilence, j'ai jugé à propos de la rapporter, parce qu'elle leur eſt commune avec les Juifs, & que j'ai promis d'indiquer celles qui ont quelque conformité avec les leurs. Les Turcs pratiquent

Autre cérémonie Judaïque.

la même chose toutes les fois qu'ils campent en rase campagne, & je crois que cet usage leur vient de la même source.

Leur danse, & l'ordre qu'ils y observent.

Cela fait, les Indiens dansent jusqu'à minuit, sans flutes, sans sonnettes, ni autre instrument semblable, & ils n'en ont pas besoin, parce qu'ils chantent eux-mêmes, dansant en rond avec beaucoup de modestie. Le premier est composé d'hommes qui se tiennent les uns les autres par la main, le second de femmes qu'ils ont à leurs épaules, & qui se tiennent aussi par la main, & le troisiéme enfin, d'un grand nombre d'enfans de tout âge, dont le cercle entoure les deux premiers.

Ces cercles ainsi disposés, le Maître entonne un air auquel tous les autres répondent, & comme dans le cercle des hommes il se trouve de belles voix de basse, dans celui des femmes, grand nombre de dessus, & dans celui des enfans une infinité d'hautes contres, l'union de ces différentes voix compose une musique fort agréable,

ſur-tout à une certaine diſtance. Ce qui m'a le plus étonné eſt, eſt que parmi un ſi grand nombre de perſonnes, il n'y en a pas une qui faſſe un faux ton, ni qui manque la meſure. Ils continuent cette danſe en changeant d'airs, & après qu'ils ont aſſez danſé, ils vont ſe coucher. Ils appellent cette danſe *Camo* en leur langue. Comme ce Peuple aime naturellement à chanter, nous avons profité de ce penchant pour mettre la doctrine en muſique, ſur le ton uſité en Eſpagne aux Proceſſions de la Doctrine, ce qui nous a ſi-bien réuſſi, que leur criant ſeulement *Camo*, ils chantent ſur le champ la Doctrine le matin & le ſoir avant de danſer, tant il importe de ſçavoir s'accommoder au génie des Peuples avec leſquels on a affaire.



CHAPITRE XII.

Suite du Chapitre prècedent : On rapporte quelques coutumes & quelque usages des Othomacos, *qu'on ne trouve chez aucune autre Nation de l'*Orénoque.

Ils ne connoissent poīt la Poligamie.

LEs *Othomacos* sont les seuls qui ne connoissent pas la poligamie, bien différens en cela des autres Peuples de l'*Orénoque*, chez lesquels il n'y a pas un homme qui n'ait deux ou trois femmes; de sorte que ce motif, quand il n'y en auroit point d'autre, doit engager les Missionnaires à ne rien negliger pour civiliser cette Nation, & la dépouiller de sa grossiereté.

Les jeunes gens se marient avec des veuves d'un âge mur,

Ils suivent dans leurs mariages une coutume fort singuliere, & qu'on auroit de la peine à trouver ailleurs. Lorsque les jeunes gens sont en âge d'être mariés, ils leur donnent pour femmes, ou pour mieux dire, ils les confient aux Veuves les

plus âgées du Village, les mariant avec de jeunes filles, lorſqu'ils deviennent veufs. La premiere raiſon que les Capitaines donnent de cet uſage, eſt ſi indécente, que je me diſpenſerai de la rapporter. Quant à la ſeconde, elle paroit aſſez bien fondée. Ils diſent, que marier un jeune homme avec une jeune fille, c'eſt unir deux fous enſemble, qui ne ſçavent comment ils doivent ſe gouverner; au lieu qu'en lui donnant une femme âgée, elle le met au fait du ménage, elle l'inſtruit de ce qu'il faut faire pour vivre, & lui donne pluſieurs autres inſtructions fondées ſur la longue expérience qu'elle a eu des affaires domeſtiques. C'eſt par-là que les Vieillards font venir l'eau à leur moulin, ſe mariant, lorſqu'ils ſont veufs, avec des jeunes filles, pour les rendre capables de gouverner la maiſon. Ce qui conſole les jeunes gens eſt, qu'ils deviendront veufs à leur tour, qu'ils vieilliront & ſe conduiront à leur fantaiſie. Cette coutume qui a force de loi chez les *Othomacos*, a cours

Les Vieillards épouſent les jeunes filles

chez la plupart des Nations Idolâtres, par un effet de la malice des Vieillards qui prennent pour eux toutes les jeunes filles qui ſont en âge d'être mariées, quoiqu'ils ayent d'autres femmes, s'imaginant qu'elles leur appartiennent, ce qui chagrine les jeunes gens, & occaſionne une infinité de débats & de méchantes affaires, parce que ces Vieillards ſe rendant odieux à leurs femmes par la jalouſie qu'ils leur témoignent, les jeunes gens en deviennent plus diſpoſés à les tromper, d'où réſultent une infinité de déſordres & de querelles domeſtiques.

Leurs guerres avec les *Caribes.*

La Nation *Othomaca* étoit autrefois extrêmement nombreuſe, & a ſoutenu pluſieurs longues guerres contre les *Caribes*, dans leſquelles ces derniers ont ſouffert de grandes pertes; mais s'étant liés il y a quelque tems avec les Hollandois, ils commencerent à ſe ſervir d'armes à feu, qui étonnerent fort les *Othomacos*, ſi bien qu'épouvantés du carnage que fit un Négre avec une ſeule décharge de ſon arquebuſe à croc, ils abandon-

nerent le champ de Bataille, & se retirerent dans des lieux inconnus aux *Caribes*. Les *Othomacos* ont une valeur brutale & téméraire. Ils combattoient en bataille rangée avec les *Caribes*, & ne lacherent jamais le pied, si ce n'est la derniere fois qu'on se servit contre eux d'armes à feu. Ils s'excitoient au combat & entroient en fureur contre eux-mêmes, se blessant le corps avec des os pointus, & se disant : *Compte que si tu n'est point brave, les* Caribes *te mangeront*.

Ils sont furieux à la guerre.

Leurs femmes ne se battoient point, mais elles se rendoient sur le champ de Bataille, & aidoient leurs maris, ramassant les fleches des *Caribes* qui passoient outre sans blesser personne, & avec ce secours ils défendoient leur poste avec valeur. Nous avons été témoins de leur courage toutes les fois que les *Caribes* ont attaqué nos Missions, ils leur ont été au-devant comme des lions, & les ont poursuivis bien avant sur leurs terres.

Cõment leurs fẽmes les aidoient sur le champ de Bataille.

Ils aiment l'agriculture, & non-

Ils sont adonnés à l'Agriculture.

seulement ils sément du maïs, de l'yuca, & tous les autres fruits de la terre, dans celle qu'ils cultivent, mais ils profitent encore du terrein que les Lacs abandonnent à mesure que l'*Orénoque* diminuë; & comme ces terres sont remplies de pourriture, ils font d'abondantes récoltes; mais ils les consomment brutalement & en peu de tems, ne réservant que le grain dont ils ont besoin pour la semaille. Ils ne manquent pas pour cela de vivres, parce qu'ils sçavent faire du pain & de l'amidon de tous les fruits & de toutes les racines qu'ils trouvent, ce qui est un avantage que n'ont pas les autres Nations. Ils en tirent même des fruits que les autres Peuples rejettent à cause de leur amertume ou de leur mauvaise qualité. Voyons comment ils font leur pain.

Cōment ils suppléent le défaut de grain.

Pain rare des *Othomacos*.

Cette tâche regarde les femmes, & elles sont si adroites, qu'elles mettent très-peu de tems à le faire. Chacune a auprès de la Riviere les fosses dont elle a besoin; il y a dans chacune de la craie fine, ou de l'ar-

gille choisie qui trempe toujours dans l'eau, de même qu'on le pratique dans les fabriques de fayance. C'est dans le centre de cette terre glaise qu'on enterre le maïs, les fruits, ou les autres grains dont on veut extraire la substance, & au bout de quelques jours, la pâte est toute faite, je veux dire que le grain qu'on a enterré dans l'argille, a fermenté & s'est aigri; & comme chaque femme a plusieurs fosses, elle peut avoir du pain frais tous les jours. L'heure étant venuë, elles transportent cette masse qui s'est incorporée avec l'amidon, dans des petits vaisseaux qu'elles fabriquent pour cet usage, où l'ayant paitrie une seconde fois avec une plus grande quantité d'eau, elles la passent par un tamis, & reçoivent cette masse liquide dans d'autres vaisseaux bien nets. Elles l'y laissent reposer, jusqu'à ce que la terre & l'amidon du grain, ou du fruit, se soient précipités au fond du vaisseau, & alors elles répandent l'eau qui surnage & qui est fort claire. Cela fait,

On décrit en détail la fabrique de ce pain.

On le paîtrit avec du beurre ou de la graiſſe.

elles jettent une grande quantité de graiſſe de Tortuë ou de Cayman ſur cette maſſe, & les ayant bien mêlées enſemble, elles en forment des pains en forme de boules bien arrondies, qu'elles mettent au four. Lorſqu'elles n'ont point de graiſſe pour relever le gout de ce pain, elles ſe contentent de l'amidon dont l'argille eſt couverte. Ce pain étant mis au four, il s'y deſſéche par la chaleur du feu, & lorſqu'on a mis de la graiſſe dans la pâte, il en ſort extrêmement tendre, autrement, il eſt preſque auſſi dur qu'une brique. Quel qu'il ſoit, ce pain eſt un grand régale pour eux, ils prient les Miſſionnaires d'en manger, & l'éxaltent beaucoup diſant : *Onòna, chòro tenùna, Pare; mange de ce pain, Pere, il eſt fort bon*. Il faut pour les obliger en manger quelque peu, mais il eſt ſi rempli de terre, qu'il craque ſous les dents.

On examine ſi les *Otho-*

Voilà au vrai comme la choſe ſe paſſe, & l'on peut conclurre de cette rélation, que l'éloignement des

lieux altere la vérité, & qu'il n'y a point de chose, pour fausse qu'elle paroisse, qui n'ait pour fondement quelque chose de certain & de réel. Un Etranger qui verra manger aux *Othomacos* ou aux *Guamos*, le pain que je viens de décrire, croira qu'ils mangent de la terre paitrie & cuite, ou bien de la brique, parce que quoiqu'il ait la forme d'une boule ordinaire, il a la couleur de la brique, de sorte qu'il assurera avec la meilleure foi du monde, *que les Guamos & lee Othomaços se nourrissent de terre*, ce qui paroit incroyable à ceux qui vivent dans des pays éloignés: mais celui qui voit faire ce pain, reconnoit que la terre glaise s'impregne de toute la substance du grain, & d'une bonne partie de la graisse qu'on y a mise.

macos mangent de la terre.

Ce pain n'est pas leur seule nourriture, ils mangent aussi une grande quantité de viande à leurs repas. Il n'y a point de Nation qui soit plus adroite à la pêche, si l'on en excepte la *Guarauna* qui l'em-

Ils pêchent avec beaucoup d'adresse.

porte ſur toutes les autres en ce genre d'éxercice. On verra, lorſqu'il en ſera tems, la facilité avec laquelle ils tirent du fond des Rivieres les Caymans les plus formidables. Si une Tortue qui prenoit le ſoleil, vient à s'enfuir dans l'eau à cauſe du bruit qu'elle a entendu, l'*Othomaco* s'y jette auſſi & la pourſuit ſans relâche, juſqu'à ce qu'il l'ait ſaiſie. Il la charge ſur ſa tête, le ventre en haut, & la tenant d'une main, il regagne le rivage à la nage, choſe qui paroit impratiquable, mais qui cependant eſt réelle. Pendant les deux mois que les œufs de Tortues abondent, ils en mangent une quantité prodigieuſe, ils en font auſſi cuire à petit feu ſur des clayes, qu'ils gardent juſqu'après la récolte. Enfin les *Guamos* ni les *Othomacos* ne ſont point à plaindre, & ils ſe nourriſſent de mets beaucoup plus friands que la terre.

Ils joignent à ce genre

Ceux qui ont lû ce que je viens de dire du gouvernement, de l'union & de l'œconomie des *Othomacos*, &

de l'obéissance qu'ils rendent à leurs Capitaines, auront peine à croire que cette Nation soit aussi barbare & aussi sauvage que les autres dont nous avons parlé, & ils me blameront d'avoir avancé qu'elle l'emporte sur toutes les autres, en fait de grossiereté & de barbarie. Cette objection est fondée, mais je réponds à cela que ces foibles lueurs de raison qu'on remarque en eux, sont obscurcies par tant de vices grossiers, que je ne sçaurois retracter ce que j'ai avancé sur leur sujet. On sçaura d'abord que ces Indiens sont d'un caractere obstiné & infléxible, & fort entêtés de leurs coutumes, de sorte que si l'on vient jamais à bout de les civiliser, ce ne sera qu'à force de tems, de patience & d'assiduité à instruire leurs enfans. J'ai déjà dit que les Indiens sont sujets au vin, mais les mauvais effets de cette liqueur se font beaucoup mieux sentir chez les *Othomacos*, à cause de leur caractere rude & belliqueux. Ce qu'il y a de pire encore est, qu'au lieu que les autres Peuples s'enyvrent en bu-

de vie un caractere Barbare.

Ils s'enyvrent avec la poudre d'*Yapa*.

vant, ceux-ci s'enivrent en tirant par le nez une poudre maligne qu'ils appellent *yupa*, laquelle leur ôte le jugement & les rend furienx au point de prendre les armes, de ſorte que ſi leurs femmes n'avoient pas ſoin de les ſaiſir & de les lier, ils feroient tous les jours un carnage affreux. Ils compoſent cette poudre avec des grains d'*Yupa*,

Ce que c'eſt que l'*Yupa*.

elle a l'odeur du tabac, & n'eſt point malfaiſante par elle même, mais elle le devient à cauſe de la drogue qu'ils y ajoutent, car c'eſt elle qui les enivre & qui les fait entrer en fureur. Après avoir mangé la chair de certains gros collimaçons qui viennent dans les marais, ils font calciner leurs coquilles au feu, les réduiſant en une chaux vive plus blanche que la neige, qu'ils mêlent avec la *Yupa*, en quantité

Cette drogue a une force incroyable.

égale; & le tout étant bien pulvériſé, il en réſulte un mélange ſi fort, qu'en touchant ſeulement cette poudre du bout du doigt, & l'approchant du nez, elle fait éternuer un million de fois, quand même on

ſeroit accoutumé au tabac d'Eſpagne le plus violent. Les Indiens *Salivas*, & les autres Nations dont je parlerai, connoiſſent l'uſage de l'*Yupa*, mais comme elles ſont d'un caractere plus doux & plus timide, elle ne produit pas ſur elles le même effet que ſur les *Othomacos*, que cette eſpéce de fureur a rendu redoutables aux *Caribes*, parce qu'avant de ſe battre, ils s'enivroient avec la *Yupa*, ſe bleſſoient eux-mêmes, & ſe mettoient en ſang, & les attaquoient enſuite comme des Tigres furieux.

Elle cauſe une fureur diabolique.

Ce Peuple eſt ſi violent & ſi emporté, que le plus léger motif le fait entrer en fureur & lui fait prendre les armes, de ſorte qu'il ſuffit qu'il y en ait un qui commence pour que tous les autres ſuivent ſon exemple. Comme les *Othomacos* vivent dans une crainte continuelle des *Caribes*, il ne faut que le moindre cris, pour mettre tout le Village en rumeur, & l'obliger à s'armer, ce qui expoſe les Miſſionnaires à des peines & à des allarmes continuelles. Dans une de ces émeutes, un Miſſionnaire qui

Un Miſſionnaire eſt attaqué par trois Indiens.

récitoit ſon Office dans un appartement retiré, ayant par hazard tourné la tête, vit auprès de lui trois Indiens dont l'un alloit lui donner un coup de couteau, & les deux autres avoient leurs *Macanas* levées, & étoient prêts à l'aſſommer, de ſorte que ſi la Providence n'eût veillé ſur lui, il auroit infailliblement péri par les mains de ces trois malheureux qui étoient preſque yvres. Pour prévenir ces ſortes d'accidens, & empêcher les *Caribes* de tenir la promeſſe qu'ils ont faite aux Miſſionnaires de les aſſommer, lorſqu'ils diroient la Meſſe, comme ils l'exécuterent à l'égard du P. Laurent Lopez, Religieux de l'Ordre de St François, on a ſoin de poſter à la porte de l'Egliſe quatre Soldats toujours prêts à faire feu, moins par la crainte des *Caribes*, que pour les garantir des inſultes des *Othomacos*. Dès qu'on entend le moindre bruit parmi eux, le Capitaine ſe rend avec ſa troupe chez le Miſſionnaire, pour le défendre des inſultes de ces Barbares.

Les Miſſionnaires ne peuvent dire la Meſſe ſans ſentinelles.

Malgré ces incommodités, les Miſſionnaires

Missionnaires ne laissent pas d'operes plusieurs conversions, & de sauver tous les jours un grand nombre d'ames, bâtisant les enfans & les adultes, qui sont en danger de mort. Entre plusieurs conversions qu'on a faites chez les *Othomacos*, je n'en rapporterai qu'une, qui merite d'avoir place ici, à cause des circonstances dont elle a été accompagnée. Il arriva en 1735 dans le Village où j'étois, trois vénérables anciens suivis de leurs familles. Leurs fils étoient déja vieux, & leur arriere petits fils, manioient l'arc & la fléche. Ces Vieillards étoient chauves, & le peu de cheveux qui leur étoient restés, étoient blancs, à quatre travers de doigts de leur racine, & d'un jaune de safran à leur extrêmité. Je n'ai jamais vû de ma vie rien de semblable, & je crois que la vieillesse y avoit beaucoup de part. Comme ces Peuples ne savent jamais leur âge, je cherchai à découvrir par certains Indices celui que pouvoit avoir un de ces anciens, & il me

Conversiós opéréeschez ces Peuples.

Batême d'un ancien O-*thomaco* & ses circonstances.

dit, que lorſque les *Caribes* maſſacrerent le Capitaine Achaguavia, qui paſſoit de la *Guayane* à *Santa Fé*, il alloit déja à la guerre avec ſes parens. Or il y avoit cent ans que ce Capitaine avoit été tué, & ce Vieillard en avoit bien vingt-cinq alors, puiſqu'il étoit en âge de porter les armes, de ſorte que nôtre bon Vieillard pouvoit avoir cent & vingt-cinq ans accomplis. Ces trois familles avoient mis vingt-ſept jours à venir de leurs Bois dans nôtre Village, ſans autre motif que celui d'avoir oüi dire qu'il étoit arrivé des Miſſionnaires chez les *Othomacos*. Les trois anciens avoient leurs femmes, qui paroiſſoient du même âge ; mais il y en eut une qui tomba malade, ſoit à cauſe de la fatigue du chemin, ou parce que Dieu vouloit l'attirer à lui, je l'inſtruiſis le mieux qu'il me fut poſſible, & ayant reçû le Bâteme, elle mourut quelque tems après. A quelques jours de-là, un de ces Vieillards fut attaqué d'une fiévre legere, je lui expliquai les princi-

paux articles de nôtre foi, & le trouvant diſpoſé à recevoir le Bâtême, je le lui adminiſtrai. Un moment après, je vis arriver un Eſpagnol tout émû, qui avoit été ſon Parrain, qui me dit. Pere, ſuivés-moi, mon filleul Joſeph, ouvre ſa ſepulture. J'arrivai ſur le lieu, & j'appris que c'étoit la coûtume de ces Peuples de creuſer eux-mêmes leurs Tombeaux, avant que la mort les ſurprît. Comme ce Vieillard avoit encore de la force, & qu'il ne couroit aucun danger, je retournai à mes affaires, dequoi je fus fort faché dans la ſuite; car la foſſe ne fut pas plûtôt achevée, que le Vieillard s'étendit dedans, pour voir ſi elle étoit aſſés grande, & s'étant aſſis, les épaules appuyées contre, il appella ſes fils, ſes petits fils, & ſes arriere petits fils, & en preſence de ſon Parrain Don Felix Sardu de Almazàn, de quelques Soldats & d'un grand nombre d'*Othomacos*, il leur tint le diſcours ſuivant: „ Je n'étois venu ici, „ mes enfans, que pour être Chrê-

„ tien, je le ſuis, & je meurs con„ tent : je vous ordonne de ne ja„ mais quitter ces Peres, apprenés „ ce qu'ils vous enſeigneront, & „ efforcés-vous d'être bons Chrê„ tiens. „ Ce diſcours fini, il ſe coucha & mourut.

CHAPITRE XIII.

Mœurs, Uſages & Coûtumes de la Nation Saliva. *Honneurs extraordinaires que ces Peuples rendent à leurs morts.*

Caractere doux & docile de la Nation *Saliva.*

JE me ſuis arrêté plus long-tems que je ne croyois chez les *Guamos* & les *Othomacos.* Je vais donc continuer ma route, & me conſoler chez les *Salivas* des peines que j'ai euës juſqu'ici. Cette Nation eſt docile, ſouple, aſſez intelligente & beaucoup plus raiſonnable qu'aucune de celles qu'on a découvertes, & ſi quelqu'autre peut lui être comparée, c'eſt la

Nation *Achagua*, qui possede toutes les bonnes qualités qu'on peut désirer chez des Indiens Idolâtres. Je ne suis pas le seul qui ait cette opinion d'eux, tous les Missionnaires qui ont frequenté ces Peuples, & tous ceux qui ont écrit des *Salivas* sur les Mémoires qu'ils en ont donné, sont là-dessus d'un sentiment unanime. Nos Peres leur sont extrêmement attachés, & c'est pour ne les point abandonner, que plusieurs ont péri par les mains des *Caribes*, Peuples féroces, qui, pour pouvoir s'emparer plus aisement de ce troupeau, se sont défaits des Pasteurs commis à sa garde. D'autres Missionnaires étant venus pour la troisiéme fois dans le Païs en 1731, ils furent assaillis de toutes parts par les *Caribes*, & s'ils n'abandonnerent point leur entreprise, ce fut en considération de la docilité des *Salivas*, docilité qui les retient, malgré les dangers ausquels ils sont tous les jours exposés, pour ne point rendre infructueuses les bonnes dispositions de ce Peuple.

Peines que se sont dõneés les Jesuites pour cõvertir ces Peuples. Mort de plusieurs Missionnaires.

On ne doit pas s'imaginer que les Peuples dont je parle ne donnent aucune peine aux Missionnaires. Quoique naturellement meilleurs que les autres Indiens, ils ne laissent pas d'en conserver le caractere, & l'on peut les comprendre dans la définition que j'ai déja donnée de ces Idolâtres, en gardant la modération qu'ils méritent. Ils sont plus constans, & plus adonnés au travail de la campagne, & il est rare qu'on entende parmi eux une parole plus haute que l'autre; mais ils sont ignorans, gloutons & ivrognes, quoiqu'ils se piquent de boire avec jugement, & ce jugement consiste, en ce qu'après s'être soulés comme les autres Indiens, ils ne se battent point entr'eux, ce qui n'est pas un petit avantage pour ceux qui sont chargés de les instruire.

Les *Salivas*, quoique d'un meilleur naturel queleurs voisis, ne laissent pas de donner bien de la peine aux Missionnaires.

La Poligamie & le divorce regnent chez eux comme chez les autres Nations, mais il n'y en a point sur qui l'interêt & la convoitise exercent un empire plus absolu. Ils

Quoi qu'ennemis de la guer-

aiment les belles armes, mais ils n'ont pas le courage de s'en ſervir; & lorſqu'on les exhorte à prendre garde à eux & à ſe défendre, ils répondent que leurs Péres n'ont jamais combattu, & qu'ils veulent ſuivre leur exemple; de ſorte qu'ils ſe ſont laiſſés aſſujettir par les *Caribes*, & cette Nation, qui étoit autrefois une des plus peuplées de l'*Orénoque*, eſt réduite maintenant à cinq à ſix Peuplades, dont trois forment une doctrine, & il en ſeroit de même des autres, s'il y avoit un plus grand nombre d'ouvriers.

re, ils aiment les belles armes.

Les hommes chez eux ſont fort effeminés, au lieu que les femmes ont un caractere mâle, qui paroît juſques dans leur façon de parler; car au lieu qu'ils ſont taciturnes, & qu'ils ne parlent qu'à demi voix & en nazillant, elles au contraire, parlent d'une maniere intelligible & avec hardieſſe. Quoique chez ces Nations les femmes ſoient chargées des ſoins du ménage & du travail de la campagne, elles ſont

encore plus à plaindre chez les *Salivas*, puis qu'outre cette tâche indispensable, elles sont obligées de peigner leurs maris matin & soir, de les oindre, de les peindre, & de leur faire le poil, ce qui leur prend beaucoup de tems, sans compter, que s'il y a dix ou vingt Etrangers dans leurs maisons, elles sont obligées de les traiter de même. Les *Salivas* une fois peignés, n'osent plus se grater la tête ni le corps, de peur de gâter leur parure, & ils poussent la propreté si loin, qu'ils aimeroient mieux endurer quelque mal que ce fut, plûtôt que de voir déranger l'œconomie de leur coëffure. J'en juge par l'attention qu'ils ont de se regarder dans leurs miroirs avant que de sortir du logis, & d'empêcher qu'on ne les touche. Mais on souffre patiemment leur fatuité, en faveur du zéle qu'ils témoignent pour la Réligion qu'on leur enseigne.

Ils aiment à s'oindre, à se peigner & à se peindre.

On peut mettre dans la même classe les Indiens *Aturis*, qui se disent *Salivas*, quoiqu'ils par-

Indiens *Aturis*, *Abanes*, *Maypu-*

lent un langage un peu different, les *Abanes*, les *Maypures* & les *Quirribas*, qui parlent des Langues differentes, mais qui ſont également doux, & également diſpoſés à recevoir l'Evangile, lorſqu'on le leur explique. Veüille la Providence avoir pitié de ces pauvres Peuples, & leur envoyer des Miſſionnaires zelés pour leur ſalut.

res & Quirrubas.

Pour revenir aux *Salivas*, dont nous parlons, rien n'eſt plus ſingulier chez eux que la conduite qu'ils tiennent envers les jeunes gens. Lorſque le tems eſt venu, de préparer les champs pour y ſemer le *Maiz*, la *Yuca*, *&c.* ils les diſpoſent par files, à quelque diſtance les uns des autres, & pluſieurs Vieillards ſe muniſſent de foüets faits de pite rétorſe, & dès qu'un d'eux les avertit de travailler, ils leur ſanglent un grand nombre de coups de foüet, qui bleſſent les uns, & qui font élever ſur le corps des autres des tumeurs conſiderables, ſans que ces malheureux jettent le moindre cri. La premiere fois que

Foüets dont ils ſe ſervẽt pour animer

les jeunes gens au travail.

j'entendis cette grêle de coups, je courus m'informer quelle faute avoient commise ces pauvres gens : „ ils n'en ont commis aucune, me „ répondit un de ces Vieillards, mais „ comme le tems est venu d'arroser „ & de nettoyer le champ pour y „ semer, nous ôtons avec ces foüets „ la paresse à ces jeunes gens, qui „ sans cela ne travailleroient point „ comme il faut. " Je ris beaucoup de cette réponse & me rétirai.

Ils n'aiment point que leurs femmes accouchent de jumeaux.

Voici une manie de ces Peuples qui n'est pas moins extraordinaire. Ils n'aiment point que leurs femmes accouchent de jumeaux, s'imaginant qu'il y a en cela du deshonneur pour eux, & cette folie va si loin, que dès qu'on sçait que telle a mis deux jumeaux au monde, les autres Indiennes, sans penser qu'il peut leur en arriver autant, se rendent chez l'accouchée pour se mocquer d'elle. Les unes lui disent qu'elle est parente des Souris, qui font leurs petits quatre à quatre, d'autres disent que non, mais qu'elle est de la race des *Cachiçamos*, dont

la portée eſt plus forte, & le pire eſt, que la *Saliva* qui vient d'accoucher d'un enfant, & qui en attend un autre, enterre au plutôt le premier, pour ne point être expoſée à la raillerie de ſes voiſines, & aux réproches de ſon mari. L'idée du mari eſt fondée ſur une autre ſorte d'ignorance ; & ce qui le chagrine eſt, qu'il ne peut croire que ces deux enfans ſoient à lui, il en reconnoit un pour ſien, & regarde l'autre comme le fruit de l'infidelité de ſa femme. La choſe n'en reſte pas là, & ce raiſonnement a de ſuites bien plus funeſtes. Un jour nous étions aſſemblés pour traiter de certaines affaires, l'eſpion que nous entretenions pour nous avertir de ces ſortes d'accidens, vint nous trouver pour nous apprendre que la femme d'un Capitaine venoit d'accoucher d'un enfant, & qu'elle en attendoit un ſecond. Le Pere qui prenoit ſoin du Village, ſe tranſporta auſſi-tôt chez la mere, mais elle avoit déja coupé la gorge à ſon enfant, qui heureuſement reçut

Effets funeſtes de cette ignorance.

le baptême, & mourut demie-heure après. Le second enfant vint à terme ; mais la chose n'en resta pas là, car dès que la mere fut rélevée de couche, le Capitaine assembla ses gens à l'entrée de la nuit, & ayant fait venir sa femme, il lui reprocha publiquement sa mauvaise conduite, la tançant de lui avoir donné deux enfans à la fois, sans se mettre en peine du tort qu'elle lui faisoit. Il s'adressa ensuite aux autres femmes, & les menaça de les châtier, si elles s'avisoient jamais d'accoucher de jumeaux ; & pour montrer qu'il ne s'en tenoit point à de simples menaces, il prit un foüet, & étrilla sa femme de bonne sorte. Voilà jusqu'où va l'ignorance & la police de ces Peuples barbares.

Une chose qui distingue le plus la Nation des *Salivas*, & qui montre la profondeur de sa politique, & son amour pour ses Chefs, sont les honneurs qu'elle rend aux Grands après leur mort. Il est vrai qu'à la premiere remontrance que leur ont faite les Missionnaires, ils ont abandonné

leurs anciens uſages, & ne s'en ſont plus ſouvenus depuis; mais cela n'empêchera pas que je ne les rapporte, pour faire voir juſqu'où alloit la folie & l'extravagance de ce Peuple. Ce que je vais dire s'eſt paſſé au pied de la lettre, dans un Village où je me trouvai par hazard avec deux autres Miſſionnaires & quelques Soldats de l'eſcorte. On devoit célebrer les obſéques d'un frere du Cacique *Pugduga*. Tout le monde mit auſſitôt la main à l'œuvre, les uns travaillerent à dreſſer le mauſolée, qui étoit placé au milieu de la maiſon du défunt, les autres furent chercher des Tortuës & du Poiſſon pour les convives, tandis que les femmes préparoient la *Chicha* & la bierre pour ceux qui devoient être du repas. Le jour pour la cérémonie ayant été indiqué, les Parens du défunt ſe répartirent dans différens Villages, pour inviter les gens à ſe trouver aux obſéques, & tous s'employoient à différentes choſes relatives à cette ſolemnité. La veille du jour qu'on devoit la célébrer

Hõneurs que cette Natiõ rendoit aux grands aprés leur mort.

Description du Mausolée.

étant arrivée, le Cacique nous mena voir le Mausolée de son frere. Nous trouvames auprès la Veuve toute éplorée, les cheveux coupés, & sans aucun des ornemens dont usent les femmes du pays, car on ne permet pas aux Veuves de s'oindre, si ce n'est long-tems après le deuil. Le Sépulchre étoit entouré d'une jalousie bien faite, & peinte de différentes couleurs. Il étoit orné de six colomnes bien tournées, dont quatre étoient aux coins & deux au milieu; deux étoient surmontées de couronnes, les deux autres, d'oiseaux parfaitement bien imités, & les deux du devant, de deux têtes de pleureuses qui avoient leurs deux mains sur leurs yeux, le tout beaucoup mieux exécuté qu'on n'auroit dû l'attendre de leurs talens bornés.

Concours d'Etrangers, & deüil mêlé de danse & de boisson.

On vit arriver des Villages voisins ceux qu'on avoit priés pour la cérémonie, & je ne sçaurois dire où ils avoient pris les larmes qu'ils répandoient, car quoiqu'ils arrivassent gays & contens, ils n'eurent pas plutôt mis le pied sur la porte,

qu'ils ſe mirent à pleurer de la maniere la plus triſte. Ceux qui étoient dedans répondoient à leurs pleurs, mais ces premiers momens de triſteſſe paſſés, ils ſe mettoient à boire & à danſer avec une joie qu'on ne peut exprimer ; mais s'il arrivoit quelqu'autre compagnie ſur ces entrefaites, les pleurs recommençoient de nouveau, ce qui continua de même juſqu'à ce que les dernieres furent arrivées.

Grand nombre d'inſtrumens lugubres.

Nous entendimes alors tout d'un coup une infinité d'inſtrumens lugubres, que nous n'avions jamais ni vus ni entendus, & dont le ſon répandoit une noire mélancolie dans l'ame. Ils étoient diſtribués en différentes claſſes, & ſe faiſoient entendre deux à deux. Ceux de la premiere claſſe conſiſtoient en de gros tuyaux d'argille longs d'une aulne, qui avoient trois ventres creux dans le milieu, l'embouchure petite, & leur extrêmité fort ouverte. Ces inſtrumens rendent un ſon obſcur & lugubre comme celui d'un baſſon. Ceux de la ſeconde claſſe étoient

faits de la même matiere, & avoient la même forme, excepté qu'ils n'avoient que deux ventres beaucoup plus grands que ceux des premiers. Leur ſon eſt beaucoup plus bas, & inſpire l'horreur. Ceux de la troiſiéme claſſe conſiſtent en deux longs tuyaux, dont les deux extrêmités ſont emboëtées dans un vaiſſeau de terre d'une figure particuliere, & je n'ai point de termes pour exprimer le ſon morne & lugubre qu'il rend lors qu'on ſouffle dans les tuyaux. On ne ſçauroit ſe figurer le bruit mélancolique que faiſoient tous ces inſtrumens enſemble, & le pire étoit que cette ſimphonie ne ceſſoit point, & qu'outre les inſtrumens qui étoient dans la maiſon du défunt, il y en avoit d'autres dans celle où étoit l'Aſſemblée. On vit paroître tout-à-coup pluſieurs troupes de danſeurs emplumés de la maniere que j'ai dit en parlant des *Guayquiries*, dont chacune étoit ſuivie des flutes que je viens de décrire. Les uns marchoient avec gravité, tenant à la main des bâtons

Danſes curieuſes.

peints, battant la mesure, non-seulement avec les pieds, mais encore avec leurs bâtons dont ils frappoient le plancher. Les autres alloient beaucoup plus vite, faisant tous ensemble des révérences en cadence de côté & d'autre. Chaque danseur joüoit d'un flutet qu'il accompagnoit du bruit qu'il faisoit avec les pieds & le bâton. Le bal que l'on donna dans la place fut beaucoup plus curieux. Il étoit composé, outre les Musiciens, de plusieurs troupes de danseurs Indiens, distribués de douze en douze, ornés de grandes plumes de *Guacamaya*, dont chacun avoit dans la main droite un long osier couvert de différentes plumes, de l'extrêmité duquel pendoit une couronne aussi couverte de plumes, dont le poids faisoit plier l'osier en forme de demi cercle, de sorte qu'ils formoient tous ensemble une coupole, du centre de laquelle pendoient les couronnes. La beauté de ces danses consistoit dans la varieté des postures, des tours & des cercles que faisoient les danseurs au son des instrumens, sans jamais

Autre danse plus élegante.

Troisiéme danse.

déranger la ſymétrie de la coupole. Venoient enſuite les flutes de *Cubarro*, dont j'ai parlé dans le Chapitre des Indiens *Guamos*, diſtribuées de deux en deux. Ceux qui en joüoient danſoient auſſi, faiſant des révérences extraordinaires de la tête, des pieds & de tout le corps; de ſorte que le tout enſemble formoit un ſpectacle digne d'être vû dans quelque Cour de l'Europe que ce ſoit. Je ne dis rien des livrées que les hommes & les femmes s'étoient miſes, aux dépens de quantité de couleurs, de plumes & d'onctions. Chaque cercle de danſeurs paroiſſoit, dans l'éloignement, un parterre émaillé de fleurs. Ils avoient le viſage peint de figures ſi bizarres, qu'il nous étoit impoſſible de les réconnoître, à moins de les entendre parler. Toute la ſoirée fut employée à ces danſes, & lorſque la nuit fut venuë, le Cacique accompagné de ſes Capitaines, vint nous demander comment nous avions trouvé la fête? nous lui répondimes qu'elle nous avoit paru fort belle, & que nous

Coup d'œil agréable que formoient ces differentes danſes.

Les *Salivas* ſe piquent d'être fort entendus.

les tenions pour gens extrêmement entendus. C'eſt le compliment le plus agréable qu'on puiſſe faire aux *Salivas* ; & en effet, je puis dire qu'ayant examiné le tout avec attention, je n'y trouvai rien d'indécent ni de ſuperſtitieux, cette fête n'étant qu'un mélange extravagant de pleurs & de danſes.

Le Cacique s'en fut avec ſes gens ſans que nous préviſſions ce qui devoit nous arriver cette nuit, & à dire vrai, ni les Miſſionnaires, ni ſix Soldats qui nous eſcortoient, nous n'eumes jamais une frayeur pareille à celle qui vint nous aſſaillir dans le tems que nous nous y attendions le moins.

Un ſilence profond régnoit dans le Village, & nous crûmes que les Indiens fatigués de leurs pleurs & de leurs danſes, & qui plus eſt, d'avoir bû, étoient enſevelis dans un profond ſommeil, de ſorte que nous nous retirames chacun de notre côté pour nous répoſer.

Je dormois profondement, lorſque vers une heure après minuit, je

Bal extravagant, & frayeur que les trõpettes causerent aux Missionnaires.

sentis comme une espéce de cochemar accompagné d'un bruit affreux. Je m'éveillai en sursaut, je prêtai l'oreille, & il me parut qu'il faisoit une tempête semblable à celles qui arrivent souvent sur l'*Orénoque*. Je sortis de chez moi, & trouvai mes deux Confreres hors d'eux-mêmes, discourant ensemble sur la cause de ce bruit, sans pouvoir la deviner. Il augmentoit cependant toujours, & causoit par conséquent plus de frayeur. J'appellai le Capitaine & les Soldats, qui venoient nous joindre, & leurs dis de s'armer, parce que je craignois que les *Caribes*, qui avoient sans doute eu avis de cette fête, ne vinssent les attaquer dans l'espoir de les trouver sans défense. Ils gouterent mon avis, mais ils me firent observer que le bruit que nous entendions, ne s'accordoit point avec une pareille résolution, & que dans tout l'*Orénoque*, il n'y avoit ni assez de tambours, ni assez de flutes, pour produire le centiéme partie de ce bruit. Il approchoit pourtant, sans que les habitans l'en-

Bruit affreux qu'il est impossible d'imaginer

tendiſſent, & il ne paroiſſoit perſonne à qui l'on pût s'adreſſer pour en ſçavoir la cauſe. Nous demeurames aſſez long-tems dans cet état, les Soldats ſe tenant prêts pour ce qui pouvoit arriver : mais nous découvrimes tout à-coup à la clarté de la Lune une troupe d'Indiens qui danſoient en rond dans un Bois éloigné de trois portées de fuſil du Village, ſans jamais rompre leur cercle, à la façon des Indiens *Othomacos*, d'où nous comprimes que c'étoient eux qui faiſoient le bruit qui nous avoit tenus ſi long-tems en ſuſpens. Enfin ils s'approcherent peu à peu, & firent deux ou trois fois le tour du Village, ſans dire mot, & ſans qu'aucun Indien ſortit de ſa maiſon pour voir ce que c'étoit. Ils finirent leur tournée comme le jour commençoit à paroître, & ils furent tous s'aſſeoir dans le champ, ſans rompre leur cercle. Ils mirent leurs inſtrumens infernaux de côté, après quoi il vint un grand nombre de femmes qui leur apporterent à déjeûner. Le Cacique vint quelque

Ordre avec lequel ils danſoiẽt au ſon des trõpettes.

Déjeuner des Musiciens.

tems après pour sçavoir si cette musique ne nous avoit point déplû, nous lui dimes que non, & nous fumes éxaminer la cause de ce bruit extraordinaire.

Description détaillée de la danse.

De quatre-vingt-dix Indiens qui composoient ce bal, trente joüoient du fifre, trente sonnoient de ces trompettes diaboliques, & trente autres les portoient sur leur dos. Elles avoient de chaque côté un long bâton qui débordoit le pavillon, & qui venoit s'appuyer sur l'épaule d'un Indien; celui qui en sonnoit l'empoignant des deux mains, de sorte que la trompette avoit environ deux aulnes de long.

Figure extraordinaire des trompettes.

Elle avoit l'embouchure faite comme celle d'un clairon, & son pavillon de la largeur d'un plat. Ces Trompettes sont faites avec une écorce qu'ils appellent *Majagua*, laquelle est souple comme du papier, & qui, lorsqu'elle est fraîche, est gluante comme de la cole, de sorte qu'ils en peuvent faire de la grosseur qu'il leur plait. Enfin elles sont telles qu'il faut deux hommes

pour s'en ſervir. Les fifres ſe marient aſſez bien de près avec les trompettes, mais on ne les diſtingue plus, lorſqu'on eſt à une certaine diſtance.

Ils pleurent en danſant de tems en tems.

Leur déjeûner fini, ils commencerent leur danſe, & firent le tour de la place. Les danſes du jour précédant revinrent à leur tour, avec cette circonſtance ſinguliere, qu'elles étoient entremêlées de pleurs; & alors tout le monde gardant le ſilence, un Indien faiſoit l'éloge du défunt à haute voix, & d'un ton plaintif, en ces termes: *Hélas! quel excellent Pêcheur avons nous perdu!* Après quelques pleurs, un autre s'écrioit? *Ah! quel admirable Archer venons-nous de perdre, il ne manquoit jamais ſon coup!* Après qu'ils eurent danſé tout leur ſaoul, les trompettes récommencerent leur danſe auprès de la maiſon où étoit le Mauſolée, & les autres danſeurs ayant pris le devant, ils s'acheminerent tous vers la Riviére, danſant & joüant de leurs inſtrumens. Cette marche étoit fermée par huit Indiens, dont quatre menoient

Eloge du défunct prononcé à haute voix.

le deuil, & les quatre autres portoient le Mausolée, & lorsqu'ils furent sur le lieu, ils jetterent le tombeau, les trompettes, & tous leurs autres instrumens dans la Riviére, pour bannir de leur esprit le souvenir du défunt; ils se baignerent ensuite, & chacun reprit le chemin de sa maison.

Ils jettét le Mausolée, les trompettes, &c. dans la Riviére.

Cette cérémonie des Indiens *Salivas* est à peu près la même que celle que les Grands de la Chine observent à leurs funérailles. (*a*) les Bonzes accompagnent le convoi avec des flutes, des clochettes & autres instrumens semblables, tandis que d'autres précedent, portant des drapeaux sur lesquels sont peints des Eléphans, des Tigres, des Lions; après quoi l'on jette le tout dans le feu pour le réduire en cendres.

Les *Salivas* ayant fini leur cérémonie, les femmes d'une de leurs Capitaineries porterent de la Tortuë rôtie & de la cassave aux hommes des autres Capitaineries, & les fem-

(*a*) Histoire de la Chine du P. Trigault. Liv. I. Chap. 7.

mes

mes de ceux-ci en porterent à leur tour aux maris des premieres, pour leur témoigner leur amitié, & les remercier, à ce qu'elles disoient, de leurs danses. J'ai omis quelques autres cérémonies moins importantes, jugeant que celles-ci suffisoient pour faire connoître le génie de ces Peuples.

Le P. Joseph Casani, dans le Chapitre 26 de son Histoire générale, rapporte que les *Salivas* de la Riviére *Bichada*, pratiquoient autrefois une cérémonie à peu près semblable, avant que les *Caribes* les eussent détruits.



CHAPITRE XIV.

*Cérémonies funébres des autres Nations de l'*Orénoque.

PUISQUE nous en ſommes ſur le Chapitre des funérailles des Indiens, je ſuis bien aiſe, pour éviter les redites, de rapporter en abregé quelques unes des cérémonies qu'ils pratiquent dans ces ſortes d'occaſions. En voici une, entr'autres, qui montre le rare génie des *Guaraunos*.

Ils gardent les os de de leurs ancêtres dans des corbeilles.

Dès qu'un Indien eſt mort, ils le lient avec une corde, & le plongent dans la Riviére, attachant le bout de la corde à un arbre, pour que le courant ne puiſſe point l'emporter. Il n'eſt pas plutôt dans l'eau, que les Poiſſons, appellés *Guacaritos*, dont je parlerai dans la ſuite, lui mangent les chairs, les artéres, les membranes & les tendons, deſorte que le lendemain, il n'en reſte plus

que le ſquelette. Ils le retirent, & après l'avoir dépecé, ils mettent les os dans une corbeille ornée de grains de verre de différentes couleurs, prenant ſi bien leur meſure, qu'après que la corbeille eſt fermée, la tête ſe trouve directement placée ſous le couvercle. Cela fait, ils pendent cette corbeille aux planchers de leurs maiſons, & comme il y en a pluſieurs, ſi le tems ne réduiſoit ces os en pouſſiére, il arriveroit dans la ſuite qu'ils ne ſçauroient plus où les mettre.

Morts enſevelis avec leurs armes.

Les Indiens *Aruacas* enterrent leurs morts avec beaucoup de cérémonies, dont la principale conſiſte à les enſevelir avec leurs armes, obſervant qu'il ne leur tombe point de terre deſſus. Pour cet effet, ils placent à un pied du corps du défunt, une claye extrêmement forte, qu'ils couvrent de feüilles de Plane, ſur leſquelles ils jettent de la terre. Les *Achaguas* Idolâtres pratiquent la même cérémonie à la mort de leurs Capitaines & de leurs Caciques, avec cette différence que la derniere

couche de la fosse est de terre glaise bien foulée. Comme cette terre s'ouvre en se séchant, ils ont soin tous les matins de boucher les crevasses qui se forment. Je crus d'abord qu'ils n'en usoient ainsi que pour prévenir la mauvaise odeur qui s'exhale des cadavres, mais ils me dirent que c'étoit pour empêcher que les fourmis n'allassent inquiéter le mort.

Ils ont grand soin d'empêcher que les fourmis n'entrent dans les tombeaux.

D'autres Nations ont sur cela une opinion contraire; elles croyent que dès qu'un homme est enterré, les fourmis se jettent sur lui pour le manger, de sorte que la plus grande imprécation qu'ils puissent faire à un homme est de lui dire : *Maydaytu, irruqui roleabidaju ; Je souhaite que les fourmis se jettent bien-tôt sur toi*, ce qui revient au même que de lui souhaiter la mort.

Les *Betoyes* croyent que les fourmis mágent les corps dèsqu'ils sont enterrés.

Cérémonies que les *Caribes* observent à la mort de leurs Capitaines.

Les *Caribes* observent à la mort de leurs Capitaines des cérémonies dignes de leur barbarie. Voici celle qui passe chez eux pour la plus honorable. Aussi-tôt qu'un Indien est mort, on met le corps dans un hamac de coton, suspendu par

les deux extrêmités, & les femmes du défunt ſe placent autour, ſe relevant alternativement les unes les autres. Comme il fait extrêmement chaud dans ce pays, le cadavre n'a pas reſté vingt-quatre heures dans cet état, qu'il ſe corrompt & attire autour de lui une prodigieuſe quantité de mouches, & ces malheureuſes ſont obligées de les chaſſer pendant trente jours, ſans ſouffrir qu'aucune s'arrête ſur le corps. Ce ſoin, tout pénible qu'il eſt, devient encore plus affligeant par la penſée qu'elles ont continuellement qu'il faut que quelqu'une d'elles accompagne le mort dans le tombeau, & en effet le jour de l'enterrement n'eſt pas plutôt arrivé, que les enfans & les parens du défunt mettent à côté du corps l'arc, les fleches, le ſabre & le bouclier dont il s'eſt ſervi pendant ſa vie, & obligent une de ces femmes à ſe placer de l'autre, pour qu'elle l'accompagne & le ſerve dans l'autre monde, imitant en cela l'uſage des anciens Habitans du Perou,

(*a*) qui enterroient avec leurs Empereurs plusieurs de leurs femmes, & ceux de leurs domestiques qui leur avoient été les plus affectionnés. La cérémonie achevée, le fils aîné se met en possession de l'héritage de son Pere, & prend pour lui ses femmes, à l'exception de celle qui l'a mis au monde, & qui, comme la plus vieille, est toujours destinée à tenir compagnie au mort, par où l'on peut juger du caractere inhumain & barbare de cette Nation. Enfin, l'année expirée, ils ramassent les os du défunt, & les enferment dans une boëte qu'ils pendent au plancher de leurs maisons, pour ne point en perdre le souvenir.

Deüil curieux & peu couteux des Indiens *Jiraras.*

Les Indiens *Jiraras*, *Ayricas* & quelques autres qu'on comprend dans la même Nation, à cause de la conformité de leurs langues, enterroient leurs morts à moins de frais, avant qu'ils eussent embrassé le Christianisme On trouve chez eux un fruit appellé *Jagua*, qui étant mis en infusion, donne une teinture si

(*a*) Greg. Garcia. Lib. 5.

noire & ſi tenace, que lorſqu'on s'en frotte le corps, toute l'eau du monde ne peut plus l'effacer. Dès que le malade étoit mort, la femme, les enfans, les freres & les ſœurs du défunt ſe teignoient de cette infuſion depuis les pieds juſqu'à la tête, ce qui les rendoit auſſi noirs que des Négres. Les parens au ſecond degré, ne ſe teignoient que les pieds, les jambes, les bras & une partie du viſage, & les autres ſe bornoient à s'en frotter les pieds & les mains, & s'en moucheter le viſage, donnant par là à connoître leur chagrin, & leur degré de parenté avec le défunt. Leur deüil duroit un an, & il ne leur étoit point permis de ſe marier pendant ce tems-là.

Le deüil ſert à diſtinguer les dégrés de parenté.

Parmi toutes les cérémonies funébres que je viens de rapporter, je n'en ai point vû de plus triſte, ni de plus propre à émouvoir les larmes, que celle que les *Betoyes* Idolâtres pratiquoient ſur leurs tombeaux, aprés y avoir depoſé les corps des défunts. Ils invitoient

Funerailles des *Betoyes*, accompagnées d'une Muſique lugubre.

pour le ſoir leurs parens & leurs amis. Les hommes s'y rendoient avec des baſſons d'une forme particuliere, mais parfaitement d'accord entr'eux, dont les uns faiſoient la taille, & les autres la haute contre. La conſtruction en eſt fort aiſée, & elle ne conſiſte qu'à enlever tous les nœuds intérieurs d'un roſeau de deux aulnes de long, à l'exception du dernier où l'on taille une petite languette fort mince, qui donne un libre paſſage à l'air qu'on ſouffle dedans; c'eſt cette languette qui forme le ſon de l'inſtrument, mais ſon ton dépend de la groſſeur plus ou moins grande de la calebaſſe qu'ils ajuſtent au dernier tuyau, au moyen de deux trous qu'ils font au milieu & qu'ils bouchent avec de la cire, laiſſant une petite ouverture à l'endroit de la queuë, pour donner paſſage à l'air. Si la calebaſſe qu'ils adaptent au roſeau eſt groſſe, l'inſtrument a le ſon d'un baſſon; ſi elle eſt d'une groſſeur moyenne, il ſonne la taille, & ſi elle eſt petite, le deſſus. C'eſt de ces ſortes d'inſtrumens dont les hom-

Inſtrumens funebres.

mes se munissoient, & le convoi étant arrivé au lieu de la sépulture, les enfans s'assoyoient d'un côté, & les filles de l'autre, les hommes étoient placés derriere les enfans, & les femmes derriere les filles. La Veuve ou le Veuf commencoit alors la cérémonie, s'écriant d'un ton lamentable accompagné de larmes : *Ay asidi, marri jubi! Ah asidi! Malheureuses que nous sommes, il est mort! Malheureuses que nous sommes!* sans dire autre chose durant cette lamentation. Tous les Assistans répétoient les mêmes paroles & sur le même ton, ce qui joint au son des instrumens & aux cris des femmes & des enfans, & soutenu des bassons, formoit une musique, telle qu'on n'auroit pas crû devoir l'attendre d'un Peuple aussi grossier, & en même tems si triste & si lugubre, que je manque de termes pour l'exprimer. Il suffit de dire, que les Etrangers qui ne prenoient aucun intérêt au malheur du défunt, en étoient tellement touchés, qu'ils ne pouvoient s'empêcher de mêler leurs

On ne sauroit entendre leur Musique sans pleurer.

Les Etrangers même ne peuvent s'empêcher de pleurer.

larmes à celles des Aſſiſtans.

Quoique cet uſage fut extrêmement enraciné parmi ces Peuples, un Miſſionnaire ne laiſſa pas que de l'abolir au moyen d'un ſtratagême proportionné au génie des Indiens, avant même qu'ils euſſent embraſſé le Chriſtianiſme. Un Cacique ayant perdu ſa fille aînée, qui avoit été baptiſée ſous le nom de Florentine, le Miſſionnaire le pria de ne point ſouffrir de deüil dans ſa maiſon, & de n'inviter perſonne pour venir pleurer ſur ſon tombeau, luioffrant de faire ſes obſéques avec les Indiens qui étoient au fait du chant, à la façon des Eſpagnols & des Chrétiens, ce qui lui feroit infiniment plus d'honneur, & tourneroit à l'avantage de la défunte, outre que les Indiens gouteroient davantage la nouveauté de cet enterrement. Le Cacique gouta ces raiſons, & l'on n'entendit chez lui ni pleurs ni lamentations. Le Miſſionnaire aſſembla ſes Muſiciens, & ſortit de l'Egliſe avec la croix & la chappe au ſon des cloches. Tout le monde accourut à

ce ſpectacle, on entonna le premier répons au ſon des inſtrumens qu'on avoit fait venir depuis peu de la *Puebla de los Angeles*, par la voye de *Caracas* & de la *Vera Crux*. On ſortit le corps, & après pluſieurs ſtations dans leſquelles on récita les répons convenables, le Convoi entra dans l'Egliſe, & l'on chanta le *Benedictus* en faux bourdon, ce qui excita les larmes de tous les Indiens qui étoient préſens, & cauſa une joïe inexprimable au Cacique en faveur duquel ſe faiſoit la cérémonie.

L'Office fini, & le corps enterré, le Miſſionnaire fit aſſeoir tout le monde, & leur fit une longue exhortation, dans laquelle il inſiſta beaucoup ſur l'uſage qui s'étoit introduit chez toutes les Nations d'honorer la mémoire des morts. Il leur expliqua enſuite la raiſon de ce qu'ils venoient de pratiquer, & leur prouva que cet uſage étoit infiniment préferable au leur. Mais rien ne fit plus d'impreſſion ſur eux que ce qu'il ajouta, „ que les pleurs qu'on „ verſoit à la mort des parens,

„ étoient un tribut naturel, dont „ aucune Nation n'étoit exempte, „ mais qu'on ne devoit pas en faire „ grand cas, parce que ces ſenti- „ mens étoient ſouvent moins dictés „ par l'amour que par l'intérêt : „ qu'il n'en étoit pas de même des „ pleurs que le Pere & les Chantres „ avoient verſés, & qu'ils étoient „ d'autant plus ſinceres, qu'ils n'a- „ voient aucune liaiſon avec le „ mort, & n'en avoient jamais reçu „ aucun ſervice. „ Il finit en diſant, que s'ils pleuroient à l'avenir leurs morts à leur maniere, lui & ſes Chantres ſe tairoient, mais que s'ils ſe conduiſoient autrement, il s'acquitteroit lui-même de ce devoir avec ſes Muſiciens, & enterreroit leurs morts de la façon qu'on venoit de voir, pourvû qu'ils euſſent été baptiſés. Ces conditions furent approuvées, & depuis on n'entendit plus de pareilles lamentations, cette façon d'enterrer les morts leur ayant paru plus honorable. Ceci ſe paſſa dans le Village de Saint Ignace de *Chicanoa*, en 1719.

L'horreur que la Nation *Anabali* & quelques autres avoient pour la mort, étoit si grande, qu'aussi-tôt aprés avoir enterré le défunt, dans l'endroit où il logeoit, les Habitans abandonnoient aussi-tôt leur récolte, & alloient bâtir un nouveau Village à douze ou quinze lieuës de là, & lorsqu'on leur demandoit pourquoi ils abandonnoient ainsi leur récolte, ils répondoient : *Que dès que la mort étoit entrée chez eux, ils ne se croyoient plus en sûreté en sa compagnie.* Lorsqu'ils eurent été civilisés, & qu'il ne leur fut plus permis de quitter leurs Peuplades, le malade n'étoit pas plutôt mort, qu'ils démeubloient la maison & la bruloient avec les nates, les armes & tous les effets du défunt, à dessein de bruler la mort avec eux.

Lorsque quelqu'ũ vient à mourir, les habitans se transportent ailleurs.

Un Missionnaire voyant un Indien qui commençoit à abbattre la maison dans laquelle un de ses parens venoit de mourir, lui demanda par où la mort avoit enlevé l'ame du défunt ? & comme l'Indien lui eût montré un coin de la maison; cela

Ils abattent la maison du mort, du moins en partie.

étant, lui dit le Pere, tu n'as qu'à ôter ces feüilles de Palmier & en remettre d'autres, la mort ne reconnoitra plus son chemin, & en prendra un autre. Le Pere a raison, dirent les autres Indiens qui étoient présens, & nous sommes des bêtes de refaire tous les jours nos maisons. On suivit son conseil, & l'on n'a plus abbattu de maisons dans la suite, ces Indiens étant revenus de leurs erreurs à l'aide des instructions qu'on leur a données.

Presque toutes les Nations de l'*Orénoque* enterrent leurs morts avec leurs armes & leurs meubles, à moins qu'ils ne jugent à propos de les bruler. Les *Aruacas* sont les seuls qui soient dispensés de cette coutume, par le soin qu'a le Médecin de s'emparer de tous les effets du défunt, ainsi que je l'ai dit ci-dessus. Cet abus va plus loin, & le mort n'est pas plutôt enterré, que les parens vont arracher sur le champ tout ce qu'il avoit semé, la *Yuca*, le Maïs, &c. pour bannir entierement la mémoire du défunt de leur souve-

nir. Il arrive de-là, que les héritiers n'ayant plus de quoi vivre, sont obligés d'emprunter de leurs voisins de quoi subsister jusqu'à la nouvelle récolte. Laissons là les morts, & avant que de retourner aux vivans, voyons la façon dont ils traitent leurs malades.

Ils arrachoient tout ce que le défunct avoit sémé, & pourquoi.

CHAPITRE XV.

Leur négligence envers les malades. Maniere absurde dont ils se traitent. Tranquillité avec laquelle ils meurent.

LE sujet que je vais traiter est si vaste & si étendu, que j'ai besoin de toute ma retenuë pour ne pas sortir des bornes que je me suis prescrites en commençant cet ouvrage. Comme le principal soin des Missionnaires doit être de veiller sur les malades, pour leur procurer les secours temporels & spirituels dont ils ont besoin, & leur principal but, d'empêcher qu'il ne

Les Missionnaires ne sauroiét veiller avec trop de soin sur

les malades de leurs Peuplades.

meure ni enfant ni adulte ſans avoir reçu le baptême, & que c'eſt dans ce miniſtere qu'ils ſont plus en état de connoître les mœurs & le génie de ces Peuples ſauvages, je croirai leur rendre un ſervice important ſi je leur fais part des lumieres que j'ai acquiſes par une longue expérience pendant le ſéjour que j'ai fait dans ce pays. Je n'ai jamais pû concilier l'amour que les peres témoignent à leurs enfans, & les maris à leurs femmes, avec l'abandon total dans lequel ils les laiſſent, lorſqu'ils viennent à tomber malades. Leur négligence à cet égard va ſi loin, que ceux qui ont été témoins de leurs larmes & de leurs gémiſſemens à la mort de leurs proches, ne peuvent voir qu'avec étonnement un tel aſſemblage d'humanité & de barbarie dans un même homme.

On ne ſauroit concilier la négligence que les Indiens ont pour leurs malades, avec les regrets qu'ils témoignét à leur mort.

Une perſonne tombe-t-elle malade chez eux, que ce ſoit un Pere de famille ou non, peu leur importe, perſonne ne s'en met en peine, & il leur eſt fort indifférent qu'il prenne de la nourriture ou qu'il n'en

prenne point. A n'en juger que par les apparences, on croiroit que ces Idolâtres n'ont aucun ſentiment, ou qu'ils ſouhaitent la mort du malade, & cependant ce n'eſt ni l'un ni l'autre. L'heure de leurs repas venuë, ils mettent ſous l'hamac où eſt le malade une portion des mets qu'on leur a ſervis, ſans lui dire une ſeule parole, & ſans s'embarraſſer s'il mange ou non. Ce malheureux n'entend pas une ſeule parole conſolante pendant ſa maladie, il ne voit perſonne qui l'excite à prendre un morceau. Deux choſes m'affligent ici, l'une de penſer qu'on prendra ce que je vais dire pour une hyperbole, l'autre, que quelque effort que je faſſe pour me faire entendre, je manquerai de termes pour exprimer la noire ingratitude de ces barbares Infirmiers. Heureux les malades qui ont auprès d'eux des Miſſionnaires, ils peuvent alors eſperer tous les ſecours que la nature du pays les met à même de leur procurer.

Si d'un côté, l'indifférence des parens fait horreur, on ne peut

Patience incroyable des malades.

s'empêcher de l'autre d'admirer la modération & la patience invincible avec laquelle ces malades ſupportent leurs maux. On ne les entend jamais ſe plaindre, ni pouſſer le moindre cri, quelque douleur qu'ils ſouffrent. Ils demeurent immobiles comme des ſtatuës, ne diſant autre choſe que : *Amarranimiu nucabita: je me meurs.* Si l'on entend quelque bruit, c'eſt celui que fait le *Piache* en entrant & ſortant, & il ne perd jamais ſon ſalaire, ſoit que le malade meure, ou qu'il échappe. On exécute aveuglement ſes ordonnances, quelques impertinentes qu'elles ſoient, & ſouvent il vaudroit mieux pour le malade, qu'il ne l'eût jamais vû ni viſité. Il a ſoin dès la premiere viſite d'ordonner un jeûne général au malade & à toute la parenté, leur défendant ce qu'ils aiment le plus. Nous avons vû ci-deſſus que les *Piaches Aruacas* ne dormoient point, & ne laiſſoient dormir ni les malades ni ceux qui ſe portent bien. Les Médecins *Othomacos* arroſent continuellement les malades avec de

Ordonnances impertinentes des *Piaches*.

l'eau froide, au moyen de quoi ils les expédient plutôt. On plonge les *Guaybas* & les *Chiricoas* dans de l'argille mouillée, ou dans l'eau jusqu'au col, pour leur ôter la fiévre, & quoiqu'on les trouve morts pour l'ordinaire lorsqu'on vient les retirer, ils ne laissent pas de persister dans cet usage, employant toujours des remedes proportionnés à leurs lumieres.

Deux choses contribuent pour l'ordinaire à rendre la mort épouvantable; la violence du mal, & les remords de la consçience. Ni l'une ni l'autre ne troublent les Indiens. Ils sont insensibles au mal, par un effet de leur constitution,& ils ne sont point tourmentés des remords de leur consçience, parce qu'ils ne sont point éclairés, & qu'ils n'esperent rien après cette vie; & quand aux Peuples qui croient l'immortalité de l'ame, ils s'imaginent qu'elle ne fait qu'errer autour de leurs tombeaux.

Les Néophites meurent avec la même tranquillité; car s'ils sont Tranquillité

avec laquelle ils meurent.

nouvellement bâtisés, ils sortent de la vie persuadés qu'ils vont jouir de la presence de Dieu ; & s'il y a quelque tems qu'ils ont reçû le Bâtême, ils s'imaginent n'avoir plus rien à craindre, dès qu'ils ont reçû les Sacremens. Je dois dire aussi, que cette tranquillité provient de leur incapacité, & de ce qu'ils ne se forment pas une idée distincte de l'éternité, témoin ce qui arriva au P. Emmanuël Romàn, au commencement de la Fondation de Nôtre-Dame des Anges.

Exemple qui prouve leur simplicité.

Un Salive Idolâtre tomba malade, le Missionnaire l'assista, & le Bâtisa sous le nom d'Ignace, après l'avoir instruit des principaux points de nôtre Réligion. Le malade étoit à l'agonie, & n'avoit plus que la peau collée sur les os. Le jour de saint Laurent, qui étoit le 10. d'Août de l'année 1736, ce Réligieux, après avoir tenu plusieurs discours consolans au malade, lui dit : *Courage Ignace, tu iras dans peu te reposer dans le Ciel.* On va voir l'effet que produisit ce discours sur le

malade & ſur ſa famille. Le Pere étant revenu le voir ſur le ſoir, il trouva ſes parens qui lui creuſoient ſa foſſe au pied de ſon lit, & le malade qui les regardoit faire d'un air tranquille. Que faites-vous ? leur dit ce Réligieux tout émû ; *vous avés dit*, lui répondirent les Parens, *qu'Ignace alloit au Ciel, & nous creuſions ſa Foſſe pour l'enterrer au plûtôt.* Dès que Dieu aura pris ſon ame, dit le Miſſionnaire, nous enſevelirons ſon corps, non point ici, mais au pied de la croix, avec ceux des autres Chrétiens. (L'Egliſe n'étoit point bâtie pour lors.) *Cela ne ſera point*, repartirent les Parens, *ſi vous l'enterriez au pied de la croix, il ne pourroit ſupporter la pluye.* Voilà comme l'entendent les Gentils, mais heureuſement ils deviennent plus éclairés de jour en jour. Ce Religieux remercia Dieu de l'avoir amené ſi à propos, car pour peu qu'il eût tardé de venir, le pauvre Ignace étoit enterré vivant. Maintenant, comment accorder cette confiance

qu'avoient les Parens que le malade alloit au Ciel, avec la crainte où ils étoient qu'il ne pût ſupporter la pluye, s'ils l'enterroient à découvert.

Autre exemple ſembla-ble, mais qui mõtre plus de ſimplicité & d'inhumanité.

Je ne puis paſſer ſous ſilence ce que m'a conté le P. Benoit de Moya, Miſſionnaire Apoſtolique de la Nation *Guayana*, & Supérieur pour la ſeconde fois, de ces Miſſions. Il y avoit dans le Village de *Saya* un vieux Indien qui étoit depuis pluſieurs années au lit, je veux dire, dans ſon hamac, qui eſt une vraie rouë, il pria un un jour trois enfans qu'il avoit de le porter ainſi couché au champ, pour s'y divertir un peu. Y étant arrivé, il les appella & leur dit : „ je ne fais „ que vous incommoder dans ce „ monde : j'ai vécû en bon Chré- „ tien, & je veux aller me repoſer „ dans le Ciel. Je vous recommande „ de croire en Dieu, & de ne ja- „ mais vous départir de la Doctrine „ des Peres, ſi vous ne voulez que le „ Démon vous emporte. Creuſez- „ moi ma ſépulture, & enterrez- „ moi ; & ſi le Pere ſe fache, vous

„ lui direz que je l'ai voulu ainſi. „ Ses fils n'oſerent le contredire, ils creuſerent une foſſe, & mirent leur Pere dedans; & après leur avoir fait une ſeconde exhortation pour les porter à être gens de bien, il leur ordonna de lui jetter de la terre deſſus, à l'exception du viſage. Ils en avoient déja jetté une aſſez bonne quantité, lorſqu'il leur dit : „ attendez un peu, la terre peſe, laiſſez-moi repoſer un moment. „ Il ſe reposa, & dit enſuite à ſes fils: „ ça, adieu, adieu, mes enfans, hâtez-vous de me couvrir de terre. „ Ils obéirent, ſans faire attention qu'ils commettoient un parricide, & qu'ils n'étoient point tenus d'obéir à leur pere; & le Vieillard ignorant s'en fut dans l'autre monde après avoir été homicide de lui-même. La bonne foi des enfans parut à la ſincerité & à l'ingénuité avec laquelle ils raconterent ce qui s'étoit paſſé, aux Miſſionnaires, & l'on ne ſçauroit croire que les gens puiſſent porter l'ignorance à ce point-là, ſur-tout après avoir été inſtruits,

Ignorance ſinguliere & digne d'attention.

comme l'avoient été ce Vieillard & ses enfans : & c'est là ce qui étonne le plus.

Rares qualités des Indiens.

Il est impossible à un Européen, qui n'a jamais vêcu parmi ces Peuples barbares, de se former une juste ideé de leur façon de penser. Nous ne pouvons pénétrer dans leur intérieur, & nous n'avons autre chose à faire qu'à les instruire, & à observer s'ils sont persuadés ou non. Il est certain qu'au milieu de toute leur rudesse, les Indiens sont susceptibles de toutes les connoissances nécessaires à leur salut, ce qui n'empêche pas qu'il n'y ait dans leur génie & dans leurs mœurs quelque chose d'irrégulier & d'extravagant, comme on en peut juger par ce que nous avons dit ; car leur génie differe autant de celui des Européens, que l'Amérique de nôtre continent, & l'on a oüi dire à des Indiens convertis de pere en fils, dans la chaleur de la *Chicha*, *Camarades, prenez garde à vous, les Espagnols se piquent d'en sçavoir autant que nous.*

Ceux

Parallele des Indiens & des Européens.

Ceux qui ont la moindre intelligence, ne seront point surpris de ce que je dis de la diversité des génies de ces Peuples, s'ils font attention à celle des génies des Nations de l'Europe, qui fournit une ample matiere à la conversation, & même aux brocards, non-seulement d'une Nation à une autre, mais même des Habitans d'un même pays entr'eux. Les Peuples d'une Province se mocquent du génie de ceux d'une autre, sans pouvoir en tirer avantage, parce que ces derniers se mocquent d'eux à leur tour, & si cela arrive chez nous, que sera-ce des Indiens dont l'intelligence est si bornée, & les talens si peu cultivés? Cela n'empêche cependant pas qu'il ne s'en sauve un grand nombre, & je suis bien aise, puisque j'en suis sur ce sujet, de rapporter la réponse que fit à cette occasion, Don François de Cosio & Otero, autrefois Archevêque du nouveau Royaume de Grenade.

Cet Archevêque reçut un jour la visite de plusieurs Prébendés, parmi

lesquels se trouva le Chantre Florian, homme lettré, & extrêmement versé dans les affaires du monde. On parla beaucoup du génie des Indiens, & après diverses réflexions sur ce sujet, le Docteur Florian dit à la Compagnie : Messieurs, ne disputons pas davantage sur ce point ; car je suis assuré, après avoir bien pesé toutes les circonstances, que Dieu employe des moyens extraordinaires pour sauver les Indiens. L'Archevêque écouta ce discours avec attention, & y répondit en ces termes : „ Que dites-„ vous, Monsieur ? considerez, je „ vous prie, qu'il n'y a pas d'autre „ chemin pour se sauver que la „ Croix de J. C. & sur ce principe, „ je soutiens que c'est nous autres „ Européens, qui avons besoin de „ cette Providence spéciale & ex-„ traordinaire de Dieu, pour faire „ notre salut ; nous, dis-je, qui „ sommes voluptueux, ambitieux „ & superbes, & qui, dans le sein „ des plaisirs, des richesses & des „ honneurs, ne sommes jamais sa-„ tisfaits, & croyons toujours pos-

„ ſeder moins que nous ne méri-
„ tons ; c'eſt nous, je le répete,
„ qui aurons peine à entrer dans le
„ Ciel, dont J. C. nous a dépeint la
„ porte ſi étroite : mais pour les
„ pauvres Indiens, qui ſont plus
„ humbles & plus pauvres que les
„ Anachoretes d'Egypte, qui ne vi-
„ vent que de racines, qui dorment
„ à terre ſur une natte, ou en l'air,
„ dans un mauvais filet, qui ſont
„ accablés de travail, brulés du ſo-
„ leil, & mal vêtus, de quelle Pro-
„ vidence cachée ont-ils beſoin pour
„ ſe ſauver, après avoir mené une
„ ſemblable vie ? On voit bien que
„ s'ils ont beſoin d'être éclairés, ce
„ n'eſt que pour pouvoir offrir à
„ Dieu les peines & les miſéres
„ qu'ils endurent. „

Telle fut la réponſe de cet illuſtre Prélat ; elle contient en abregé un portrait éxact de l'état des Indiens du nouveau Royaume, qui ont embraſſé le Chriſtianiſme, & il les connoiſſoit aſſez pour en parler ſçavamment. Ce ſentiment eſt entierement conforme à ce que l'expérience

m'a appris des mœurs de ces Peuples, pendant le ſejour que j'ai fait chez eux.

Quoique les Indiens ſoient généralement enclins au larcin, leurs vols ſe réduiſent à peu de choſe, la ſimplicité de leur eſprit ne s'étend pas ſur de plus grands objets. Ils volent quatre épis de Maïs, un raiſin de Plane, deux pommes de Pin, & autres choſes ſemblables, & ils ſont tellement perſuadés qu'il n'y a point du mal en cela, que lorſqu'on les en reprend, ils répondent au Miſſionnaire, ou au Corregidor : *Il eſt vrai, Monſieur, que j'ai volé ce que vous dites, mais un tel m'avoit volé lui même* ; & c'eſt ainſi qu'ils ſe dédommagent mutuellement des torts qu'on leur a fait. On voit rarement chez eux des actions qui bleſſent la pudeur, & s'il arrive qu'un Indien tombe dans quelque foibleſſe, c'eſt plutôt par hazard que par libertinage. En voilà aſſez ſur les Indiens qui ſont nés de parens Chrétiens ; voyons quel eſt le caractere de ceux qui ſont nouvellement con-

Mœurs moderées des Indiens.

vertis. Il m'est quelquefois arrivé de confesser tout un Village, sans trouver matiere d'absolution. Non, Pere, répondent-ils, à la honte de ceux qui se disent Chrétiens, & qui vivent comme des Turcs & des Athées : „ Non, Pere, depuis que „ vous m'avez baptisé, je crains „ toujours l'Enfer & le Démon, & „ ne veux point déplaire à Dieu. „ Une réponse aussi sincere est un grand sujet de consolation pour les Missionnaires, & elle n'est jamais démentie par leur conduite. On m'a souvent objecté qu'on ne pouvoit concilier ce que je dis ici avec le penchant que les Indiens ont à s'enivrer. Je répons à cela (je parle nommément des Cathécumes) qu'il n'y en a pas un qui croye perdre la raison en buvant de la *Chicha*, & qu'ils comptent si fort sur la bonté de leur tête, qu'après en avoir bû copieusement, ils croyent être en état de récommencer de nouveau. On répliquera, qu'après avoir été averti, plusieurs fois des mauvais effets de cette boisson, ils devroient s'en dé-

Preuve de ce qu'on avance.

Objection & réponse.

fier, & ne plus retomber dans la même faute. Cela devroit être, je l'avoue, mais il est certain aussi qu'ils ne font point ces réflexions, jusqu'à ce qu'ils ayent été suffisamment instruits & civilisés. On leur fait là-dessus les représentations nécessaires, mais voici ce qu'ils nous répondent : „ Pere, comme vous ne „ sçavez point boire la *Chicha*, vous „ craignez toujours qu'elle ne vous „ fasse du mal ; il n'en est pas de „ même de nous qui avons appris à „ en boire dès notre enfance : „ voilà comme ils parlent dans les commencemens, mais à la fin l'instruction vient à bout de tout, & les Indiens se corrigent de ce défaut, de sorte qu'on ne voit jamais une femme se soûler parmi eux, ce qui mérite une attention particuliere.

Prudence dont on a besoin pour remedier à leurs excés.

D'abord on exige d'eux qu'ils demandent permission pour boire ; on leur fixe la quantité de *Chicha* dont ils doivent user, & l'on vient enfin à bout de les corriger de l'ivrognerie.

Le P. Ignace Garriga, Provincial de la Province de Lima, dans la

lettre qu'il fit imprimer pour ſa Province, après avoir rapporté beaucoup de choſes édifiantes des Indiens de ces Miſſions, dont il avoit été chargé pendant pluſieurs années, ajoute, que dans pluſieurs de ces Villages, non-ſeulement les Indiens ne boivent point de la *Chicha*, mais que les femmes ont même oublié la maniere de la faire. Je puis aſſurer auſſi que les *Achaguas* des Miſſions de ma Province n'uſent plus de la *Chicha* qu'ils buvoient auparavant, & qui étoit infiniment plus forte que l'autre, & qu'il n'en reſte plus que le nom. Les Peres Procureurs de la Province du Paraguay, m'ont dit, que les Indiens qu'ils dirigent, ont totalement perdu l'uſage de cette boiſſon, & que quelques Indiens étrangers ayant introduit cette liqueur dans un Village qui étoit ſous la direction du P. Tolu, Sarde de Nation, ce zélé Miſſionnaire voyant que ſes exhortations ne pouvoient les corriger, leur dit dans un Sermon : Mes enfans, ſi vous continuez à boire, vous me causerez la mort,

Ils ne boivent preſque plus aujourd'hui.

car je ne ſçaurois plus ſupporter vos déſordres. Ce Réligieux tomba malade après avoir achevé ſon Sermon, & mourut quelque tems après, ce qui affligea ſi fort ces Indiens, qu'ils ont depuis rénoncé entierement à la *Chicha*.

Après ce que j'ai dit de la foy des Ameriquains, de la quantité qui s'en ſauve, & des exemples admirables de pieté & de réligion qu'on voit chez eux, je me crois obligé de faire ici une remontrance à M. Noblot & à tous ceux qui ſe mêlent de compiler des manuſcrits anonymes, dans leſquels il y a beaucoup plus de choſes à reprendre, qu'on ne ſe l'imagine. C'eſt à quoi m'obligent mon amour pour la vérité, & mon zéle pour l'honneur des Amériquains, des Miſſionnaires qui les dirigent, & de la Nation Eſpagnole, à quoi je puis ajouter la reconnoiſſance que je conſerve des politeſſes que j'ai reçuës dans ce pays pendant les trente années que j'y ai demeuré. Ce ſera la vérité ſeule qui dictera mes réponſes, & je puis aſſurer que, ni la

passion, ni la mauvaise humeur n'y auront point de part.

CHAPITRE XVI.

Réfutation de ce que M. Noblot a avancé dans le cinquième Tome de sa Géographie, & de son Histoire Universelle.

JE ne puis me persuader que Monsieur Noblot ait eu en écrivant les mêmes motifs que la plûpart des Auteurs étrangers, qui pour avilir la Nation Espagnole, s'efforcent de décrier leurs actions les plus loüables, manifestant en public la passion qu'ils sont incapables de cacher. J'aime mieux en accuser les Voyageurs & les Journalistes que cet Ecrivain a consultés; mais il auroit dû examiner leur profession & leur caractere, pour ne point insérer dans son Histoire, des circonstances si contraires à la vérité, & si injurieuses pour les Amériquains & pour

On disculpe l'intention de cet Auteur.

les Missionnaires qui sont chargés de les instruire.

Je prie le Lecteur de n'ajouter foi à mes paroles, qu'autant que l'exige mon ministere & la connoissance que j'ai des faits que je rapporte. Je le prie, dis-je, de vouloir faire attention à mes réponses, & je suis persuadé qu'elles feront impression sur l'esprit de tous ceux qui ne seront point préoccupés par la passion & par l'esprit nationnal.

M. Noblot, à la fin de la page 519. du tome que j'ai cité, taxe les Espagnols d'avoir traité les Américains avec beaucoup de cruauté. Sa conduite n'a rien qui doive surprendre, & il ne fait que renouveller les plaintes qu'ont faites avant lui grand nombre d'Auteurs étrangers. On assure, dit-il, que les Espagnols ont fait périr tant d'Américains, que ce Pays, qui étoit autrefois très peuplé, n'est maintenant qu'un désert. Je demande qui sont ceux qui ont vu ce pays peuplé avant les Conquêtes de Cortès, de Pizarro, & de Quesada ? S'il s'est trouvé des

Premiere proposition de Mr. Noblot.

gens qui l'ayent vû, ils n'auront pas manqué non-plus de voir la quantité de ſang humain que ces Peuples répandoient pour honorer leurs Idoles, le carnage continuel qu'occaſionnoient leurs guerres mutuelles, & pluſieurs autres barbaries que la lumiere de l'Evangile a fait ceſſer, ce qui eſt une circonſtance qui mérite toute notre attention.

Je demande encore à Mr. Noblot, ſi l'on pourroit aſſurer que les autres Nations de l'Europe ſe fuſſent conduites avec plus de prudence, de valeur, de piété & de charité que Ferdinand Cortès, au cas que Dieu les eût rendu Maîtres de ces Peuples ? M. Noblot répond que non, & qu'il n'y a point de loüanges qui ne ſoient au deſſous de ce que mérite Cortès, que rien n'égale ſa prudence, ſa ſagacité & ſa bonne conduite, & que ce grand Homme poſſédoit toutes les vertus à un degré éminent. J'ajouterai à cela, que les fautes des Capitaines & des Soldats, n'ont rien qui doive ſurprendre, & qu'il n'y a jamais eû

de guerres où il ne ſoit arrivé la même choſe. Je prie M. Noblot de me dire s'il croit que les ames des Indiens ſoient meilleures & plus eſtimables que celles des Négres ? Les unes & les autres ont été rachetées par le ſang de J. C. & il me répondra, je penſe, qu'elles ſont toutes également eſtimables. Pourquoi donc trouver à redire à la conduite des Eſpagnols, lorſqu'on voit tous les jours les Européens tranſporter les Négres dans des régions étrangeres, & dépeupler leurs pays ſans autre motif que celui de l'intérêt ? Je prie le Lecteur de faire le parallelle de ces deux conduites, mon deſſein n'étant point de traiter cette matiere avec des gens qui l'ignorent, quoique je ſois en état de le faire.

Après avoir remercié le Journaliſte de qui M. Noblot a appris que les Eſpagnols, les Créoles & les Métis ſont bons Catholiques, Apoſtoliques & Romains, il me permettra de réfuter ce qu'il avance des Négres & des Amériquains, que leur foy n'eſt fondée que ſur la

crainte qu'ils ont des Espagnols & de l'Inquisition. Il est fâcheux que nous ignorions où cet Auteur a puisé un sentiment aussi étrange. Je suis bien aise de lui apprendre que l'Inquisition n'a aucune autorité sur les Indiens de l'Amérique, & que ce Tribunal n'exerce point sur eux sa jurisdiction, à cause de leur peu de capacité. (a) Ils relevent tous de l'Ordinaire, & je n'ai jamais oüi dire, si l'on en excepte les Idolâtres cachés du Pérou, qu'ils ayent jamais rien eû à démêler avec les Evêques, ni avec l'Inquisition. De-là vient que l'Eglise leur permet de se marier au troisiéme & au quatriéme dégré, & qu'elle les dispense de tous les jeûnes & de toutes les vigiles de l'année, ne les obligeant qu'à jeûner les Vendredis du Carême, le Samedi Saint, la veille de la Nativité & de l'Assomption, & celle des Apôtres S. Pierre & S. Paul. Les Espagnols ont obtenu ces dispenses en faveur des Amériquains. L'amour paternel que

(a) Rodriguez in Chronol. ann. 1583 ex Concilio Limano.

les Rois d'Eſpagne & les Tribunaux des Indes ont pour ces Peuples, qu'ils regardent comme des pupiles, fourniroit la matiere d'une ample diſgreſſion, mais il me ſuffit d'avoir prouvé que la foy des Indiens n'eſt point fondée ſur la crainte qu'ils ont de l'Inquiſition, puiſqu'ils ne ſont point ſoumis à ſon Tribunal.

On réfute la ſeconde propoſition de Mr. Noblot.

Deux demandes que je vais faire à M. Noblot, le convaincront que la foy des Amériquains n'eſt point fondée ſur la crainte qu'ils ont des Eſpagnols. Je lui demande d'abord d'où il ſçait que les Indiens nous craignent, & quelle preuve il en a? Quant à moi, j'oſe aſſurer que durant le ſéjour que j'ai fait chez eux, je n'ai point remarqué en eux de pareille crainte, & qu'un pareil motif n'a jamais influé ſur leur croyance; & je ne puis comprendre qu'un Journaliſte qui n'a fait que traverſer un pays, y ait obſervé ce que tant de gens éclairés n'ont point découvert pendant un grand nombre d'années. Je lui demande en ſecond lieu qui ſont les Eſpagnols qui obligent

les Indiens à perſiſter dans leur foy, par la crainte qu'ils leur inſpirent? Je ne ſçache point qu'ils ayent à craindre aucun Eſpagnol, vû que dans la Terre ferme, & dans le Pérou, les Indiens vivent dans des Colonies ſéparées & éloignées des Villes des Blancs, ſans avoir d'autre commerce avec eux, que celui qu'éxigent néceſſairement l'achat & la vente des denrées qu'ils recueillent. D'un autre côté, il n'y a jamais eu de Soldats, & il ne ſçauroit y en avoir qui puiſſent veiller ſur la foy des Indiens, & la contraindre, d'où il ſuit qu'elle ne dépend abſolument point de la crainte qu'ils ont de notre Nation. Ce qu'il y a de vrai, eſt, qu'un Indien qui n'aime point ſa Religion, & qui ne peut vaincre le penchant de ſes paſſions, abandonne ſon Village, & ſe retire chez les Idolâtres qui ſont encore en grand nombre dans le pays, ſans craindre qu'on puiſſe le chercher & le tirer de ſes Forêts; or, cette fuite, & cette facilité qu'il a à s'évader, eſt une preuve convaincante

La foi des Indiens n'eſt point forcée.

de la bonne foy de cette multitude d'Indiens qui vivent volontairement dans leurs Colonies, ſous le joug de l'Evangile ; je dis, volontairement, vû que perſonne ne peut les empêcher de s'enfuir, lorſqu'ils en ont envie. Où M. Noblot a-t'il donc appris que la foy des Amériquains eſt forcée, ou fondée ſur la crainte ?

Apologie de la foi des Négres.

La foi des Négres eſt encore moins forcée, & l'on ne peut s'empêcher de loüer Dieu, lorſqu'on voit l'ardeur avec laquelle ils embraſſent nôtre Réligion, & le zéle avec lequel ils y perſiſtent, frequentant leurs Congregations, & édifiant par leur exemple les Chrêtiens chez qui ils ſont. Une preuve de ce que j'avance eſt, que de ce grand nombre de Négres, qui amaſſent par leur travail de quoi ſe racheter, il n'y en a jamais eu aucun juſqu'aujourd'hui, qui ſoit retourné en *Guinée*, ou à *Angola*, tous au contraire s'agregent aux Parroiſſes & ſe comportent d'une maniere édifiante. Cela eſt ſi vrai, que dans la Province de *Caracas*, les Négres, qui ont ob-

tenu leur liberté, ont fondé la ville de *Nirua*, dont ils ont exclu les Blancs & les autres Etrangers : ils se gouvernent avec beaucoup d'œconomie, & ont leur Curé; & le Gouverneur de *Caracas* m'a assuré en 1737, que les Habitans de cette ville sont fort affectionnés au service du Roi. Quelle meilleure preuve peut-on donner de la foi libre & volontaire des Négres ? La chose est si évidente, qu'il est inutile d'insister davantage. Je ne nie point qu'il n'y ait des rébelles & de mal intentionnés; mais cela ne fait rien contre ce que je viens de dire, puisqu'il n'y a point de Nation ni de Ville, où l'on ne trouve de pareils sujets, ce malheur étant une suite de la foiblesse humaine.

M. Noblot dit encore que presque toutes les Cures de l'Amérique sont possédées par des Réligieux. Il a pris cela dans le Journal Apocryphe qui lui a fourni tant de faussetés. Elles sont si manifestes, que ce seroit perdre le tems que de les réfuter. Il dit, en parlant de *Vene-*

zuela : c'eſt une ville, ou une Capitale, qui donne ſon nom à ce Royaume. Il ſe trompe, cette ville n'exiſte point, & l'on ne peut donner ce nom à deux ou trois Colonies d'indiens, compoſées de Chaumieres bâties ſur des pieux dans le Lac de *Maracaybo.* Elles exiſtent encore aujourd'hui.

Il ajoûte : la ville de *Maracaybo* eſt bâtie à la moderne, comme Veniſe dans le Golfe Adriatique. S'il veut dire, qu'elle eſt bâtie dans la Mer, ou dans un Lac, il a tort, puiſqu'elle eſt dans la terre ferme ; & s'il prétend qu'elle reſſemble à Veniſe, il ſera fort embarraſſé de le prouver. Il dit que *Maracaybo* eſt une ville Epiſcopale. Cela n'eſt pas, elle dépend de l'Evêché de *Caracas*, où l'Evêque de la Province de *Venezuela* fait ſa réſidence. Ces nouveautés dont il nous fait part, ont auſſi peu de fondement que ce qu'il a avancé ci-deſſus, que preſque toutes les Cures de l'Amérique ſont poſſedées par des Réligieux. Il ſeroit à ſouhaiter que cela fut, les

Troiſiéme Propoſition auſſi fauſſe que les deux premieres.

Américains n'y perdroient rien, mais l'Hiſtoire de M. Noblot perd infiniment de ce qu'il a avancé ce fait, ſans s'informer s'il étoit vrai ou faux. Il ſaura donc, qu'à l'exception des Philippines, où la plûpart des Cures ſont déſervies par des Réligieux, faute de ſujets pour les remplir, il n'y a pas un Evêché ni un Archêveché dans l'Amérique, où le nombre des Prêtres Séculiers ne ſurpaſſe de beaucoup celui des Réligieux. J'en excepte les Miſſionnaires que le Roi d'Eſpagne entretient dans ce Pays, pour l'inſtruction des Gentils & des Néophites; parce que ces Colonies ne s'appellent point des *Cures*, mais des *Miſſions* ou des *Réductions*; mais peu nous importe que ce que M. Noblot avance ſoit vrai ou faux, ſon ſentiment ne ſauroit nuire à perſonne. Il n'en eſt pas de même de ce qui ſuit, & je ne puis concevoir comment il a oſé l'avancer.

Toute la peine, dit-il, de ces Curés Réligieux dans la converſion de ces Idolâtres, ſe réduit à les

Autres Propoſitions dif-

famatoires & fauſſes.

bâtiſer, à les obliger d'aſſiſter à la Meſſe, ſe mettant peu en peine de les inſtruire. Telle eſt ſa premiere propoſition. Voici la ſeconde : leur principale occupation eſt de vivre dans les délices. La troiſiéme, d'amaſſer le plus d'argent qu'ils peuvent, pour pouvoir obtenir quelqu'un des Evêchés qu'on a érigés dans ce Pays. Je défie à l'homme le plus malin, de renfermer plus de fauſſetés en ſi peu de paroles. Je ſuis bien éloigné de prétendre que tous les Curés s'acquittent de leur devoir, il eſt abſolument néceſſaire qu'il y ait de l'ivraye parmi le bon grain, mais M. Noblot pourra-t'il croire, que tout le grain qu'on a choiſi ſe change en ivraye ?

On ſe ſert des paroles de Mr. Noblot pour réfuter ce qu'il avance.

Il eſt ſi éloigné de le croire, qu'il a dit ci-deſſus, que les Eſpagnols & les Créoles vivent fort bien, & qu'ils conſervent dans l'Amérique la foi de l'Egliſe Romaine ; ce qui ne peut être, ſi ce qu'il vient de dire eſt vrai. La raiſon en eſt évidente ; car M. Noblot dit, que les Eſpagnols & les Créoles ſont de tous les

habitans de l'Amérique ceux qui ſont les plus honnêtes gens, & dont la foi eſt la plus ſaine. Or les Evêques & les Patrons prennent les Curés & les Vicaires parmi les Eſpagnols & des Créoles, qui ſe diſtinguent le plus par leur vertu & par leur ſçavoir, donc ces Curés ſont ce qu'il y a de mieux parmi les Chrétiens de l'Amérique. Cela eſt inconteſtable; voici cependant ce que M. Noblot dit de ces perſonnes reſpectables. Premierement, qu'ils n'inſtruiſent point leurs Paroiſſiens. En ſecond lieu, qu'ils vivent dans les délices; enfin, qu'ils ne travaillent qu'à amaſſer de l'argent, pour obtenir des Evêchés. Si, ſuivant M. Noblot, les Perſonnes les plus reſpectables de l'Amérique vivent d'une maniere auſſi ſcandaleuſe, comme on l'infére de ces trois propoſitions, que ſera-ce du reſte du Peuple? En un mot, ſi M. Noblot dit vrai, le froment le plus pur de l'Egliſe Amériquaine, n'eſt qu'une ivraye inſupportable, & quels Evêques peut-on tirer de ces Eccléſiaſtiques impies,

voluptueux & avares, si ce n'est des loups carnassiers, plus propres à détruire le troupeau de J. C. qu'à l'édifier ? Mais, graces à Dieu, la chose va bien autrement que M. Noblot ne le croit.

Mérite des sujets qui sont promùs aux Evêchés des Indes.

Il est constant d'abord, que la Cour d'Espagne ne choisit pour occuper les Evêchés de l'Amérique que des personnes d'un mérite généralement reconnu ; & quoiqu'il y ait une infinité de bons sujets dans le nouveau monde, elle préfere ceux qui, après avoir brillé dans les meilleures Universités, se sont rendus dignes des emplois les plus élevés, & c'est ce que M. Noblot ne devoit point ignorer.

Qualités qu'on éxige des Curés.

En second lieu, tout le monde sçait que les Ecclésiastiques, avant d'obtenir des Cures, subissent un éxamen rigoureux, tant sur les lettres que sur les mœurs, & que dans les concours pour les Cures vacantes, les Evêques choisissent toujours les trois sujets qui leur paroissent les plus dignes de cette place par leur doctrine & par leurs mœurs, le

Vice-Patron choisissant ensuite le plus recommandable : Quant aux Cures qu'on donne aux Religieux, les formalités sont encore plus rigoureuses, car les Provinciaux, après plusieurs consultations & plusieurs éxamens, présentent trois Religieux à l'Ordinaire & au Vice Patron, qui choisissent celui des trois qu'ils jugent le plus capable. Mais qui sont ces sujets que l'on présente? des Hommes qui ont occupé des Chaires pendant plusieurs années dans les Universités, des Religieux dont les mœurs sont irreprochables, & qui font l'ornement de leur Ordre, des Hommes d'un âge mûr, & qui joignent à beaucoup d'esprit une ferveur extraordinaire. Ce sont là les gens dont M. Noblot parle d'une maniere si indécente; mais peut-être qu'il reviendra de son erreur, & qu'il se repentira d'avoir ajouté foy à des Journaux qui ne méritent pas la moindre créance.

Vigilance des Evêques.

Que M. Noblot sache enfin, qu'indépendamment du choix dont je viens de parler, les Evêques &

les Provinciaux veillent avec beaucoup de ſoin ſur les Eccléſiaſtiques & ſur les Réligieux qui leur ſont ſoumis, remediant aux abus dont ils ont connoiſſance. Que ſi quelqu'un ne s'acquitte pas comme il faut de ſon devoir, on lui ôte ſa Cure, & on la donne à un autre, qui veille avec plus de ſoin ſur les Amériquains, qui, n'en déplaiſe à M. Noblot, ne ſont admis au nombre des Paroiſſiens, qu'après avoir embraſſé le Chriſtianiſme. Ces Peuples ſont inſtruits par pluſieurs Miſſionnaires que le Roi entretient à ſes dépens, ſans qu'il en coute la moindre rétribution aux Indiens. Que M. Noblot prenne de meilleures informations, & il ſe convaincra par lui-même de la vérité de ce que j'avance.



CHAP.

CHAPITRE XVII.

Suite du Chapitre précédent. On éxamine plus à fond la croyance des Indiens.

LE Pere Gregoire Garcia, dans ſon excellent livre, de l'origine des Indiens, (*a*) parle de la foy de ces Peuples dans d'autres termes que M. Noblot, mais il ne la croit pas extrêmement bien affermie, & la raiſon qu'il en donne eſt, qu'il tira des bois un Indien Chrétien, dans lequel il trouva toutes les marques de barbarie qui peuvent ſe rencontrer dans un Sauvage. Ce fait & les autres qu'il rapporte, ne concluent rien pour le général, car tout le monde ſçait que les arbres fruitiers, de même que la vigne, dégénerent lorſqu'on n'a pas ſoin de les cultiver, & il en eſt de même des Indiens qui

Un cas particulier ne conclut rien pour le général.

Comparaiſon.

(*a*) Lib. 3. Cap. 2. §. 3.

ſe retirent dans les bois, ſans qu'on puiſſe conclurre de leur fuite qu'ils ayent abandonné la foy, ſi l'on en excepte ceux qui ſe livrent à l'Idolâtrie, qui ne n'éxiſte point dans l'Amérique, comme on le verra dans la ſuite. Ce que j'avance ici, eſt fondé ſur une expérience de pluſieurs années, & il m'eſt arrivé de trouver dans des bois éloignés de plus de cent lieuës des Colonies, par exemple, dans ceux d'*Vrù* & de *Caparù*, au Nord de la Riviére *Apure*, & dans les Plaines de l'*Orénoque*, des familles d'Indiens Chrétiens, qui avoient vieilli dans leurs retraites, & après pluſieurs recherches, j'ai trouvé qu'ils perſiſtoient dans leur foy, ſuivant leur façon groſſiere, & que pluſieurs, ſur-tout dans les Plaines de *Arauca*, alloient faire baptiſer leurs enfans dans des Colonies Chrétiennes où ils n'étoient point connus. J'ai découvert que ce qui les avoit portés à fuir, étoit, ou les mauvais traitemens des Corrégidors, ou l'impuiſſance où ils étoient de payer leurs dettes, ou

Tous les Gentils ne ſont pas Idolâtres.

La fuite des Néophites n'eſt point une preuve de leur Apoſtaſie.

enfin la crainte qu'ils avoient que d'autres Indiens ne les empoiſonnaſſent, ce qui arrive aſſez ſouvent. Mais, je n'ai jamais trouvé aucun de ces Indiens fugitifs dont nous parlons, qui ſe ſoit enfui à deſſein d'abandonner ſa foy, & je ne ſache pas qu'aucun Miſſionnaire de ma connoiſſance en ait jamais trouvé.

L'oubli des prieres.

Il ne s'enſuit pas au reſte, de ce que les Indiens oublient leurs priéres dans leurs retraites, qu'ils oublient auſſi les principaux myſtéres de la Réligion; car l'on voit des Payſans, qui ſe piquent d'être bons Chrétiens, qui ſe ſouviennent à peine de ce qui leur eſt néceſſaire, & qui ne laiſſent pas de défendre leur croyance, lorſque quelqu'un veut y porter atteinte. Je ne prétends pas que tous les Indiens ayent la même ferveur, mais on ne peut leur réfuſer la gloire de conſerver leur foy au milieu des forêts, & d'aſpirer ardemment à leur ſalut. On a vû un Indien préferer la mort à la perte de ſa chaſteté, & cet exemple a paru ſi rare, qu'on conſerve ſon portrait dans le grand

Collège du nouveau Royaume.

Quant à ce qu'on dit, qu'ils reprennent l'habitude d'aller nuds après avoir resté long-tems dans les Forêts, deux raisons peuvent en être cause. La premiere, est la violence de la chaleur qu'éprouvent ceux qui vivent entre les Tropiques, dans les Plaines qui sont éloignées des montagnes neigées. La seconde, que quelque volonté qu'ils ayent de se vêtir, ils n'en ont pas la commodité; en effet, où prendre de l'argent, & où trouver des habits dans un pays où la mode générale est d'aller nud? S'ils s'oignent comme les Gentils, c'est moins pour imiter leurs usages, que pour se garantir des Mosquites & des autres insectes. Cette coutume ne blesse la Réligion qu'en ce qu'elle choque la pudeur, mais elle devient moins criminelle, par l'impuissance où ils sont de se couvrir; eh! combien y a-t'il eû d'Européens qui se sont trouvés dans le même cas!

Non plus que leur nudité.

Exemple bien trist-

Un Soldat Espagnol, (*a*) nommé Jean Martin, qui échappa seul à la

(*a*) Le P. Simon, not. 7. cap. 7. & 8.

cruauté des *Caribes*, dans le ſecond voyage que fit le Capitaine Selva, pour aller à la découverte du *Dorado*, ayant ſervi pluſieurs années un Capitaine de cette Nation, trouva enfin l'occaſion de s'enfuir, & entra tout nud, couvert d'oing & de peinture, comme un Sauvage, dans la Capitale de la Margueritte. Il s'achemina vers l'Egliſe, ſuivi d'une foule de Peuple que la nouveauté du ſpectacle avoit attiré, & qui s'écria lorſqu'on l'y vit entrer: *Où va ce Sauvage, que veut-il?* Il ſe mit à genoux, & remercia Dieu de l'avoir enfin délivré de tant de fatigues. La même choſe arriva à un François de très bonne maiſon, lors de la premiere conquête de la Virginie; & il y eût un Eſpagnol, appellé Alvar Nunès Cabeza de Baca, qui, lors de la premiere découverte de *Cinaloà*, dans la nouvelle Eſpagne, erra pendant dix ans avec trois de ſes Compagnons, parmi des Nations Gentiles, pour ſe rendre de la *Floride* à *Cinaloà*, où il arriva nud & noir

te de ce qu'on vient de dire.

Autre exemple digne d'admiration.

comme un Indien, ayant presque oublié sa langue maternelle, barbare à l'extérieur, & le cœur plein de foy.

Troisiéme exéple.

J'ai encore pour témoin de ce que j'avance Jérome de Aguilar, (*a*) Diacre, qu'un Cacique de *Yucatan* remit en liberté à la priére de Ferdinand Cortés; il étoit nud & avoit oublié la Langue Castillane. Les Soldats se mirent en devoir de le tuer avec ceux qui le conduisoient, s'imaginant qu'ils venoient encore les attaquer, & ils l'eussent fait, s'il ne se fut fait connoître à eux, en leur montrant son Diurnal, faute de pouvoir s'expliquer autrement. Voilà plusieurs Européens en équipage barbare, dont le dernier avoit oublié jusqu'à sa Langue maternelle. Doit-on s'étonner après cela; que les Indiens oublient leur *Credo* dans les Forêts, & aillent nuds comme leurs Ancêtres. On peut avoir l'extérieur barbare, & ne point l'être, la foy

(*a*) Solis, dans la premiere Partie de son Histoire.

git dans le cœur, & peut fort bien ſubſiſter avec la nudité, lors ſurtout, qu'on n'a pas le moyen de ſe couvrir.

Quatriéme exéple.

Quoique les exemples que je viens de rapporter, ſuffiſent pour confirmer mon ſentiment, je ne laiſſerai pas d'en citer un autre, qui eſt peut-être unique dans ſon genre, & qui ſurpaſſe de beaucoup ceux qu'on a vûs ci-deſſus. Le Pere Joſeph Cabarte, Miſſionnaire de ma Province, dont j'ai déja parlé, entra dans l'*Ayrico*, qui eſt éloigné de deux cent lieuës de nos Miſſions, pour travailler à la converſion de ces Peuples. Rebuté de leur barbarie, & des dangers auſquels il étoit tous les jours expoſé, il voulut ſe retirer, mais il ne put le faire faute de guide. Il reſta donc encore neuf ans dans le pays, bâtiſant les enfans & les adultes qui étoient en danger de mort. Ce tems expiré, il trouva occaſion de revenir dans les Miſſions, mais il ne lui reſtoit d'autre habit qu'une mante rayée dont ſe ſervent les

Indiens du nouveau Royaume. Avec cet habit qui couvroit à peine sa nudité, & après un voyage fort long, durant lequel il eut à lutter contre la faim & la lassitude, ne vivant que de fruits & de racines, il arriva dans une cabane du territoire de *Santiago de las Atalayas*. Les Maîtres n'eurent pas plutôt vû cette troupe & l'Indien qui conduisoit le Pere, armés d'arcs & de fleches, qu'ils les prirent pour des Espions des *Guagivos*, qui ont coutume de voler & de brûler les maisons éloignées des Villes. Ils sortirent avec leurs fusils, & ils les eussent tués, si le Pere ne se fut fait connoître en leur criant qu'ils étoient Chrétiens.

Les *Yncas* & les *Montezumas* ont introduit l'Idolâtrie dans les lieux où ils ont por-

Quelque respect que j'aye pour le Pere Garcia, je ne puis m'empêcher de m'éloigner de son sentiment, surtout lorsqu'il est question des Indiens qui n'ont point été assujettis aux *Yncas* ni aux *Montezumas*; car au lieu que les Empereurs Romains, suivant la remarque de saint Leon, se faisoient un devoir

d'introduire à Rome la Réligion des Peuples qu'ils avoient vaincus, les Empereurs de l'Amérique ne croyoient posseder les pays qu'ils avoient conquis, qu'autant qu'ils pouvoient y introduire l'Idolâtrie. Cependant comme il leur restoit beaucoup de Provinces à conquerir, ils n'eurent pas plûtôt été subjugués, qu'il ne resta plus dans les premieres aucune trace d'Idolâtrie, mais seulement un Paganisme grossier. Il faut pourtant avoüer que les Peuples qui entretenoient un commerce avec ces derniers, avoient leurs Idoles, & qu'ils auroient tôt ou tard embrassé l'Idolâtrie, si la lumiere de l'Evangile ne les eût point éclairés. Je soutiens donc que là où l'Idolâtrie ne s'est point introduite, les Indiens reçoivent facilement la Réligion, & la conservent dans toute sa pureté. Je mets de ce nombre les Indiens du Pérou, & ceux de la nouvelle Espagne, malgré le penchant qu'ils ont eu quelquefois de r'entrer dans leur Idolâtrie. Tout le monde sait la réponse que fit un Indien du Mé-

xique à ſon Alcade Mayor, peu de tems après la conquête de ce Royaume. Ce dernier s'étant apperçû que l'Indien alloit tous les jours à la Meſſe, & frequentoit ſouvent les Sacremens, lui dit un jour pour le ſonder : mon enfant, je ne ſaurois comprendre comment après avoir été élevé dans l'Idolâtrie de tes Peres, tu peux l'avoir abandonnée au point que tu fais ? A quoi l'Indien fit cette réponſe admirable : Monſieur, la ſecte & la loi de nos ancêtres étoient ſi déraiſonnables, ſi cruelles & ſi ſanguinaires, & nous choquoient ſi fort, que pour pouvoir nous décharger d'un joug auſſi cruel & auſſi peſant, nous aurions reçû, je ne dis pas la loi de J. C. qui eſt bonne & ſainte, & qui nous conduit au Ciel, mais tout autre que c'eût été.

Sage réponſe d'un Néophite Indien.

Les Indiens du Méxique plus intelligens que ceux

Il eſt vrai que les Méxicains ont infiniment plus d'eſprit que les Indiens du Perou, & de la Terre-Ferme, qui vivent dans les endroits qui n'ont point été ſoumis aux Yn-

cas ; auſſi voit-on dans la nouvelle Eſpagne ce qu'on auroit de la peine à trouver dans les autres Royaumes de l'Amérique, & c'eſt de ce que les Indiens du Méxique, qui ont du bien, envoyent leurs enfans aux Univerſitez, pour y étudier le Latin, la Morale & la Théologie Scolaſtique, & ils y font de ſi grands progrès, qu'on a vû des Indiens ſoutenir des Théſes de Théologie, avec un applaudiſſement général.

du Perou & de la Terre-Ferme.

Preuve de la foi des Indiens.

Ces mêmes Indiens, après avoir ſubi les examens néceſſaires, ſont admis dans l'état Eccléſiaſtique, & obtiennent des Cures, qu'ils rempliſſent avec beaucoup de diſtinction. Il y en a pluſieurs qui ſervent de Vicaires. Si M. Noblot & ceux qui ſont de ſon opinion étoient témoins de la conduite des uns & des autres, ils n'auroient pas ſi mauvaiſe opinion de la foi des Indiens. Ce que je dis ici, ne regarde point le P. Garcia, car ce Réligieux avouë que s'étant trouvé à *Cuyuacan*, Village éloigné d'une lieuë & demie du Méxique, dans le tems des Ro-

gations, il fut touché de la dévotion avec laquelle les Indiens aſſiſtoient à la Proceſſion qu'on faiſoit, pour détourner les maux dont le Pays étoit affligé.

Avant de paſſer outre, je me crois obligé de laver les Eſpagnols du réproche que M. Bion *(a)* leur fait d'avoir traité les Indiens avec inhumanité. Voici ſes paroles : "Les „ Indiens ſont perſuadés que tous „ les étrangers ſont méchans & „ cruels, & du même caractere que „ les Eſpagnols, auſquels ils ont vû „ exercer mille cruautés. „ Le Livre de M. Bion n'avoit pas beſoin de cette circonſtance pour ſe faire eſtimer, & il eût pû ſe diſpenſer de l'y inſérer, ſans lui rien faire perdre de ſon prix : mais il paroit que c'eſt une coûtume reçuë depuis long-tems chez les Auteurs étrangers, de payer par de ſemblables éloges, l'eſtime que nous avons pour leurs ouvrages. Quoique ce que M. Bion avance, ſoit extrêmement injurieux à ma

(*a*) Bion uſage des Globes. Liv. 2.

Nation, je me dispenserai d'y répondre en faveur des éloges qu'il donne aux Missionnaires Espagnols qui travaillent à la conversion des Indiens, & qu'il met en parallelle avec ceux de notre Compagnie qui prêchent l'Evangile dans le Canada.

Mais une chose qui me fait de la peine est, que cet Auteur n'ait pas eu soin de corriger dans la troisiéme Edition de son Livre, l'erreur qui suit " Toutes les Relations disent ,, beaucoup de bien de ce Roi du ,, Méxique, appellé Montezuma, ,, que les Espagnols firent mourir, ,, pour s'emparer de ses trésors. ,, Quelle espéce de Rélations sont celles-là ? De qui sont-elles ? Quelle autorité a-t'on pour avancer une fausseté aussi visible ?

Seconde proposition de M. Bion.

Rien ne m'étonne plus que les éloges que les Auteurs de ces Rélations donnent à Montezuma, Prince aveugle & idolâtre, dont l'orgueil surpassa de beaucoup celui de ses Prédécesseurs, & lui attira plusieurs menaces de la part de

On risque infiniment de consulter des Journeaux anonimes.

Dieu, lesquelles furent suivies de présages qui lui annoncerent sa ruine & celle de son Empire : je suis surpris, que ces faiseurs de Rélations trouvent tant de bonnes choses à dire d'un Prince que ses sujets lapiderent, & qui, par une opiniâtreté surprenante, ne voulut jamais se rendre aux sollicitations pressantes qu'on lui fit d'embrasser le Christianisme, & qu'ils ne disent pas un seul mot avantageux des Espagnols. Bien plus, ne trouvant rien à reprendre dans la conduite de Ferdinand Cortès, & voulant à quelque prix que ce soit, blamer les Espagnols, ils les ont accusés d'avoir fait mourir ce Roi, dans la vûë de s'emparer de ses richesses, ignorant qu'une des choses qui affligerent le plus Cortés & ses Soldats, fut la mort de Montezuma, qu'elle leur fit perdre les richesses que ce Prince leur avoit offertes, & occasionna la mort d'une infinité de braves Soldats, qui, pour emporter quelque peu d'or, négligerent la discipline qui leur étoit nécessaire

dans leur retraite. Voilà comme Castillo, Herrera & Solis racontent la chose.

CHAPITRE XVIII.

*Mœurs & coutumes des autres Nations de l'*Orénoque*, qu'on a découvertes jusqu'en l'année* 1740.

IL ne convient point que nous remontions l'*Orénoque*, comme nous l'avons fait jusqu'ici. Premierement, parce que depuis le pays des *Salivas*, en haut, on rencontre plusieurs torrens dangereux, qui font périr les bateaux, & en second lieu, parce que quelques unes des Nations dont je vais parler, sont éloignées de l'*Orénoque*, & qu'on ne peut y aller par terre, faute de chevaux & de voitures. Dans le même endroit où nous avons donné fond, s'éleve un rocher en forme de pyramide, qui est

Descrition d'un Rocher de

figure Pyramidale.

un des plus beaux Obélisques que la nature ait créés. Sa base a un peu plus de demie-lieuë de tour, & le rocher s'éleve tout d'une piéce à une hauteur merveilleuse. On ne peut arriver au sommet que par deux côtés, & encore faut-il se déchausser, pour ne point courir risque de se précipiter. Ce rocher qu'on appelle *Pararùma*, paroît plutôt un ouvrage de l'art que de la nature, & son sommet, qui de loin paroît extrêmement pointu, est une très-belle plate-forme de figure ovale, entourée d'un appui formé de la même pierre, dont le sol est d'une terre très-fertile que les Indiens y ont transportée, ou qui y a été déposée dans le tems du Déluge. Les *Salivas* y ont un jardin dont la fraîcheur est entretenue par une source qui sort du rocher, & dans lequel on trouve des Planes, des *Pinas*, & les autres fruits que la terre produit. On y trouve aussi un bois que les *Salivas* ont conservé pour y prendre le frais, & pour découvrir de cette hauteur les Bâti-

mens ennemis qui remontent la Riviére. On voit de là plus de Colonies de Gentils & de nouveaux Convertis, qu'on n'en pourroit parcourir dans plusieurs semaines de chemin. La vûë est bornée du côté de l'Orient & du Midi par une chaîne de montagnes qui accompagne l'*Orénoque* depuis sa source jusqu'à l'Océan; au lieu que du côté du Nord & du Couchant, elle n'a d'autres bornes que l'Horison.

Descri-ption d'un autre Rocher monstrueux.

De ce même côté du Sud, en remontant l'*Orénoque*, on trouve un autre rocher beaucoup plus singulier que celui dont nous venons de parler. Il a plus de six mille de circuit, & il est d'une seule piéce. Son sommet est couvert d'un Bois où l'on ne peut arriver que par une seule avenuë qui est du côté de l'Orient, & qui est si difficile, qu'il faut nécessairement se déchausser. Ce rocher, mesuré perpendiculairement depuis son sommet jusqu'au plan qui forme une espéce de balcon sur la Riviére, a 126 brasses de haut. Le plan qui a quarante

pas de largeur ſur plus de quatre-vingt de longueur, eſt éloigné du bord de l'eau de quatorze aulnes meſurées à plomb. Les Miſſionnaires ont bâti ſur ce plan ou balcon qu'offre ce rocher affreux, un Fort où il y a trois batteries, des Caſernes & des maiſons pour une partialité d'Indiens *Salivas*, qu'on y a reçus. L'art a eu moins de part que le beſoin à cet ouvrage, & les Miſſionnaires l'ont conſtruit eux-mêmes avec l'aide des Soldats & des Indiens, pour s'oppoſer aux invaſions continuelles des *Caribes*. On a remarqué, que depuis qu'il eſt fait, ils n'ont plus oſé envoyer aucun armement, & quand même ils viendroient, ils ne pourroient s'en rendre maîtres, les hommes ne pouvant y monter qu'à la file, & avec beaucoup de travail, outre qu'il eſt inacceſſible de l'autre côté. On découvre ce rocher d'un bout de la Riviere à l'autre. Les Naturels du pays l'appellent *Marumaruta*, & les Eſpagnols qui ne poſſedent point la Langue, *Mari-*

Fort conſtruit ſur le penchāt de la montagne.

marota. Le lit du Fleuve n'a pas plus d'une portée de fusil d'étenduë dans cet endroit, à cause du grand nombre de rochers qui se trouvent de l'autre côté du rivage, ce qui joint à la rapidité du courant & aux tournans d'eau, rend le passage extrêmement dangereux. Il seroit à souhaiter qu'il y eut un pareil détroit à l'entrée du Fleuve, les *Caribes* ne s'aviseroient pas de le passer. A l'aide de cette Forteresse, nous avons conservé une grande partie des Missions que nous avõns dans le pays, & il n'y a que celles qui sont au dessous qui sont restées exposées aux insultes des *Caribes*. Elle porte le nom de S. François Xavier, & ferme entierement le passage à l'Ennemi. C'est au pied de ce rocher que se trouve la bouche de la Riviére *Paruasi*, qui vient des montagnes du Sud, & l'on a établi depuis peu dans la Plaine la Mission de S. Joseph de *Mapoyes*, Peuple docile & disposé à recevoir l'Evangile. A quatre lieuës plus

Nouvelle Colonie de S. Joseph des *Mapoyes*.

haut, après qu'on a passé le furieux Torrent de *Carichana*, à l'embouchure de la Riviére *Meta*, on trouve la Colonie de Ste. Thérese, laquelle est habitée par les *Salives*. En remontant toujours la Riviére, on rencontre plusieurs Capitaineries de *Salivas*, les *Aturis*, les *Quirrubas*, les *Maypures* & les *Abanes*, Peuples remplis de douceur, & qui ne tarderoient pas à embrasser le Christianisme, si l'on avoit soin de les instruire.

Sainte Therese des *Salives*.

Indiens *Aturis*, *Quirrubas*, *Maypures*, *Abanes*.

Viennent ensuite les *Caberres*, Nation nombreuse & guerriére, qui a remporté plusieurs avantages considérables sur les *Caribes*, mais dont la barbarie & la brutalité est telle, qu'elle se nourrit de la chair de ses ennemis, qu'elle cherche & poursuit, bien moins pour entretenir la guerre, que pour satisfaire sa faim. Ces Peuples n'ont cependant pas laissé de venir deux fois dans nos Missions, mais ils n'y ont commis aucun désordre, par le soin qu'on a eu de les bien traiter. Les *Caberres* peuplent l'*Orénoque* & les terres

Indiens *Caberres* Peuples belliqueux qui vivent de chair humaine.

qui ſont l'Occident de ce Fleuve juſqu'aux bouches de l'*Ariari*. Nos Miſſions ne s'étendent pas plus loin, & nous ne ſçavons autre choſe de ce pays, ſinon qu'il eſt habité juſqu'à *Timana* & *Paſto*, par un grand nombre d'Indiens Gentils. On prétend qu'au Midi de l'*Orénoque* il y a auſſi pluſieurs Nations dont la principale eſt celle des *Omaguas* ou *Enaguas*, où l'on place le fameux *Dorado* qui a donné depuis longtems ſon nom à tout le pays de l'*Orénoque*, & dont nous parlerons à la fin de ce Volume. Les pays ſitués au Nord & au couchant, ſont coupés par un grand nombre de Riviéres, de Plaines & de Forêts, la campagne y eſt toujours couverte de verdure, & les arbres y conſervent leurs feüilles pendant toute l'année.

Indiens *Omaguas* ou *Enaguas*, Peuples du *Dorado*.

La Nation *Sarura* ayant fait la paix en 1739. avec les Eſpagnols; on établit dans cet endroit, entre les Riviéres *Synaruco* & *Meta* deux nouvelles Colonies, l'une ſous le nom de Ste. Barbe, & l'autre ſous

Nouvelles Colonies de Sainte Barbe, & de Saint François

Regis, chez les Indiens *Saruros.*

celui de S. François Regis. Le Pere Emmanuel Roman, dans une lettre datée du 20 Février 1740. se loüe beaucoup du caractere & de la docilité de cette Nation, & me fait esperer que le bon exemple de ces deux réductions, contribuera à l'établissement de quelqu'autre. Il ajoute que le Christianisme fait beaucoup de progrès dans la Colonie de S. François de Borgia de la même Nation *Sarura*, qui est sous la direction du P. François del Olmo. Le Pere Roch Lubian est chargé de la Colonie de Sainte Therese; le P. Bernard Rotella, de celle de S. Ignace. Les Peres Roman & Cervillini, & le Frere Augustin de la Vega, travaillent de tout leur pouvoir à l'instruction des autres Colonies, & ne demandent qu'à être secondés.

Autre de S. François de Borgia, chez la même Nation.

Colonies de N. D. des Anges, de S. Xavier, &c.

Entre la Riviére *Meta*, & la Riviére *Ariari*, qui prend sa source dans les montagnes du nouveau Royaume, on trouve une Plaine de trois cent lieuës d'étendue, entrecoupée de Riviéres, de Ruisseaux

& de Lacs, qui ſert de champ de Bataille aux deux Nations des *Guayvas* & des *Chiricoas*, qui ne font qu'errer d'un pays à l'autre, n'ayant ni maiſons ni foyers, ni meubles, ni demeure fixe, de même que les *Chichimecos* (*a*) de la nouvelle Eſpagne.

Indiens *Guayvas.*

Indiens *Chiricoas.*

Ces Peuples ne reſtent jamais dans la même place. Pendant que les hommes vont à la Péche, ou à la chaſſe des ſerpens & des bêtes fauves, les femmes s'amuſent à arracher une certaine racine qui eſt fort abondante dans le pays, qu'ils appellent *Guapos*, & qui reſſemble aux patates blanches, dont on trouve une ſi grande quantité dans la Galice. Ce pays produit d'autres racines qui ont la figure d'un pain, & qu'ils appellent *Cumacapana*, elles ſont moins abondantes, mais infiniment plus ſavoureuſes que les premieres. Ces racines leur ſervent de pain, & ils mangent indiſtinctement les Couleuvres, les *Buyos*,

Ils ſont toujours ambulans.

(*a*) P. Acoſta. Lib. 7. Cap. 2.

les Tigres & les Lions qu'ils trouvent. Ces deux Nations ſe battent ſans ceſſe pour faire des Eſclaves, qu'ils échangent avec les Etrangers pour des haches & des couteaux qui leur ſervent à conſtruire leurs Cabanes. Elles ſont très peu ſolides, auſſi ne les occupent-ilsqu'une ou deux nuits, paſſant tout de ſuite dans un autre endroit, de ſorte qu'il n'y a pas d'autre différence entre leur façon de vivre & celle des bêtes, ſinon que ces dernieres dorment ſans ſouci, & que les autres paſſent les nuits dans des continuelles allarmes, craignant toujours d'être attaquées à l'improviſte. C'eſt ce qui fait, qu'après avoir ſoupé dans un endroit, elles y allument du feu, & vont dormir dans un autre, ce qui n'empêche pas qu'elles ne trouvent le moyen de ſe nuire.

Ordre de leur marche.

Voici l'ordre de leur marche. Les jeunes gens les plus robuſtes ſe mettent à la tête, armés d'un arc, d'une fleche & d'une lance; mais comme le chaume dont les campagnes ſont couvertes, excede

pour

pour l'ordinaire la hauteur d'un homme, ils ont soin de l'écarter de part & d'autre, & de la fouler, pour que ceux qui viennent après [illegible]. Cette fonction est extrêmement penible, car comme ils vont tous nuds, ils se blessent & se mettent en sang, surtout depuis les genoux en bas, & pour lors ceux qui sont blessés se retirent à l'écart, pour faire place aux enfans, qui sont en grand nombre, & vont se mettre à la queuë, où le chemin est déja frayé, se relayant ainsi alternativement les uns les autres. Viennent ensuite les hommes mariés avec leurs armes, dont quelques-uns portent leurs enfans sur les épaules. Suivent les Vieillards qui peuvent marcher avec leurs femmes. Les femmes mariées viennent après, portant sur leurs épaules des corbeilles où elles mettent les plats, les marmites & les autres ustenciles de cuisine. Elles ont pour l'ordinaire deux enfans, dont l'un est assis sur la corbeille, & l'autre pendu à leur sein. Les enfans qui peuvent marcher, suivent leurs meres à pied.

L'arriére-garde est composée des Indiens les plus robustes, dont chacun porte une forte corbeille dans laquelle est un malade, ce qui forme une espéce d'hôpital ambulant. Viennent enfin les Soldats & ceux qui ont quitté l'avant-garde faute de pouvoir marcher.

Leur hôpital ambulant.

Si quelqu'un des malades, qui sont dans les corbeilles, vient à mourir en chemin, le porteur se retire à l'écart, & avec le secours de ceux qui serrent la file, il l'enterre à moitié, ou il le laisse sans sépulture. J'ai souvent trouvé des têtes & des ossemens sur ma route, ce qui me fait croire qu'ils enterrent rarement leurs morts. Il arrive aussi quelque fois que ces Indiennes se trouvent en travail d'enfant, dans ce cas, elles se retirent à l'écart, elles accouchent, & continuent leur route, aprés avoir enveloppé l'enfant avec l'arriére faix, mais à la premiére Riviére qu'elles rencontrent, elles se baignent avec leurs enfans, & se portent aussi bien qu'auparavant.

Les femmes accouchét sans discontinuer leur route.

Ces Peuples sont hardis & courageux. Ils n'ont pas plûtôt posé leurs

Fin de la Table du premier Volume.



